NOUVEAU
THEATRE
ITALIEN.

TOME TROISIE'ME.

TOME TROISIE'ME.

LA VEUVE COQUETTE.
TIMON.
LA SURPRISE DE L'AMOUR.
LA DOUBLE INCONSTANCE.
Musique.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN

OU

RECUEIL GENERAL DES COMÉDIES

Representées par les COMÉDIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

Augmenté des Piéces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comédies representées depuis le rétablissement des Comédiens Italiens.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & très-augmentée, & à laquelle on a ajoûté les Airs des Vaudevilles gravez à la fin de chaque Volume.

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LA VEUVE COQUETTE,

COMEDIE EN UN ACTE,
avec un Divertissement.

Par Mr DESPORTES.

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le 28. Octobre 1721.

A PARIS,
Chez BRIASSON, rue saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy

ON TROUVE DANS LA MESME BOUTIQUE,

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Comédies représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, depuis l'année 1716. 8 vol. *in*-12.

Les Piéces suivantes publiées depuis l'Edition du Recueil se vendent séparément.

Les Payſans de qualité & les Débuts, par MM. *Dominique & Romagneſi*, in-12 1729.
Le Jeu de l'amour & du hazard, par M. *Marivaux*, in-12.
Arlequin Hulla, & la Revûë des Théatres, par MM. *Dominique* & *Romagneſi*.
Le Philoſophe duppe de l'amour, par M. ***.
La Femme jalouſe, par M. *Jolly*.
Le Portait, par M. *Beauchamps*.
Les effets du dépit, par *le même*.
Les amans réünis, par *le même*.
La Capricieuſe, par M. *Jolly*, ſous preſſe.
Le Jaloux, par M. *Beauchamps*, ſous preſſe.
Le Phenix, par M. *de Caſtera*.

Les Parodies du nouveau Théatre Italien, avec les airs des Chanſons & Vaudevilles gravés, 3 vol *in*-12. figure, 1731.

Les OEuvres de M. Riviere Du Frény, avec les airs des Chanſons gravés, 6 vol. *in*-12. Fig. 1731.

On trouve auſſi tous les autres Théatres.

ACTEURS.

FLAMINIA, Veuve Coquette.

SILVIA, ſa Fille.

SPINETTE, ſa Suivante.

MARIO, Amant de Silvia.

ARLEQUIN, Valet de Mario.

Monſieur RHUBARBINI, Medecin.

TRIVELIN, ſon Valet.

UN Notaire.

Pluſieurs Danſeurs & Chanteurs du Divertiſſement.

La Scene eſt à Paris chez la Veuve.

LA VEUVE COQUETTE, COMEDIE

SCENE PREMIERE.

Mr. RHUBARBINI, TRIVELIN,

TRIVELIN.

MONSIEUR, on n'entre point: je vous l'avois bien dit, depuis deux jours, que je vous sers, je connois déja cette maison, il n'y est jour que sur le soir. Madame Flaminia

ne sera pas si tôt visible ; vraiment je suis sûr qu'à l'heure qu'il est son visage n'est pas à moitié fait.

M. RHUBARBINI.

Je ne prétens pas lui causer d'incommodité ; mais Trivelin, un Medecin a quelquefois des privileges....

TRIVELIN.

Il n'y a Medecin qui tienne, on ne la voit point, vous dis-je, qu'elle n'ait mis du moins le premier appareil. N'a-t-elle pas raison ? On ne doit pas lever la toille que les décorations ne soient posées : encore avec toutes ces précautions votre Veuve auroit bon besoin de ne paroître que de loin & aux lumieres comme les perspectives de Theâtre.

RHUBARBINI.

Il est vrai que ses appas ne sont pas tout-à fait de la derniere Edition, mais elle en sera plus mûre, & plus convenable pour être la femme d'un fameux Medecin ; je sçai bien qu'une femme ressemble à ces simples & à ces plantes inconnuës dont on ne connoît la vertu que par experience, & lorsqu'il n'est plus temps de guérir le mal qu'elles ont fait, mais tu sçais aussi que le bien de Madame Flaminia est la pierre d'aimant dont la vertu at-

traétive m'entraîne auprès d'elle : une veuve pecunieuse est un excellent préservatif contre les crudités de la fortune.

TRIVELIN.

Bon, un Medecin a bien besoin de cela ! & un Medecin étranger encore : car il en est de ces Messieurs comme des étoffes, des porcelaines, & des curiosités, plus elles viennent de loin & plus cher on les paye. Mais pour revenir à votre Veuve, croyez-vous qu'elle ne vous donne pas un peu de galbanon ?

RHUBARBINI.

Et d'où te procede un tel soupçon ?

TRIVELIN.

Voyez-vous, Monsieur : une Coquette & un Medecin sont deux grands Charlatans. L'une avec ses minauderies & son manege amuse plusieurs Amans, dont chacun en particulier croit être le fortuné ; & l'autre avec de grands mots que personne n'entend, & qu'il n'entend quelquefois pas lui-même, en impose aux ignorans... Oh il y a une grande conformité entre ces deux professions-là ! mais dans cette occasion-ci le Medecin pourroit bien être la duppe de la Coquette.

RHUBARBINI.

Oh finis tes beaux argumens, & ſonge ſeulement à t'inſinuer comme je t'ai dit auprès de la Suivante de ce logis pour connoître & anatomiſer les diſpoſitions du cœur de ſa Maîtreſſe à mon égard. Quelque affaire que j'ai ne me permet pas de l'attendre, je ſerai bientôt de retour. *Il ſort.*

SCENE II.

TRIVELIN *ſeul.*

ANatomiſer le cœur d'une femme ! mon Maître n'y ſonge pas, toute la Faculté y perdroit ſon Latin. . . Mais je vois Spinette avec la fille de la Veuve, attendons qu'elle ſoit ſeule pour lui parler.

SCENE III.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

AH! ma chere Spinette, promenons un peu mes inquiétudes, je suis sur les épines. C'est aujourd'hui que Mario, de mon consentement, doit enfin parler à ma mere & me demander en mariage; que je crains qu'elle ne refuse ses propositions, & qu'elle n'ait d'autres vûës contraires à mes desirs!

SPINETTE.

Tout franc, votre crainte n'est pas sans fondement. Votre mere est une gouluë qui ne veut, je crois, que pour elle des Amans ou des Maris, & qui prend pour son compte tous ceux qui viennent ici pour vous faire la cour.

SILVIA.

Quand l'amour que j'ai pour Mario ne me feroit pas souhaiter d'être unie avec lui, j'aurois bien des raisons d'aspirer au mariage: tu sçais avec quelle séverité je suis retenuë, il semble que ma mere ne me puisse souffrir.

SPINETTE.

Bon : Eſt-ce que les meres coquettes peuvent aimer de grandes filles comme vous ?

SILVIA.

Oh bien, moi, je ſuis pourtant bien laſſe de me voir toûjours traitée comme une petite fille, je ne ſuis plus à la bavette. . . .

SPINETTE.

Je le vois bien vraiment, & l'affaire dont vous me parlez ne demande rien d'enfant.

SILVIA.

Mais Spinette, dis-moi, n'eſt il pas bien triſte auſſi à mon âge, dans un tems où tous les jours de ma vie devroient être marqués par autant de plaiſirs, de me voir renfermée au logis comme une recluſe, pendant que ma mere va au bal, aux ſpectacles ? comment elle me fait un crime du moindre ajuſtement, lorſqu'il n'y a rien de trop beau pour elle ; elle me gronde dès qu'elle me voit ſeulement parler à quelqu'un, & veut toûjours que j'aye un fichu noué juſques ſous le menton, comme ſi. . .

SPINETTE.

Comme s'il étoit défendu d'uſer de ſes

avantages. Il vaudroit autant ne pas avoir.... quelque chose, que de ne pas s'en faire honneur.

SILVIA.

Enfin n'est-ce pas le monde renversé de voir des femmes sur le retour prétendre avoir des Amans, & défendre aux jeunes filles d'en avoir ? & en bonne foi, une mere à certain âge ne devroit-elle pas songer à la retraite & abjurer la coquetterie ?

SPINETTE.

Oui, & faire recevoir sa fille en survivance.

SILVIA.

Spinette tâche un peu, je te prie, de sonder adroitement ma mere sur mon chapitre. Préviens-là en faveur de Mario. Il me semble qu'il ne lui déplaît pas, & les soins qu'il a pris par mon avis, de lui dire des douceurs & de la cajoler sans cesse sur sa beauté a dû le mettre assez bien dans son esprit. Parle pour lui...

SPINETTE.

Je suis portée d'inclination à vous rendre service, mais vous connoissez l'humeur entiere de votre mere. Je ferai ce que je pourrai. Je croi qu'elle m'appelle. Adieu.

SCENE IV.

SILVIA *seule.*

QU'une mere sévere rend un Amant aimable! & que la contrainte où l'on nous retient assaisonne bien l'idée agréable que nous nous formons naturellement du mariage! je voudrois voir Mario pour raisonner encore sur le tour que nous prendrons... Mais j'apperçois son Valet.

SCENE V.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA.

ARlequin que fait ton Maître?

ARLEQUIN.

Mademoiselle, il est toûjours amoureux comme un Diable, il pense à vous sans cesse, dès le matin, à déjeuner, à diner, à souper, & toute la nuit.

SILVIA *à part.*

Il faut que je le queſtionne un peu : comment ſçais-tu cela ? Il te l'a donc dit?

ARLEQUIN.

Vraiment, ne ſçavez vous pas qu'un homme ne taît pas mieux ſon amour qu'une femme un ſecret ? Je n'entens autre choſe à mes oreilles que.... Arlequin n'eſt-il pas vrai que Silvia eſt la plus belle, la plus charmante, la plus adorable perſonne du monde ? Arlequin ne trouves-tu pas ſes yeux les plus beaux ... Arlequin ne trouves-tu pas ſa bouche ... laplus jolie... Arlequin ne trouves-tu pas ſa taille... Enfin que ſçai-je moi.

SILVIA.

Que tu me fais de plaiſir de me dire cela ! tout ce qui ſert à me prouver l'amour de Mario m'enchante toûjours.

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aiſe. Depuis que mon Maître vous aime, à peine ai-je le temps de manger & de dormir; la ſote choſe qu'un Maître amoureux ! tantôt emporté, tantôt tranquille, tantôt bien aiſe, tantôt fâché, tantôt (*il fait l'homme en colere*) ... Ah mon cher Arlequin je ſuis au deſeſpoir. L'ingrate, la perfide, la changeuſe Silvia me trompe,

elle me préfere peut-être quelque rival.

SILVIA.

Comment donc Arlequin ? Il avoit grand tort de s'imaginer cela.

ARLEQUIN.

C'eſt ce que je lui diſois quelquefois auſſi.... (*il fait l'homme tranſporté de joye.*) Ah mon cher Arlequin je ſuis au comble de la joye ! Silvia m'aime, je n'en puis plus douter.... (*geſticulant fort*), oui charmante Silvia, je vous aimerai toûjours... toûjours. . . .

SILVIA.

Doucement donc Arlequin, tu geſticules un peu trop.

ARLEQUIN.

C'eſt pour mieux exprimer la choſe.

SILVIA.

Oh tes expreſſions ſont trop fortes, on diroit que tu ſerois amoureux toi-même.

ARLEQUIN.

Hé ne le ſuis-je pas ? Cela ſe gagne apparemment ; car moi qui n'aimois que le bon vin, les bonbons, les macarons, & qui avois toûjours tenu bon contre l'amour, j'ai laiſſé prendre mon cœur par votre traîtreſſe de Spinette qui me fait enrager.

SILVIA.

Elle a tort, & je parlerai pour toi. Mais je m'amuse ici & je ne voulois que sçavoir si ton Maître est chez lui.

ARLEQUIN.

Non, il est allé je crois vous préparer un petit régal. Car j'ai entendu parler de violons, de basses, de flutes, de hautbois, de tambours, de trompettes marines.... de....

SILVIA.

Oh tu m'étourdis avec tes instrumens: quand il sera revenu dis-lui qu'il tâche de me voir, & que j'ai à lui parler.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

JE (*à Silvia qui sort*) n'y manquerai pas. Mais que vois je! ne me trompai-je je pas? Je croi que c'est...

TRIVELIN.

Je croi que je vois.... eh parbleu c'est lui-même.... Arlequin.

ARLEQUIN.

Trivelin ! eh bonjour mon ami ; que je suis aise de te revoir après t'avoir perdu de vûë si long-temps ! (*ils s'embrassent.*)

TRIVELIN.

Je suis ravi de te rencontrer. Par quel hasard dans cette maison ?

ARLEQUIN.

Je suis chez mon Maître, qui loge ici & qui est amoureux d'une jeune personne qui demeure dans cet autre appartement ; mais toi que fais-tu ?

TRIVELIN.

Mes avantures seroient longues à te conter. Tu sçais que j'ai toûjours eu peine à me resoudre de me tenir dans le service & d'y enterrer les talens que j'ai pour la fourberie : j'ai essayé plus d'une fois de m'élever, mais le monde aujourd'hui a l'esprit si malfait que je me suis vû réduit à me mettre dans mon premier état. J'ai quitté depuis peu le service d'un petit Maître qui ne me payoit mes gages qu'en coups de canne, & je me suis mis d'hier dans la Medecine.

ARLEQUIN.

Dans la Medecine !

TRIVELIN.

Oüi, je sers un Medecin qui couche

en

en jouë une veuve qui demeure ceans, mais je ſuis peu content de ma condition, il ne me nourrit que de diette, & j'y ſuffoque d'inanition.

ARLEQUIN.

Mauvaiſe nourriture! eh comment ſe nomme cette Veuve?

TRIVELIN.

Flaminia.

ARLEQUIN.

Eh c'eſt la Mere de la Maîtreſſe de mon Maîere! une femme qui étoit jeune autrefois, n'eſt-ce pas? & qui a la rage d'être aimée.... Et ton Maître l'aime-t-il?

TRIVELIN.

Bon, un Medecin ſe mêler d'aimer! il viſe au *matrimonium*; la veuve eſt riche, dit-on, & le pelerin aime le bien avec concupiſcence. Il m'a donné commiſſion de m'informer à Spinette des eſperances qu'il peut former....

ARLEQUIN (*ſe pâmant de tendreſſe.*)

Ah! Trivelin quel nom viens-tu de dire?

TRIVELIN.

Comment donc?

ARLEQUIN.

Ah! Trivelin... l'amour me tranſporte pour cette Spinette Je crois que

j'en deviendrai fou. C'eſt une cruelle, une tigreſſe qui... mais je vois mon Maître.

SCENE VII,

ARLEQUIN, TRIVELIN, MARIO.

MARIO.

NE vois-je pas un de mes anciens Valets ? C'eſt Trivelin !

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur, c'eſt un des plus habiles fripons....

TRIVELIN.

Ah Monſieur Arlequin vous me rendez confus.

ARLEQUIN.

De plus c'eſt le Valet de votre beau-pere, ou peu s'en faut.

MARIO.

Comment ?

TRIVELIN.

Oüi Monſieur, je ſers Monſieur Rhubarbini qui pourchaſſe cette veuve de vos voiſines, Flaminia.

MARIO.

Quoi, cette femme à ſon âge ſongeroit à ſe remarier !

TRIVELIN.

Vraiment elle n'auroit qu'à vous entendre tenir ce discours ?

MARIO.

Je sçai que je serois perdu. Amant de la fille, il faut que je cageole la mere : c'est une demi-vieille Coquette qui semble seule vouloir ignorer les sentimens que j'ai pour sa fille. Il faut pourtant m'expliquer. Arlequin, n'a-t-elle point encore paru ?

ARLEQUIN.

Bon, avant qu'elle ait achevé de s'atiffer, la nuit sera venuë. Une demi-vieille à sa toilette ne finit point. C'est une mouche par-ci, une agaçante par-là, un peu de rouge encore, un arrangement de bouche, une tournure d'yeux,... ces sortes de femmes n'ont point de meilleur ami que leur miroir : c'est l'unique confident à qui elles se montrent telles qu'elles sont, pour en obtenir l'art de paroître ce qu'elles ne sont pas.... Mais à propos j'ai vû sa fille qui veut vous parler, elle vous attend dans son appartement.

MARIO.

Eh que ne le disois-tu donc ? Courons voir ma chere Silvia.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

ET moi, ma chere Spinette. Mais Trivelin, toi qui as tant d'esprit, apprens-moi comme il faut faire pour toucher une cruelle.

TRIVELIN.

C'est selon. Il faut prendre les femmes par leur foible... Elles aiment les airs évaporés, libres; trop de sagesse les gêne... n'as-tu pas vû de ces jeunes débraillés, & brusquement polis, qui voltigent sur les theâtres autour des Actrices?

ARLEQUIN.

Oh vraiment oüi.

TRIVELIN.

Imite bien leurs façons... le [*il lui fait faire tous ces gestes*] chapeau sur l'un des yeux, la main dans la ceinture, une épaule plus haute que l'autre... je [*d'un ton de petit Maître*] me donne au Diable ma chere, vous êtes d'un brillant à é-

bloüir. Voulez-vous me faire languir long-temps ? Dieu me damne je vous adore, je vous idolâtre... hé donc à qui tient-il que vous ne m'accordiez quelque legere faveur... beaucoup gesticuler surtout, les Dames aiment les Amans pantomimes. *Il gesticule, Arlequin se défend faisant la femme.*

ARLEQUIN.

Mais, vous n'y songez pas, Chevalier, arrêtez-vous donc,

TRIVELIN.

Spinette vient, songe à joüer ton rôle.

SCENE IX.

SPINETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

JE viens de la part de Monsieur Rhubarbini sçavoir l'état de la santé de Madame Flaminia, & lui dire qu'il aura l'honneur de la voir aujourd'hui. Mais Mademoiselle Spinete, à parler franchement, mon Maître ne se flatte-t-il point dans ses esperances, & croyez-

vous que votre Dame réponde à son amour ?

SPINETTE.

Je ne puis vous rien dire de positif là-dessus. Le cœur d'une Coquette est un labirinte où l'on se perd, & dont elle ignore souvent elle-même les détours : qu'il fasse toûjours de son côté ce qu'il pourra, il viendra peut-être quelque bon moment.

TRIVELIN.

Je vous remercie, je vais retrouver mon Maître.

SCENE X.

ARLEQUIN, SPINETTE.

ARLEQUIN.

OU vas-tu donc si vîte Spinette ?

SPINETTE.

Que veux-tu ?

ARLEQUIN.

Eh la regarde-moi.

SPINETTE.

Hé bien je te regarde.

ARLEQUIN.

Que tu es rude ! n'entens-tu pas ce que je te veux dire ?

SPINETTE.

Non vraiment. (*Arlequin fait toutes les postures de petit Maître que lui a montré Trivelin, il tire sa tabatiere, chante, danse, &c.*)

SPINETTE.

Arlequin que veux-tu donc dire avec tous tes gestes ?

ARLEQUIN *s'embroüillant dans son discours.*

Ah ma chere, de par tous les diables, vous êtes belle comme un petit demon... les beaux yeux que... votre ardeur... a fait naître dans le cœur... de mon amour... tout cela est cause que... vos appas... & vos charmes... (*en gesticulant*), enfin il vous aime à la folie.

SPINETTE.

Quel diantre de galimatias me fais-tu donc là ? Je n'y entens rien.

ARLEQUIN *se dépitant.*

Que diable aussi pourquoi chercher tant de grands mots ? tiens, je ne sçaurois sortir de mon naturel. Faut-il tant de façons pour te dire que je t'aime de tout mon cœur, & que....

SPINETTE.

Tais-toi. J'entens ma Maîtresse. Je serois perduë si elle te voyoit. Elle veut

qu'on ne cageole qu'elle dans la maiſon.

ARLEQUIN.

Spinette, ſeulement un baiſer, en rabattant ſur les droits du mari....

SPINETTE.

Eh va, va, on dit que les maris en rabattent toûjours aſſez.

ARLEQUIN.

Adieu donc barbare Spinette.

SPINETTE.

Adieu amoureux Arlequin.

SCENE XI.

FLAMINIA, SPINETTE.

FLAMINIA.

QUoi, Spinette, il n'eſt venu perſonne?.. perſonne... en verité voilà qui me confond. Quel dérangement! quel relâchement de viſites! je n'ai jamais vû une telle diſette d'hommes! ne pas voir un chapeau à la toilette d'une femme comme moi! cela eſt choquant! (*En ſe mirant*) le dépit que j'en avois ſera cauſe que je ſerai coeffée tout de travers.

SPINETTE.

SPINETTE.

Vous vous moquez, Madame, jamais vous n'avez été si bien. Vous embellissez chaque jour, & votre jeunesse croît avec le temps.

FLAMINIA *en se carrant.*

Cette fille a du goût. Tout de bon me trouves-tu. . . .

SPINETTE.

On ne peut pas mieux.

FLAMINIA.

Il ne me manque que de l'embonpoint, mais Monsieur Rhubarbini m'a promis qu'il m'engraisseroit.

SPINETTE.

A propos il est venu ici Monsieur Rhubarbini, & il reviendra. . Mais le voici Madame.

SCENE XII.

MR RHUBARBINI, FLAMINIA, SPINETTE.

FLAMINIA.

AH Monsieur Rhubarbini nous parlions de vous, & voilà Spinette qui soutenoit vos interêts.

RHUBARBINI.

Elle ne sert pas un ingrat, Madame, & je voudrois qu'elle eut besoin de mon ministere pour lui en marquer ma gratitude.

SPINETTE.

Oh je vous suis bien obligée, je n'ai que faire de Medecin.... ni d'embonpoint.

RHUBARBINI.

Mais vous, Madame, jusqu'à quand voulez-vous differer de mettre un baume specifique aux vives blessures que m'ont fait vos appas? l'amour qui circule dans mes veines enflamme tellement mes poulmons, qu'il n'y a que l'hemetique de vos faveurs qui puisse guérir la fievre dont brûle mon cœur.

SPINETTE *à part.*

Voilà une declaration d'amour purgative, sur ma parole.

FLAMINIA.

Mon Dieu, Monsieur Rhubarbini, que vous êtes pressant! je ne suis point en état d'entendre de pareils discours; ils renouvellent les chagrins de mon veuvage. Quand j'entens seulement parler d'engagement, il me prend des vapeurs....

RHUBARBINI.

Une prise d'un second mariage guérira ces vapeurs de veuvage. Mais tous vos discours ne dénotent que trop que votre empressement n'est pas égal au mien. Pour vous je neglige mon Art, tous mes malades se plaignent de moi, à l'heure que je vous parle, un malade de qualité m'attend, j'oublie en vous voyant que le mal presse.

SPINETTE *à part.*

C'est peut être tant mieux pour le malade.

FLAMINIA.

Ah Monsieur Rhubarbini, c'en est trop, allez voir votre malade de qualité; je serois fâchée que mes appas coûtassent la vie à quelqu'un.

RHUBARBINI.

Si ce sacrifice vous étoit agréable.....

FLAMINIA.

Non vraiment, je ne veux point de tels sacrifices, & si ce n'est assez de vous prier d'y aller, je vous l'ordonne.

RHUBARBINI.

Puisque telle est votre ordonnance, j'y vais donc : mais je reviens aussi-tôt, & ne vous quitte plus qu'au préalable vous n'ayez dûment éclairci mon sort & vos intentions.

SCENE XIII.

FLAMINIA, SPINETTE.

SPINETTE.

CEt homme-là eſt preſſant, oui!

FLAMINIA.

Il faut ménager tout le monde, Spinette, ne fut-ce que pour faire nombre. Le nombre des Amans ſied bien: cela ſert toûjours à tenir en reſpect celui qu'on favoriſe.

SPINETTE.

C'eſt l'entendre. Mais ce n'eſt donc pas celui-ci qui...

FLAMINIA.

Monſieur Rhubarbini m'aime beaucoup, & je l'eſtime ſur tout à cauſe du ſoin qu'il prend d'entretenir ma beauté par ſes ſecrets: mais ſi je me reſous à reprendre un ſecond mari, c'eſt des mains de l'amour même que je veux le tenir.

SPINETTE.

Quel ſera cet heureux mortel?

FLAMINIA.

Effectivement dans le grand nombre de

soupirans qu'attirent ici mes attraits, il est difficile de demêler.....

SPINETTE.

Quoi ! tous ceux qui viennent ici soupirent pour vous ?

FLAMINIA.

Et pour qui donc ?

SPINETTE.

Je crois que votre fille.....

FLAMINIA.

Ma fille ! ma fille ! y a-t'il de la comparaison d'elle à moi ? une petite mijaurée! il faut un certain art pour conquerir un cœur qu'on n'acquiert que par l'usage. Enfin donc tu n'as pu pénetrer quel est mon vainqueur ?

SPINETTE.

Non vraiment.

FLAMINIA.

Devrois-tu avoir tant de peine à te l'imaginer ? Mario.....

SPINETTE *à Mario.*

Voici bien autre chose ! *à part.* Je rougis.....

FLAMINIA.

Ah Spinette ! ce qui me plaît surtout de lui, c'est son respect & sa timidité : croirois-tu bien que depuis qu'il vient ici,

ſes regards ſeuls m'ont parlé de ſa paſſion, & que ſa bouche ne m'en a rien dit?

SPINETTE.

Mais ſi cet amour étoit imaginaire...

FLAMINIA.

En tout cas je ne ſerois pas embarraſſée où trouver un époux, & je pourrois rabattre ſur le Medecin, mais je ſuis ſûre que Mario m'aime. Je te dirai même que depuis quelques jours, il ſemble qu'en me regardant avec des yeux pleins d'amour, il ait quelque choſe à me dire qu'il n'oſe pourtant me déclarer; mais c'eſt être trop timide, & je veux aujourd'hui, par un air plus deſarmé de rigueurs, l'enhardir à m'expliquer des deſirs que je brûle de contenter: le voici,... laiſſe-nous, je veux le faire parler.

SCENE XIV.

FLAMINIA, SILVIA, MARIO.

SILVIA *à Mario en entrant.*

JE vois ma mere, Mario, parlez, puiſſiez-vous en obtenir ce que vous demandez!

FLAMINIA *à Silvia rudement.*

Qu'eſt-ce donc Mademoiſelle, qui vous fait prendre la liberté de vous mettre ainſi de la Compagnie, & de venir ici ſans qu'on vous demande? ne vous l'ai-je pas défendu? rentrez..., (*à Silvia qui fait la reverence*) rentrez-vous dis-je.

SCENE XV.

FLAMINIA, MARIO.

MARIO.

AH, Madame, que vous m'intimidez encore par votre colere! & que cette mauvaiſe humeur eſt d'un fâcheux augure pour mes eſperances.

FLAMINIA *ſe radouciſſant.*

Approchez, Monſieur, approchez; cette mauvaiſe humeur ne vous regarde pas, & elle auroit peine à tenir contre votre préſence. Pourquoi tant de timidité? des hommes comme vous ne ſont pas faits pour former des eſperances vaines auprès des Dames qui ſont connoiſſeuſes en merite... *tendrement.* Parlez, on eſt peut-être diſpoſée plus que vous

ne penſez à vous accorder ce que vous pourriez ſouhaiter ?

MARIO.

Votre accueil me raſſure un peu : il y a longtemps que je balance à vous parler de la choſe du monde qui importe le plus au bonheur de ma vie : j'aime, & ſi l'amour rompt mon ſilence, il portera l'excuſe de mon audace. Madame c'eſt de vous que dépend mon deſtin, c'eſt à vous ſeule que je dois avoir recours, & c'eſt à vous auſſi que je m'adreſſe pour ſoulager le feu violent qui m'enflâme.

FLAMINIA.

Eh croyez-vous que l'on ſoit à s'en apperçevoir ? votre diſcretion ne m'a pas empêché de pénétrer votre ſecret, j'en ſuis inſtruite comme vous, l'amour a d'autres expreſſions que le langage ordinaire, & ſouvent les yeux lui ſervent de truchemens, votre reſpect m'a touché, & je vous en eſtime davantage.

MARIO.

Ah, Madame, puiſque vous avez pénetré, & que vous voyez ſans courroux cet ardent amour, me permettrez-vous d'étendre mes vuës juſqu'à l'honneur de vous appartenir de plus près par les nœuds d'un himen où tendent tous mes vœux ? que vos bontez ne ſe laſſent pas,

je sens que je ne pourrois survivre à vos refus...

FLAMINIA.

On s'interresse trop à vos jours, & l'on vous auroit moins fait languir si vous aviez parlé plûtôt. Quelque répugnance qu'on m'ait vû jusqu'ici pour une telle affaire, je consens pour l'amour de vous à l'engagement dont vous me voulez parler.....

MARIO *avec transport.*

Ah Madame, je suis le plus heureux des humains, souffrez qu'à vos genoux....

FLAMINIA.

Arrêtez... arrêtez, vos transports sont trop violens.....

MARIO.

Agréez que je presse mon bonheur, & que je vous donne ce soir un petit divertissement qui puisse servir de prélude à la signature du Contrat.

FLAMINIA.

Qui pourroit vous rien refuser? vous ne me parlez point des conventions du mariage?

MARIO.

Madame, c'est m'offenser que de me croire capable de penser à ces sortes de choses.

FLAMINIA.

Quelle generosité, quelle noblesse de sentimens ! c'est donc à moi de songer à vos interêts puisque vous les negligez.

MARIO.

Eh dequoi voudriez-vous qu'un amant transporté de la joïe de posseder ce qu'il aime allât s'embarrasser ? vous êtes équitable, puis-je mieux faire que de m'en m'en rapporter à vous ?

FLAMINIA.

Vous ne vous mettez pas en mauvaises mains, & l'on ne mes-usera pas de votre déference, je ne ferai pas les choses à demi, & pour vous le prouver, à la reserve de cent mille francs . . . *bas & à part* (c'est le bien de ma fille que je ne puis engager.) je (*haut*) vous donne tout mon bien qui se monte à trois fois autant.

MARIO.

Ah, Madame, moderez l'excès de vos liberalitez, c'est me rendre confus, & mon amour en aura moins de mérite.

FLAMINIA.

Plus vous resistez à recevoir mes offres, & plus vous meritez qu'on vous force de les accepter : je ne vous demande pour prix de ce que je fais pour vous

que de presser la conclusion de cet himen : passez vous-même chez mon Notaire que vous connoissez, & faites dresser le Contrat selon mes intentions.

MARIO.

Agréable commandement ! j'en ai plus d'impatience que vous : que je suis heureux ! non je n'aurois jamais pensé que vous eussiez été si favorable à mes désirs ! j'y cours.

FLAMINIA.

Allez, & que l'amour vous prête ses aîles pour revenir plus promptement.

SCENE XVI.

FLAMINIA *seule.*

NOn, je ne puis mieux faire que de m'attacher cet aimable homme, à quelque prix que ce soit, il le mérite bien : comme il m'aime ! je m'en étois bien doutée, oh ce n'est pas à moi qu'un Amant en fait accroire....

SCENE XVII.

SILVIA, FLAMINIA.

SILVIA.

APrès la nouvelle que Mario vient de m'apprendre, quoiqu'il ne m'en ait dit qu'un mot en courant, Madame je croirois manquer à ce que je vous dois, si je ne venois pas d'abord vous témoigner le plaisir que je ressens de...

FLAMINIA.

C'est prendre le bon parti : je suis bien aise de vous voir ainsi regarder la chose du bon côté : vous vous en trouverez bien, Mario est galant homme.....

SILVIA.

Quelle joie pour moi de vous entendre ainsi vanter un homme qui... mais j'apperçois Monsieur Rhubarbini.

SCENE XVIII.

FLAM. SILV. RHUB. TRIV.

FLAMINIA *à part.*

AH l'insuportable homme ! n'en serai-je jamais défaite ?

RHUBARBINI.

Madame, dussent crever tous mes malades, je me dérobe enfin à mes visites afin de cultiver une si belle plante medicinale pour mon amour.

FLAMINIA.

Oh Monsieur Rhubarbini, si vous prétendez encore m'étourdir de vos douceurs medecinales, vous ferez mieux d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

RHUBARBINI *à* TRIVELIN.

Trivelin, qu'est-ce ceci? je ne m'attendois pas à cet accès-là.

TRIVELIN.

Elle vous traite déja en mari.

RHUBARBINI.

Madame, d'où vous vient donc cette humeur mordicante? tantôt quand je vous ai fait l'exposition de mon amour, vous avez par des mots plus dulcifians flatté mes esperances; après m'avoir fait languir si longtemps, pourriez-vuus....

FLAMINIA *riant.*

Ah, ah, ah! il faut que vous soyez bien dupe mon pauvre Monsieur Rhubarbini, de croire qu'une femme comme moi puisse jetter les yeux sur une figure comme la vôtre!

TRIVELIN.

Elle ne vous flatte point.

FLAMINIA.

Vous feriez bon tout au plus à être le pis aller de quelque femme qui n'auroit pas à choisir.

SILVIA *à part.*

Monsieur le Medecin n'a pas une trop bonne reception.

RHUBARBINI.

Comment on traite ici un fameux Medecin ! *ô tempora ô mores* ! eh que pourriez vous trouver de mieux à votre âge ?

FLAMINIA.

A mon age ! à mon age ! on est fort déchirée, à votre avis ? & l'on ne doit plus prétendre à la conquête d'un homme jeune, aimable ..... eh non on n'a pas de certains agrémens ....

RHUBARBINI *à Trivelin.*

Il faut que quelque vapeur lui ait monté dans la region superieure ...

FLAMINIA.

Demeurez, demeurez seulement pour être confondu, vous verrez des aprêts de noces .... *riant.* Ah, ah, pour la rareté du fait, il faut que vous ouvriez le bal.

SILVIA *à part.*

C'est de ma nôce aparamment que ma Mere veut parler.

(*haut & ironiquement*) Je crois que Monsieur Rhubarbini s'en tirera bien, il a l'air à la danse.

RHUBARBINI *en colere.*

Ces discours à la fin me gonflent la rate.

SILVIA.

Je vois Mario avec le Notaire, (*à part*) que je suis contente !

SCENE XIX.

RHUB. FLAM. SYL. MAR. un NOTAIRE & TRIVELIN.

FLAMINIA *au Notaire.*

APprochez Monsieur (*à Mario tendrement*) avez-vous fait mettre sur le contract les clauses que je vous ai dit ?

MARIO.

Oüi Madame, ah pourrai-je jamais reconnoître tant de bienfaits ? si vous souhaitez, on vous fera la lecture des articles.

FLAMINIA.

Il n'en est pas besoin, dès que vous en

êtes content, je signe aveuglement (*elle signe, & dit à Silvia*) ne signez-vous pas Mademoiselle ?

SILVIA.

Le devoir d'une fille est l'obéïssance (*elle signe & Mario aussi*)

FLAMINIA *au Notaire.*

Monsieur c'en est fait, & vous n'avez qu'à emporter ce Contract, je vois nos Musiciens & nos Danseurs qui viennent tout à propos.

SCENE XX.

Les Musiciens & les Danseurs paroissent, précedés d'Arlequin & de Spinette.

SILVIA.

CE n'est pas tout ma Mere, & voilà encore un mariage à faire : Arlequin & Spinette s'aiment, si vous vouliez . . .

FLAMINIA.

J'y donne mon consentement, allons qu'on ne parle plus que de joïe, & que les mariés commencent le bal.

Ici les Violons joüent un Menuet, Flaminia présente, comme pour danser, sa main à Mario qui lui fait une grande reverence, passe par derriere elle, & va prendre la

la main de Silvia qui s'avance à lui, & ils se mettent en devoir de danser.

FLAMINIA.

La joïe le trouble. Eh quoi que faites-vous Mario ?

MARIO.

Ce que vous m'ordonnez, Madame.

SILVIA.

Nous ne faisons, ma mere, que ce que vous nous avez dit.

FLAMINIA *prenant la main de Mario.*

Mais vraiment vous vous méprenez, (*á Silvia*) & vous je vous apprendrai....

SILVIA.

N'avez-vous pas dit que les mariez commencent le bal ?

FLAMINIA.

Eh bien ?

SILVIA.

Eh bien ma mere, c'est donc moi qui dois le commencer avec Monsieur.

FLAMINIA.

Elle est folle, ne diroit-on pas que c'est elle qu'on marie, & dont on vient de signer le Contrat ?

SILVIA.

Eh de qui donc ma mere ?

FLAMINIA *à Mario toute interdite.*

La demande est comique, il faut que

la tête lui ait tournée.

SILVIA.

Que veut donc dire ma mere ? non la tête ne m'a point tournée, & c'eſt vous qui vous trompez aſſurément.

FLAMINIA.

Oh je ne puis plus tenir... retirez-vous petite fille...

SILVIA.

Je ne la ſuis plus, & je veux que Mario développe cette enigme.

FLAMINIA *à Mario comme ſtupefaite.*

Faites-là donc taire, & lui dites que c'eſt moi.....

MARIO.

Ma foi, Madame, vous me voyez ſi interdit que je ne ſçais que vous dire.

FLAMINIA.

Il n'y a pas tant à rêver, ouvrez le Bal avec celle que vous regardez comme votre épouſe.

MARIO *faiſant la reverence à Flaminia.*

Puiſque vous me permettez de m'expliquer, *prenant la main de Silvia*, je n'en aurai jamais d'autre que l'aimable Silvia.

FLAMINIA.

Silvia, Ciel qu'entens-je ! & le Contrat.....

MARIO.

Le Contrat eſt rempli de ſon nom & du mien, vous le devez ſçavoir.

FLAMINIA.

Me ſerois-je en effet abuſée à ce point! *à Mario*, perfide! quoi ces tranſports d'amour n'étoient pas...

MARIO.

Je vois que nous nous ſommes mal entendus, mais j'étois dans la bonne foi, & vous interpretiez pour vous ce que je n'adreſſois qu'à votre fille...

FLAMINIA *rudement.*

Vous êtes un fat, & je ne ſouffrirai pas...

MARIO.

L'équivoque eſt facheuſe pour vous, mais trouvez bon que j'uſe de mes avantages, vous avez ſigné.....

RHUBARBINI.

Madame, croyez-moi, il faut avaler la pillule.

FLAMINIA,

Je creve de dépit... hon...je me ſuis liée moi-même, j'ai ſigné, & pour comble de malheur je me ſuis dépoüillée des trois quarts de mon bien.

RHUBARBINI à TRIVELIN.

Des trois quarts de ſon bien!

TRIVELIN.

Allons-nous-en Monsieur, il n'y a plus rien à épouser ici.

FLAMINIA (*après un moment de reflexion.*)

Mais je suis bien sotte de m'affliger ainsi de la perte d'un extravagant, elle est aisée à réparer. & Monsieur le Medecin voudra bien.....

RHUBARBINI.

Madame, *par pari refertur*, vous m'avez maltraité, chacun a son tour, & la saignée que vous avez fait à votre bien, m'a guéri de mon inflammation amoureuse, je vous baise les mains.

FLAMINIA *outrée.*

Quoi tout me trahit! à quelle honte suis-je exposée! ouf.... j'ai le cœur si serré... que je ne puis parler... je suis... je suis desesperée. *Elle sort.*

SCENE XXI.

RHUBARBINI.

L'Equivoque étoit plaisante.

SILVIA.

Ah Mario! notre union me coûtera l'amitié de ma mere, elle ne me le pardonnera jamais.

MARIO.

Nous l'appaiſerons avec le tems, belle Silvia; oublions les ſujets de triſteſſe, & voyons notre petit divertiſſement que Monſieur le Medecin honorera s'il veut de ſa préſence.

SPINETTE.

Arlequin dis-moi un peu, n'y a-t'il point auſſi de *qui pro quo* entre nous?

ARLEQUIN.

Oh pour cela non, je t'aime, tu m'aimes, je me marie avec toi, tu te maries avec moi, il n'y a point là de *qui pro quo* comme tu vois.

Après quelques Danſes, un Muſicien chante.

CHantons, celebrons en ce jour,
Le manége ruſé d'une veuve Coquette,
Qui de pluſieurs Amans fait l'eſſai tour à tour
Et d'un nouvel Epoux cherche à faire l'emplette.
Chantons, &c.
Telle qu'on croit novice aux miſteres d'amour,
Veuve en herbe ſouvent paſſe encore pour Fillette
Chantons, &c.

A M. RHUBARBINI.

Ce Docteur à mine profonde,
De prendre femme, a quitté le deſſein:

Il a raiſon, ma foi peupler le monde,
N'eſt pas le fait d'un Medecin.

RHUBARBINI *répond ſur le même Air.*

Malgré nos fautes imprévûes
En pleut-il moins dans notre coffre fort?
Lorſque la terre a couvert nos bevûes,
Ceux qui ſont morts ont toûjours tort.

SILVIA.

Quoiqu'on diſe du mariage,
Il faut qu'il ſoit d'un doux uſage,
On a beau nous épouvanter,
Rien ne nous en détourne.
La jeune fille en veut tâter,
Et la veuve y retourne.

VAUDEVILLE.

LA plus fiere douleur s'appaiſe:
Comme la Matrone d'Epheſe,
Une Veuve eſt elle aux abois?
Un vivant de joyeux minois
A la ragaillardir eſt preſte,
Et fait ſi-bien du premier coup, zeſte,
Qu'à l'Himen elle reprend goût.

Un Amant avant l'himenée,
Enchanté de sa destinée,
Croit que ses feux seront sans fin.
L'himen souhaité vient enfin,
La premiere nuit l'amour reste,
Mais souvent le petit malin zeste,
S'envole dès le lendemain.

En vain dans son humeur jalouse,
Un Epoux croit de son Epouse,
Ecarter toujours les galants;
Que servent ses soins vigilants,
Il ne faut qu'un moment funeste
Un jeune gaillard qui plaira, zeste,
A sa barbe lui croquera.

Les Meres qui font les jeunettes,
Ne veulent pas que leurs fillettes
Fréquentent les jeunes garçons,
Mais pour éluder leurs leçons,
Nous en sçauronstoujours de reste.
Quand on le garde trop longtemps, zeste;
Notre honneur prend la clef des champs.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Quoique friand de ma nature,
J'aime Macaron, Confiture,

Et bon Fromage de Milan ;
De vos suffrages plus friand,
Je les prefere à tout le reste,
Je dis des mets les plus musquez, zeste,
Messieurs si vous ne me claquez.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *La Veuve Coquette*, suite du Nouveau Théâtre Italien. A Paris ce 31. Janvier 1732.

Signé, DANCHET.

TIMON
LE
MISANTROPE,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Précédée d'un Prologue.

Repreſentée par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy le 2 de Janvier 1722.

Par le Sieur D***.

A PARIS,
Chez BRIASSON, rue ſaint Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

PREFACE.

QUOIQUE les applaudiſſemens que Timon a reçûs du Public ſuffiſent contre ſes critiques; je crois devoir dire quelque choſe ſur le vol d'Arlequin, afin de prevenir le change que certains eſprits pourroient prendre. Si l'on examine la choſe, on verra qu'il n'y a que le nom de vol; c'eſt un Dieu qui reprend à Timon les biens qu'il lui avoit donnés, & qui ne les reprend que pour le corriger & les lui rendre enſuite avec plus d'utilité; il ſe ſert d'Arlequin pour confondre l'orgüeil de ce Miſantrope, qui par mépris pour la nature humaine, a préferé le commerce d'un âne à celui des hommes; mais il s'en ſert ſans corrompre ſon cœur ayant ſoin de lui perſuader cette action par des raiſons apparentes de juſtice, de devoir & d'amitié; ce vol n'eſt donc qu'un jeu de Mercure, qui n'a qu'un objet de charité pour Timon; l'action où il engage Arlequin ne bleſſe point la juſtice qu'il lui doit, puiſqu'il lui conſerve toute ſon innocence, il prend à l'égard du public les précautions qu'il

faut pour ne le pas scandaliser, ayant soin de l'avertir de son dessein ; Arlequin ébloüi des sophismes de ce Dieu dont il ne peut se tirer, sent cependant que ce qu'il lui conseille est une trahison, & ce mouvement intime de sa conscience n'est pas un sentiment prématuré que je lui prête, il naît chez lui de son expérience ; les refus de ce Misantrope, lorsqu'il lui a demandé de l'argent, l'ont suffisamment instruit qu'il ne peut prendre ses trésors, sans lui donner du chagrin, & comme il l'aime malgré ses deffauts jusqu'à craindre de le priver du plaisir qu'il a de priver tous les autres de ses richesses, il est bien naturel qu'il sente cet éloignement pour une action qu'il sçait devoir le fâcher, aussi Mercure n'a-t-il d'autre moyen pour l'y déterminer que de l'abandonner aux passions, ce qu'il fait toutefois de maniere qu'elles l'engagent à ce vol sans alterer l'innocence de son cœur.

La Lettre où Mercure apprend à ce pauvre homme, qu'on lui enleve à son tour les richesses qu'il avoit pris à son Maître, l'instruit de son crime, & lui fait connoître la noirceur d'une action qu'il avoit crû devoir faire en conscience & par honneur : son desespoir, sa colere contre Timon, les reproches qu'il lui fait, la confusion de ce Misantrope qui se voit volé, & se reconnaît en même-temps le cou-

pable, sont des sentimens de verité qui sortent du sein de la nature toute simple, & qui réünissent le maître & le valet par toutes les choses qui sembloient devoir les separer ; la conversion de Timon est le fruit de ce vol ; elle justifie suffisamment les raisons que j'ai eu de l'employer & d'en faire le nœud de ma piéce. Ces réflexions doivent satisfaire ceux qui cherchent de bonne foi la verité, elles ne feront peut-être pas la moindre impression sur ceux qui voyent les objets doubles, & dont la raison louche découvre deux esprits dans mes Acteurs ; je les felicite de cette fecondité de perception ; je l'admire sans jalousie, des découvertes qu'elle leur fait faire. Au surplus, je me suis attaché à la simplicité de l'action, moins attentif aux regles d'Aristote qu'à celles de la nature, que j'ai tâché de suivre par tout ; le Lecteur jugera si j'ai bien soutenu mes caracteres, & si la piece merite les applaudissemens qu'elle a reçû.

On trouve dans la même Boutique, ARLEQUIN SAUVAGE, Comedie en trois Actes du même Auteur.

L'on y vend auſſi le NOUVEAU THEATRE ITALIEN *in* 12. 8. Vol. Les PARODIES, *in* 12. 3. Vol. Figures ; & divers autres Théâtres.

ACTEURS
Du Prologue.

TIMON le Misantrope.

MERCURE.

PLUTUS.

L'ANE de Timon, métamorphosé en homme sous le nom d'Arlequin.

La Scene est sur le Mont Hymette.

LE MISANTROPE.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente la Montagne où Timon s'est retiré, ce Misantrope est couché sur un gazon au pied des Rochers, habillé de peaux de bestes sauvages, son âne paroît à côté de lui.

THIMON.

AQUOY t'amuses-tu ? fils de Saturne & de Rhée, sors de ton indolence, & viens contempler ma misere, ou plûtôt ta turpitude. Regarde le malheureux Timon, qui t'offroit tant d'holocaustes, & si tu n'as pas les vices des hommes qui mépriſent ceux qui n'ont

rien à leur donner, lance tous tes foudres sur des scelerats, qui après avoir reçû mille bienfaits de moi, m'ont tourné le dos avec la fortune; peux-tu voir sans indignation ces hommes lâches qui m'adoroient dans ma prosperité, qui chantoient continuellement mes loüanges & mes vertus, lorsqu'ils sentoient une bonne table chez moi, & qui maintenant m'accablent d'opprobres & de mépris? *On entend un coup de tonnerre.* J'entens le tonnerre qui gronde; & Jupiter prend ses Armes. Frappe, pere des dieux, mais frappe les scelerats, & ne t'amuse pas à réduire en poudre des rochers, & des arbres innocens qui ne t'ont jamais offensé.

SCENE II.

MERCURE, PLUTUS & TIMON.

TIMON.

MAis que vois-je! je me suis retiré sur cette montagne pour m'éloigner du commerce des hommes, & j'y retrouve encore cette maudite espece; fuïons.

MERCURE.

Arrête, Timon, je ne suis point un homme, mais Mercure, qui t'amene le Dieu des richesses : Jupiter touché de tes malheurs a exaucé ta priere.

TIMON.

A-t-il écrasé mes ennemis, ou plûtôt les siens, c'est toute la grace que je lui demande, & pour ma vengeance, & pour son honneur?

MERCURE.

Les Dieux jugent des choses bien differemment des hommes, c'est punir les méchans que de les laisser vivre, & leurs vices suffisent pour satisfaire la justice divine ; je viens pour te tirer de la misere, & par de nouveaux trésors confondre les ingrats qui t'ont si lâchement abandonné.

TIMON.

Je ne veux point de tes trésors, ils m'ont causé trop de maux ; la pauvreté m'a appris à connoître les hommes, & à me suffire à moi-même, bienfait qui surpasse tous les faux brillans de cet aveugle à qui je vais casser la tête, s'il ne s'éloigne d'ici.

PLUTUS

Retirons-nous Mercure, que veux-tu que je fasse avec cet insensé?

MERCURE.

Il faut executer l'ordre de Jupiter, & l'enrichir même malgré lui ; Timon tu dois obéïr aux dieux, & recevoir avec reconnoissance les biens qu'ils t'envoïent.

TIMON.

Eh ! que veux-tu que j'en fasse dans cette solitude ? je n'ai besoin que de mes bras pour y subsister, ce qui est une preuve invincible que mon état présent, vaut mieux que celui que j'ai quitté, dans lequel j'étois esclave de mille choses inutiles ; les richesses ne sont bonnes qu'à faire usage des hommes, & puisque je renonce à tout commerce avec eux, je n'ai plus besoin des choses qui peuvent le lier, je ne méprise cependant pas les présens de Jupiter, & s'il t'envoye pour me me faire du bien, accorde-moi une grace.

MERCURE.

Eh ! quelle est cette grace.

TIMON.

De donner la voix humaine à mon âne, afin que je puisse m'entretenir avec lui dans ma solitude : sa societé est la seule qui me puisse plaire.

MERCURE.

Tu n'y penses pas, Timon.

TIMON.

J'y penſe fort bien, il m'a ſervi ſans interêt dans ma proſperité, & me ſert de même à préſent que je ſuis miſerable; s'il obéiſſoit à ma voix, ſous de beaux harnois, il la reconnoît encore aujourd'hui, & il reçoit d'auſſi bon cœur une poignée d'herbes de ma main, qu'il recevoit autrefois le meilleur froment; mes haillons ne l'ont point épouvanté, il m'aime, & me ſert ſans s'appercevoir que j'ai changé d'état; enfin, c'eſt le ſeul ami ſincere qui me ſoit reſté dans mon malheur.

MERCURE.

Je ſçai que ſi les ânes parloient, ils pourroient donner de bonnes leçons aux hommes. Je veux bien t'accorder ta priere; ſi Jupiter a commencé de t'inſtruire par la mauvaiſe fortune, il peut achever ſon ouvrage par ton âne, ſon choix ſeul fait la nobleſſe des moyens qu'il met en uſage pour remplir ſes vûës, oüi je t'accorde ta demande, & je vais métamorphoſer ton âne en homme.

TIMON.

Non pas cela. La ſeule figure humaine me le rendroit ſuſpect.

MERCURE.

Ne crains rien, il conſervera le ſouve-

nir, & la simplicité de son premier état, à laquelle je joindrai toutes les perceptions humaines, & les connoissances qui lui sont necessaires pour comprendre ce que tu lui diras, & te rendre son commerce plus utile. Adieu, Plutus va te faire trouver chez toi de nouveaux trésors, & tu verras venir ton âne sous la forme & le nom d'Arlequin.

TIMON.

Voilà le plus grand présent que Jupiter puisse me faire; car mon âne sera assûrément un homme d'honneur, son jugement est trop sain, & ses mœurs trop pures pour ne pas conserver ces avantages malgré la nature humaine.

PLUTUS.

Et moi je vais te préparer de nouveaux trésors que tu trouveras en arrivant chez toi.

TIMON.

Si tu me crois, tu les garderas pour quelqu'autre.

PLUTUS.

Envain tu résistes, les hommes ne sont pas heureux ou malheureux selon leurs caprices, l'un & l'autre leur vient des Dieux.

SCENE III.

TIMON & ARLEQUIN.

TIMON.

JE me soucie peu de ses trésors, & je ne suis occupé que de la métamorphose de mon âne ; j'estime plus sa raison, que celle de tout l'Areopage : mais voici un homme singulier, c'est apparemment lui, écoutons.

ARLEQUIN.

Que diable veut donc dire ce changement ? comme me voilà fait ! où sont passées ces belles oreilles, cette tête gracieuse, ce corps mignon si chéri de toutes les ânesses du païs, qu'est devenuë ma belle queuë ? ah ! ma belle queuë, vous êtes de toutes les graces que j'ai perduës celle que je regrette le plus... comme me voilà fagoté ! la ridicule figure ! je marchois il n'y a qu'un moment sur quatre jambes, j'étois fort & assuré sur mes pieds, & me voilà à present huché sur deux comme une poulle, craignant même que le vent ne me fasse tomber ; j'avois une voix mâle ; à l'heure qu'il est je

l'ai efféminée & variée par des sons qui me fatiguent ; que suis-je donc devenu ? mais quoi ! ma raison se dévelope : je suis homme, oüi j'en suis un : voilà un nez, une bouche, des yeux, & enfin une figure semblable à celle de mon maître, & presque aussi ridicule ; mais que vois-je ? quel cahos d'idées que je n'avois jamais eû, l'esprit humain se dévelope chez moi ? ... ah ! ah ! ah ! le plaisant galimathias que l'esprit de l'homme ; ah ! ah ! ah ! la drôle de chose quoique j'aye grand peur d'être plus sot sous cette peau que sous ma premiere, la nouveauté me divertit, & je ne suis pas fâché de ce changement, quand ce ne seroit que pour connoître ce que mon maître a dans l'ame, & les raisons des impertinences que je lui ai vû faire.

TIMON.

Ce début est charmant, & mon âne, à ce que je vois, est aussi Misantrope que moi ; qui êtes-vous mon ami ?

ARLEQUIN.

Je suis ce que je n'étois pas il y a un moment.

TIMON.

Il veut dire qu'il n'est plus un âne.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là, eſt-ce que tu ſçais que je l'ai été?

TIMON.

Oüi, mon cher Arlequin, c'eſt moi qui ſuis cauſe que tu es homme, tu es à préſent le roi des animaux.

ARLEQUIN.

Le roi des animaux, dis-tu?

TIMON.

Oüi: mais tu ne connois pas encore les idées que nous attachons à ce terme.

ARLEQUIN.

Oh que ſi, j'entens tout ce que tu me dis, & je meure ſi je ſçai comme cela s'eſt fait; car je ne me ſouviens pas de l'avoir jamais appris.

TIMON.

Mercure le lui a inſpiré, ce dieu me l'avoit promis.

ARLEQUIN.

Puiſque je ſuis le Roi des animaux, je puis donc dormir ſans crainte dans les forêts, les Loups & les Lions reſpecteront mon ſommeil, & ils viendront me rendre leurs hommages, n'eſt-ce pas?

TIMON.

Je ne te conſeille pas de t'y fier, ils te devoreroient comme ſi tu n'étois encore qu'un âne.

ARLEQUIN.

Voilà des sujets bien impertinens ! Et à ce que je vois, l'empire des hommes sur le reste des animaux, ressemble assez à celui des ânes, ils font peur à ceux qui sont plus foibles & plus timides qu'eux, & ils se sauvent devant les plus forts & les plus hardis.

TIMON *à part.*

J'aime mieux mon âne que Solon, il parle plus juste.

ARLEQUIN.

Si je n'ai gagné que cet empire dans ma metamorphose, le profit n'est pas grand.

TIMON.

Tout ce que tu vois est à present fait pour toi, au lieu que tu étois auparavant fait pour l'homme ; témoin les services que tu m'as rendus.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah, ha !

TIMON.

De quoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

De ta sottise ; de ne voir pas que c'étoit toi qui étoit fait pour moi.

TIMON.

Moi ;

ARLE-

ARLEQUIN.

Sans doute. N'avois-tu pas le soin de pourvoir à ma subsistance ; de venir tous les matins me panser ; de me donner à manger ; de me mener boire ; de nettoyer mon écurie ; de me changer de paille, & le reste.

TIMON.

Cela est vrai. Qu'en conclus-tu ?

ARLEQUIN.

Que tu me servois, & par consequent que tu étois fait pour moi.

TIMON.

Il a raison, par Jupiter ! J'étois son Valet sans le sçavoir.

ARLEQUIN.

Mais laissons-là ces discours, & dis-moi pourquoi es-tu si mal vêtu, & si mal logé aujourd'hui ? Il y a long-temps que je suis curieux de le sçavoir.

TIMON.

C'est que je suis pauvre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi es-tu pauvre ?

TIMON.

Pour avoir été trop bon. J'ai mangé mon bien pour faire plaisir à des Ingrats qui m'ont abandonné, dés que je n'ai plus eu dequoi leur faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Voilà de grands coquins ; pauvre homme, je te plains bien ? Et quoi, seras-tu toujours pauvre ?

TIMON.

Il ne tient qu'à moi de cesser de l'être. Et le Dieu des richesses m'offre de grands trésors que je refuse.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

TIMON.

Pour n'être jamais à portée de faire du bien à personne.

ARLEQUIN.

Tu as raison de n'en vouloir point faire à ces coquins qui t'ont abandonné, mais tu dois les accepter pour moi qui ne t'ai jamais trahi.

TIMON.

Les richesses te gâteroient, & la flaterie des hommes auroit bientôt séduit ton innocence.

ARLEQUIN.

Ne le crains pas. Je n'ai besoin que de me sentir pour m'en défendre.

TIMON.

Oüi. Mais tu ne sçais pas encore que l'homme est rempli de vanité.

ARLEQUIN.

Lorſqu'un homme a été âne & qu'il s'en ſouvient, il n'en eſt pas ſuſceptible.

TIMON.

Je ſçai qu'il y auroit moins de ſots, ſi chacun ſe ſouvenoit de ſon origine. Mais l'orgueil des richeſſes la fait bien-tôt perdre de vûë, & j'en ai trop d'exemples pour t'expoſer à ce danger.

ARLEQUIN.

Je vois par tout ce que tu me dis que tous les hommes ſont ſots. Mais à te parler franchement tu es le plus ſot de tous.

TIMON.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu refuſes d'être heureux, & que par un ridicule caprice tu veux te punir des vices d'autrui.

TIMON.

Les richeſſes ne ſont point notre felicité; pour être heureux, il faut joüir de ſoi-même, & l'on n'en joüit point dans l'opulence & le cahos du monde.

ARLEQUIN.

Ecoute, ne t'y trompe pas. Un âne qui meurt de faim jouit mal de ſoi-même, & il ſent ſeulement ce qui lui manque pour être heureux. Mais celui qui eſt

dans un bon pâturage joüit bien de la vie.

TIMON.

Quoi, tu voudrois que j'acceptaſſe les offres de Plutus ?

ARLEQUIN.

Aſſurément, puiſque tu en peux tirer de l'utilité.

TIMON.

Mais je n'en puis joüir que dans le monde.

ARLEQUIN.

Hébien, il faut y retourner.

TIMON.

Je m'irois de nouveau expoſer à la perfidie des hommes.

ARLEQUIN.

Sans doute, puiſque c'eſt le moyen de bien jouir de la vie ; le ridicule des hommes doit te divertir, & leurs vices t'inſtruire, ſi tu vaux mieux qu'eux, n'aurastu pas le plaiſir de le ſçavoir.

TIMON.

J'ai peur que mon âne ne me gâte l'eſprit. Il commence à me perſuader ce que les Dieux ni les hommes n'ont pû me faire comprendre.

ARLEQUIN.

Ecoute. Un loup paſſeroit pour un ſot parmi les autres loups, ſi mépriſant le

carnage il s'amuſoit à brouter des herbes & ſe faiſoit ſécher par une nourriture qui ne lui eſt pas propre ; & par la même raiſon je conçois qu'un homme eſt extravagant de ne vouloir pas vivre comme les autres, & jouir des biens que les Dieux ont fait pour lui.

TIMON.

Tu as raiſon, & je veux ſuivre ton conſeil ; allons prendre les tréſors que Plutus m'a promis, & retournons à Athenes, je me fais un plaiſir de montrer mes richeſſes à mes avides compatriotes, & de les voir ſécher auprès par des déſirs inutiles. Je ſerai charmé de me mocquer d'eux & de voir comme tu te tireras d'affaire au milieu de leurs erreurs.

ARLEQUIN.

Allons, puiſque je ſuis homme, je veux tirer tout ce que je pourrai de ce nouvel état, comme je faiſois dans mon premier. Je veux joüir de tout ce qu'il peut m'offrir de plaiſir. Ah ! que je vais bien me divertir.

Fin du Prologue.

ACTEURS de la Comedie.

MERCURE, sous la forme & le nom d'Aspasie.
EUCHARIS, Amante de Thimon.
TIMON Misantrope.
ARLEQUIN.
IPHICRATE & CARICLE'S, faux amis.
SOCRATE, Philosophe.
Un MAITRE en fait d'armes.
Un MAITRE à chanter.
Un MAITRE à danser.
TROUPE des Passions.
TROUPE des Flatteurs.
TROUPE des Veritez.
UN des Flatteurs.
MERCURE, sous la forme ordinaire.

La Scene est à Athenes.

TIMON
LE
MISANTROPE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la ville d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, *en habit de femme, sous le nom d'Aspasie.*

QUI reconnoîtroit Mercure sous la forme où me voilà ? Comme messager des Dieux je suis continuellement obligé de me métamorphoser pour exécuter leurs ordres chez les hommes. Jupiter veut que sous

le nom d'Aſpaſie, je rempliſſe un double emploi auprès d'Eucharis & d'Arlequin, & que je me ſerve de l'un & de l'autre pour corriger Timon. L'excès de ſa bonté cauſa ſes premiers malheurs. L'ingratitude des hommes l'a jetté dans un excès oppoſé, & changé la douceur de ſon ame naturellement bienfaiſante en des ſentimens de haine & de vengeance. Ces differens excès déplaiſent aux Dieux qui ont placé la vertu dans un juſte milieu. Mais en puniſſant les vices ils récompenſent toujours ce qu'ils voyent de bon chez les hommes. Le cœur de Timon n'eſt point déguiſé; ſon amour pour la verité lui faiſant préferer le commerce des animaux, parce qu'il eſt ſimple & naturel, à celui des hommes; il a demandé la voix humaine pour ſon âne, & Jupiter veut ſe ſervir de cette même métamorphoſe pour le retirer de ſes erreurs. Commençons donc d'executer ſes ordres auprès d'Eucharis : elle aime Timon, & je veux lui apprendre les moyens de gagner le cœur de ce Miſantrope. La voici. Elle vient rêver dans ces lieux à ſa nouvelle paſſion.

SCENE II.

SCENE II.

EUCHARIS.

JE ne ſçai comme je dois interpreter les mouvemens qui m'agitent ; l'idée de Timon me ſuit partout, le bruit de ſa vertu & de ſes malheurs m'avoit touché, & j'étois bien-aiſe de voir que les Dieux l'avoient rétabli dans ſa premiere ſplendeur, mais je ne croïois pas que je puſſe prendre d'autre part dans ſon ſort, que celle qu'un ſimple ſentiment de generoſité m'y donnoit. Je ſens cependant des mouvemens plus vifs que ceux de l'eſtime. O Ciel ! L'amour ſe ſeroit-il caché ſous le manteau de la haine & de la miſantropie, pour me ſeduire.

SCENE III.

MERCURE, *ſous la figure d'Aſpaſie*, EUCHARIS.

ASPASIE.

BOnjour, ma chere Eucharis, d'où vient donc, ma belle enfant, que vous

cherchez la solitude. Ah, je m'en doute, il y a de l'amour sur jeu.

EUCHARIS.

Si c'est l'amour qui me conduit ici, c'est un amour bien singulier, j'y viens rêver à Timon.

ASPASIE.

A Timon ?

EUCHARIS.

Oüi à Timon ; j'ai vû une scene de lui qui m'a charmée ; le bruit des trésors que l'on dit que les Dieux lui ont fait trouver, a ramené chez lui cette troupe odieuse d'amis ingrats que ses malheurs avoient écartez. Je les ai vûs s'efforcer à l'envi, d'effacer de son esprit l'indigne procedé qu'ils ont eu pour lui ; ah ! Aspasie, qu'il m'a paru estimable dans les traits de mépris & de verité dont il a repoussé leur lâche empressement.

ASPASIE.

L'amour s'introduit dans nos cœurs par plus d'une porte ; & les mêmes choses qui en ferment les accès chez les uns, les ouvrent dans les autres.

EUCHARIS.

Je ne vous déguise point que si je voulois aimer quelqu'un, ce seroit Timon. La genereuse liberté avec laquelle il

marque ſon mépris pour les hommes, me ſeroit une preuve de la ſincerité de ſa tendreſſe, s'il m'en témoignoit. Je vous dirai plus, je ſentirois de la vanité à ſoumettre un cœur qui ſe declare hautement l'ennemi du genre humain, & à pouvoir le ramener des excès où je vois avec chagrin qu'un homme d'ailleurs ſi eſtimable ſe plonge.

ASPASIE.

Cette conquête ſeroit digne de vos appas, & je vous la conſeillerois, ſi je la croïois poſſible.

EUCHARIS.

Croïez-vous que je n'en vinſſe pas à bout ſi je l'entreprenois ?

ASPASIE.

Vous êtes jeune, belle & ſpirituelle; ce ſont-là ſans doute les plus grands avantages de la nature, & ſi vous les emploïez ſagement contre Timon, je ne crois pas qu'il vous puiſſe réſiſter.

EUCHARIS.

Je veux le tenter.

ASPASIE.

Tout dépend de la maniere dont vous vous y prendrez. Il n'eſt point de cœur invincible lorſque l'on ſçait l'attaquer par ſon foible: il n'en eſt point de ſi ſenſible

ni de si foible qui n'ait des endroits par où il est hors d'atteinte ; ce n'est jamais la faute de celui qui résiste, s'il ne se rend pas, c'est celle de ceux qui ne savent pas connoître les moïens de le dompter.

EUCHARIS.

J'aime dans tout ce que je fais de laisser agir mon cœur naturellement & sans contrainte ; je hais trop l'art & les détours honteux des Coquettes, pour les mettre en usage avec Timon ; il m'a plû par sa sincerité & je veux lui plaire par le même moyen.

ASPASIE.

Que vous êtes simple, belle Eucharis ! Vous connoissez bien peu les hommes ; apprenez de moi, mon enfant, que l'on est toujours avec eux la duppe de sa bonne foi. Le cœur humain est sujet à des caprices étonnans ; il n'aime les plus belles choses qu'autant qu'il trouve de difficultez dans leur possession. Une conquête trop aisée le dégoûte ; & c'est pour cela qu'une habile femme sçait assaisonner ses faveurs par des caprices amenez à propos pour reveiller la tendresse de ses amans qui languiroient bientôt dans une possession trop assurée & trop tranquille. On ne sent jamais mieux le prix d'un bien

que lorſqu'on craint de le perdre ; c'eſt dans cette crainte bien ménagée que ſont fondées les reſſources de l'amour ; c'eſt d'elle que naiſſent les petits ſoins, les aſſiduitez, & enfin tous les tributs de tendreſſe que les amans offrent continuellement à leurs maîtreſſes : je ne prétens pourtant pas condamner la ſincerité en amour, au contraire je ſçai qu'elle doit être la baſe de la tendreſſe ; mais l'art en doit faire les ornemens, & un amant tendre & delicat n'eſt pas plus en droit de ſe fâcher de ſes ruſes innocentes que des ſoins que ſon amante ſe donne pour ſe parer, puiſque dans l'un & l'autre ſon objet eſt de lui plaire & d'entretenir ſes feux ; car l'adreſſe eſt au ſentiment, ce que les atours ſont au viſage.

EUCHARIS.

Vous êtes adroite, Aſpaſie, & je commence à me laiſſer ſéduire par vos diſcours.

ASPASIE.

Suivez mes conſeils, & vous vous en trouverez bien ; la haine que Timon a pour les hommes ne le rend ſenſible qu'au plaiſir de médire d'eux. L'expérience qu'il a fait de leur perfidie lui rend ſuſpectes toutes les marques d'amitié qu'ils

s'efforcent de lui donner, qu'il prend pour des piéges que l'on tend à sa fortune & à sa crédulité : Ainsi, si vous voulez vous ménager quelque accès dans son cœur, dites lui des veritez offençantes, c'est le seul moïen de gagner quelque créance chez lui. Ce procedé conforme à son genie, & si oppose à l'empressement de ceux qui cherchent inutilement à lui plaire, attaquant son cœur par son foible, le disposera naturellement à vous chercher ; c'est tout ce qu'il vous faut d'abord, l'amour & vos charmes feront le reste ensuite.

EUCHARIS.

Je connois toute la solidité de ce conseil, & je suis resolue de le suivre, d'autant mieux que je suis bien-aise de lui dire ce qui me choque en lui.

ASPASIE.

Vous pouvez en essuyer des réponses fâcheuses, mais vous devez les mépriser & aller à votre but, sans prendre garde aux épines que vous trouverez en chemin. Voici Timon. Je l'entens qui querelle. Adieu. Je vous laisse. Profitez de mes avis.

EUCHARIS.

Ecoutons un moment ici.

SCENE IV.

TIMON, ARLEQUIN, TROUPE d'Atheniens qui le ſuivent, IPHICRATES, CLARICLES.

TIMON.

ALlez, perfides, vos careſſes ni vos louanges ne me ſéduiſent point; je connois trop bien la noirceur de votre ame. Tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt de vous offrir un figuier, où pluſieurs ſe ſont déja pendus. Je ne l'ai pas voulu arracher, pour ne priver pas le public de cette commodité.

ARLEQUIN.

Allez vous-en à tous les diables avec vos amitiez, nous n'en voulons point.

IPHICRATES.

Quoi, Timon, tu ne reconnois plus ton ancien ami qui a fait tant de vœux pour toi? J'avois bien dit que les Dieux étoient trop juſtes pour ne pas te rétablir dans ta premiere ſplendeur.

ARLEQUIN.

Celui-là eſt honnête homme, fais-lui careſſe.

TIMON.

Que tu le connois mal ! Si tu l'avois crû, perfide, tu te ſerois fait violence pour maſquer tes ſentimens dans mon malheur, afin de te mênager les moyens de me tromper encore aujourd'hui : N'es-tu pas Iphicrates, qui me trouvant preſque expirant de faim & de ſoif, me refuſas un verre d'eau & m'accablas d'injures pour me remercier de tous les biens que tu avois reçus de moi ?

ARLEQUIN.

Comment, béliſtre, après avoir refuſé de l'eau à mon pauvre maître qui mouroit de ſoif, tu oſes encore te dire ſon ami ? par la mort, il me prend envie de t'aſſommer.

IPHICRATES.

Ne juge point de ce que tu m'as vû faire par les apparences, les Dieux vont être témoins de l'amitié que je te porte, & je viens d'ordonner un ſacrifice ſolemnel en actions de graces de ce qu'ils ont fait pour toi.

TIMON.

Garde-t'en bien ſcelerat, ton encens les irriteroit contre moi.

ARLEQUIN.

Par di voilà un effronté coquin, de vou-

loir tout à la fois jouer les hommes & les Dieux ! Attens, je vais te sacrifier aux furies qui te possedent. *Il le bat. Iphicrates se sauve.*

CARICLES.

Tu as raison, Timon, c'est un traître qui ne merite pas tes bontez ; pour moi je viens à plus juste titre : & voici une Ode que j'ai faite sur la victoire que tu as remportée sur nos ennemis.

TIMON.

Comment l'ose-tu dire, je n'ai jamais été à la guerre ?

CARICLES.

Il n'importe, tu l'aurois remportée si tu avois combattu, & cela suffit.

TIMON.

N'est-ce pas toi, qui dans ma prosperité me loüois des vertus que je n'avois pas, & qui dans mon malheur m'attribuois des vices dont je n'ai jamais été capable ?

ARLEQUIN.

Ecoute, n'as-tu point fait aussi d'Ode pour moi ?

CARICLES.

Et que voudrois-tu que je chantasse de toi ?

ARLEQUIN.

Quelque victoire que je n'ai jamais remportée.

CARICLES.

Voilà effectivement un bel objet des chanſons des Muſes ?

ARLEQUIN.

Tiens, je n'aime pas les menteries, & je veux qu'on ne chante de moi que des veritez ; fais donc une Ode pour chanter la victoire d'un honnête homme qui a aſſommé un faquin.

CARICLES.

Eſt-ce que cela vous eſt arrivé ?

ARLEQUIN.

Non, mais la choſe va arriver dans un moment, car je veux t'aſſommer pour prix de ton impertinence.

Il le bat, Clariclès ſe ſauve en criant au ſecours.

Pardi voilà de grands coquins. Mornon de ma vie, leur impudence me met dans une colere que je ne me poſſede pas.

TIMON.

Voilà les bons amis auſquels je me fiois autrefois.

ARLEQUIN.

Tu étois donc bien bête alors ?

SCENE V.

EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

TOut ce que je vois de Timon eſt une preuve de la ſolidité des conſeils d'Aſpaſie : commençons à joüer notre rôle. Bonjour Timon.

TIMON.

onjour : que me veut cette femme ? Voici encore une quêteuſe de tréſors.

EUCHARIS.

Je ſuis charmée de vous rencontrer, & de pouvoir entretenir un original ſans copie, qui parce qu'il n'a fait que des ſotiſes dans le monde, prétend en jetter la faute ſur le reſte des hommes ; je crois qu'un caractere auſſi heteroclite me donnera du plaiſir.

TIMON.

Oüais, ce ſtyle n'eſt pas commun.

ARLEQUIN.

Tu dois aimer celle-ci, elle eſt naturelle, & aime la verité ; n'eſt-ce pas ?

TIMON.

Je t'avoüe que ſon début me ſurprend,

je ne m'y attendois pas: ma foi, Mademoiselle, si mon mépris pour les hommes, & sur tout pour les femmes de votre espece, peut vous divertir, j'y consens; profitez-en bien, c'est tout ce que vous pouvez gagner avec moi.

EUCHARIS.

C'est aussi tout ce que je demande: je mépriſe tous les hommes, & je ne suis jamais si contente que lorsque je puis exercer ma langue sur eux; mais je ne connois point de plus grand plaisir au monde que celui de dauber sur le ridicule d'un original tel que vous.

TIMON.

Vous avez raison, il n'est rien de si doux que la satyre, c'est la seule ressource qui reste à la verité parmi les hommes; disons-nous donc réciproquement ce que nous pensons.

EUCHARIS.

Je le veux, & je serai charmée de pouvoir vous convaincre que vous êtes le plus fou des hommes.

ARLEQUIN.

Elle parle juste, celle-là, qu'en dis-tu?

TIMON.

Cela peut être: en verité, Mademoiselle, je suis bien aise de vous trouver de

cette humeur, & nous allons bien nous divertir; le beau champ pour moi, que le tein aprêté d'une coquette; que ce visage composé qui a changé les mouvemens naturels contre des grimaces: quel plaisir de démasquer un cœur, qui sous des dehors fardez nous cache l'infidelité même. Ah! ha! ah!

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Voilà une conversation qui commence à merveilles.

EUCHARIS.

Le beau champ pour moi, que les discours d'un homme qui a changé sa raison pour des caprices; les sentimens humains pour de la ferocité: qui toujours diametralement opposé à la raison, prodiguoit autrefois follement son bien, & qui aujourd'hui s'en refuse l'usage encore plus follement. Ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Le beau champ pour un âne, que d'entendre les hommes se dire leurs veritez. Ah! ah! ah!

TIMON.

La peste de l'impertinente.

ARLEQUIN.

Allons, ris donc, cela est tout à fait plaisant. Ah! ah! ah!

TIMON.

Ah ! ah ! Oüi , c'eſt drôle.

ARLEQUIN.

Il me ſemble que tu ne ris pas de bon cœur.

TIMON.

Pour connoître au juſte l'étenduë du genie d'une coquette , je ne voudrois que faire l'analyſe de la cervelle d'un perroquet ; connoiſſant ſa capacité , & la comparant avec celle d'une coquette , j'aurois par une regle d'Aritmetique la juſte étenduë de ſon eſprit.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! La cervelle d'un perroquet. Ah ! ah ! ah !

EUCHARIS.

Et moi je ne voudrois que faire l'analyſe de la tête d'un âne & de la vôtre , pour connoître préciſément juſqu'où peut aller votre bêtiſe.

ARLEQUIN.

Hôla , Madame la pigrièche , n'inſultez point aux ânes mal-à-propos ; ſçachez qu'ils ſont gens d'eſprit , & qui en ſçavent plus que les hommes ; & pour vous en convaincre , apprenez que jamais âne n'a traité une âneſſe ſi indignement que mon maître vous traite. Oh ! ho ! ils ſont

bien mieux appris que cela, ma foi.

EUCHARIS.

Répondez lui, si vous le pouvez?

TIMON.

J'avoüe que voilà la conversation la plus délicieuse que j'aye jamais euë avec personne, & la maniere singuliere dont cette fille s'y prend me plaît. Je ne sçai, Mademoiselle, qui vous a si bien instruite, mais soit que la chose vienne de vous ou d'ailleurs, vous avez rencontré mon foible; ne croïez pourtant pas que j'en sois la dupe; je crois voir vos desseins, & je sçaurai m'en deffendre; ainsi, si vous vous êtes flattée que séduisant mon cœur par ce détour, vous tirerez quelque chose de moi, désabusez-vous une fois pour toutes; mais si vous voulez borner vos esperances & vos plaisirs dans ce petit commerce d'injures & de veritez, je consens de bon cœur de le continuer avec vous.

EUCHARIS.

Je le veux, & je vous déclare que je ne prétens rien au-delà.

ARLEQUIN.

Ah! ha! ha! Voilà une partie bien faite & un petit commerce bien tendre.

TIMON.

Je vous reverai avec plaisir à cette condition.

EUCHARIS.

Et moi aussi. Adieu

SCENE VI.

TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

PAr ma foi voilà un drôle de corps que cette femme-là.

TIMON.

Je t'avoüe qu'elle m'a fait plaisir, & je ne sçai pas pourquoi elle me plaît plus que tout ce que j'ai vû jusqu'à présent.

ARLEQUIN.

Je le sçai bien moi. C'est qu'elle est aussi impertinente que toi.

TIMON.

Cela peut être : mais parlons d'autre chose. Que dis-tu de cette ville, & de ta nouvelle condition ?

ARLEQUIN.

Je dis que j'aurai pour toi une reconnoissance éternelle. Vive l'état des hommes :

mes : comment mor-non de ma vie, les ânes ne sont que des bêtes auprès d'eux !

TIMON.

Sur quoi en juge-tu ?

ARLEQUIN.

Sur ce que vous suppléez par des richesses à tous les défauts du cœur & de l'esprit ; tien, j'ai trouvé des filles qui m'ont dit que si je voulois leur donner de l'argent, qu'elles m'aimeroient à la folie ; des amis qui m'ont assuré de leur amitié, si je les payois bien ; des Poëtes qui m'ont promis de m'immortaliser par leurs vers, pourvû que je leur fasse bonne chere ; des Genealogistes qui m'ont offert pour de l'argent de me faire descendre de Jupiter en droite ligne. Oh, juge si ne voilà pas des prodiges : avec de l'or, les hommes font ce que les Dieux, la raison, ni la nature ne peuvent faire.

TIMON.

Ah ! ha, ha ?

ARLEQUIN.

Donne-moi vîte de tes trésors.

TIMON.

Pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Pour m'aller divertir.

TIMON.

La haine que j'ai pour tous les hommes, & mon amitié pour toi m'en empêche ; je ne veux pas que personne puisse profiter de ta dépense, ni te donner occasion d'être leur dupe, & de te séduire par le luxe ; je suis trop de tes amis pnur cela.

ARLEQUIN.

Tu es trop de mes amis, pour me donner le moyen de me divertir ?

TIMON.

Oüi

ARLEQUIN.

Et si je me divertissois, cela me gâteroit ?

TIMON.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ecoute, depuis que je comprens ce que tu me dis, je n'ai encore entendu de toi que des impertinences ; je ne sçai où diable tu les vas chercher pour me faire enrager ; à la fin cela m'impatiente.

TIMON.

C'est que tu ne connois pas encore ce qui te convient.

ARLEQUIN.

Je ne puis juger des choses que par

mon premier état, & je me souviens, que lorsque je n'étois qu'une bête, je cherchois toujours à paître dans les meilleurs pâturages, lorsque tu ne m'en empêchois pas, car tu t'es toute la vie fait un maudit plaisir de me contrarier; si j'avois soif, j'allois à la meilleure eau & la plus claire, & je m'attachois toujours à ce qui me faisoit le plus de plaisir; je soutiens que cela est sage dans toutes les especes: ainsi, puisque je suis homme, je veux la plus belle maison & la plus commode, l'habit le plus riche & du meilleur goût; je veux une jolie femme, & je prétens manger & boire ce qu'il y aura de meilleur; or comme il faut de l'argent pour avoir ces choses, donne-m'en, & tout-à-l'heure.

TIMON.

C'est ce qui te trompe; je veux que tu sois homme; tous ceux qui en ont la figure ne le sont pas. C'est pour te rendre parfait, que je te refuse la joüissance des choses qui ne sont propres qu'à nourrir nos passions; un homme n'est homme, qu'autant qu'il sçait les dompter & qu'il a pris l'empire sur elles.

ARLEQUIN.

Mais, toi qui veux m'instruire malgré

moi & la raiſon, as-tu cet empire ſur tes paſſions ?

TIMON.

Sans doute, puiſque je me refuſe la joüiſſance des choſes qu'elles ſeules nous font deſirer.

ARLEQUIN.

Dis-moi, n'y a-t'il de paſſions chez les hommes que celles qui les portent vers les plaiſirs ?

TIMON.

Il y en a beaucoup d'autres.

ARLEQUIN.

La haine, le chagrin, la vengeance, ne ſont-elles pas des paſſions ?

TIMON.

Aſſurément, & des plus odieuſes.

ARLEQUIN.

Si tu voïois un homme entre deux femmes, une laide comme une guenon, & l'autre belle comme un aſtre, & qu'il choiſît la laide, qu'en dirois-tu ?

TIMON.

Que cet homme eſt de mauvais goût.

ARLEQUIN.

Tu es donc un ſot animal.

TIMON.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que parmi tant de passions aimables, tu vas justement choisir les guenons de toutes les passions, & que tu préferes aux douceurs de la vie la triste satisfaction d'être toujours en colere contre toi-même, & contre toute la nature humaine.

TIMON.

Voilà un raisonnement qui m'embarasse ; tu n'en sçais pas encore assez pour juger de la solidité de mes raisons ; je dois suppléer à ton ignorance, & mon amitié pour toi m'empêche de t'accorder ta demande.

ARLEQUIN.

Tu ne veux donc point me donner de l'argent ?

TIMON.

Non.

ARLEQUIN.

Rend-moi donc mon premier état.

TIMON.

Par quelle raison ?

ARLEQUIN.

Par la raison que j'aime mieux n'être qu'un âne que d'être homme & n'avoir point d'argent.

TIMON.

Tu ne sçais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

C'eſt toi qui ne ſçais ce que tu dis. Ecoute, laiſſe-là une fois en ta vie tes extravagances, & donne moi de l'argent.

TIMON.

Ta priere eſt inutile.

ARLEQUIN.

Le diable t'emporte. A ce que je vois il n'y a pas un homme qui ne ſoit le loup des autres.

TIMON.

Tu as raiſon, mon ami.

ARLEQUIN.

Hé bien, tête maudite, ſi j'ai raiſon que ne fais-tu ce que je te dis?

TIMON.

Tu as raiſon dans les traits de ſatyre que tu donnes aux hommes, mais tu as tort de ſouhaiter ce qui peut te rendre auſſi mauvais qu'eux.

ARLEQUIN.

Que Jupiter te puiſſe confondre avec ton amitié; haïs moi & donne-moi de l'argent.

TIMON.

Ah, ha, ha!

ARLEQUIN.

Hé bien, Ah, ha, ha!

TIMON.

Ta colere me divertit, & je ſerois bien fâché de la faire finir. Adieu. Ah, ha, ha!

ARLEQUIN *le regardant aller ſans rien dire avec des mouvemens de dépit & d'indignation.*

Voilà bien dequoi rire, de faire ſouffrir un pauvre homme, & l'empêcher de ſe divertir; il faut que je tâche de me paſſer de lui, & d'avoir du plaiſir ſans ſon argent.

SCENE VII.

MERCURE *ſous la forme d'Aſpaſie*, ARLEQUIN.

ASPASIE.

VOilà Arlequin bien fâché contre Timun, profitons de ce moment, & exécutons l'ordre que Jupiter m'a donné.

ARLEQUIN.

Cette fille eſt charmante, je veux l'aborder; bonjour la belle.

ASPASIE.

Suis-je connuë de vous, Monſieur?

ARLEQUIN.

Autant que j'en ai besoin ; je vois que vous êtes jolie, cela me suffit.

ASPASIE.

Comment vous nommez-vous ?

ARLEQUIN.

Arlequin.

ASPASIE,

Quoi, vous êtes cet aimable garçon que Timon aime uniquement ?

ARLEQUIN *se redresse.*

Oui, lui-même.

ASPASIE.

Ah, mon cher, l'heureuse rencontre pour moi ! je vous cherchois avec empressement.

ARLEQUIN.

Je n'en sçavois rien, & vous avez bien fait de me le dire.

ASPASIE.

Que la condition d'une fille est malheureuse ! si j'étois homme, je m'expliquerois sans rougir, mais la pudeur m'en empêche.

ARLEQUIN.

Ne vous contraignez pas, vous pouvez me parler avec toute liberté, je vous le permets.

ASPASIE.

Vous auriez mauvaise opinion de moi.

ARLEQUIN.

Au contraire, je vous en estimerai davantage ; car je n'aime point les grimaces.

ASPASIE.

Hé-bien, je vous aime de tout mon cœur ; cet aveu si libre n'offensera-t-il point votre délicatesse ?

ARLEQUIN.

Pardi, vous me croyez donc bien sot ? je serois offensé si vous me disiez que vous me haïssez.

ASPASIE.

Que vous êtes aimable de penser ainsi.

ARLEQUIN.

Et qui peut penser autrement, à moins d'avoir perdu l'esprit comme Timon, qui n'aime que les gens qui lui disent des injures ? Vous maimez donc bien ?

ASPASIE.

De toute mon ame, mon cher.

ARLEQUIN.

Mon cher ! le terme est tendre & me va droit au cœur.

ASPASIE.

Vous m'aimerez donc un peu ?

ARLEQUIN.

Comment un peu ! je vous aimerai auſſi gros que moi.

ASPASIE.

Nous nous marierons donc enſemble.

ARLEQUIN.

Oüi, ſi vous le voulez.

ASPASIE.

Si je le veux ; & qui refuſeroit le favori de Timon, cet homme avec lequel il partage tous ſes tréſors ?

ARLEQUIN.

Qui ? Timon, dites-vous, partage ſes tréſors avec moi ?

ASPASIE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Vous le prenez bien pour un autre ; connoiſſez-vous l'original dont vous parlez ?

ASPASIE.

Non. Mais on dit que vous êtes le maître de ſa fortune ; que vous en diſpoſez comme lui-même ; que comme il a des biens immenſes qui ſont les mobiles de tous les plaiſirs dans cette vie, & qu'il vous aime tendrement, vos jours ne ſont qu'un tiſſu de tous les plaiſirs ; bonne chere, équipages, logemens ſomptueux,

belles filles, enfin tout ce qu'on peut souhaiter au monde.

ARLEQUIN.

Eh, qui sont les impertinens qui disent cela ?

ASPASIE.

Toute la Ville.

ARLEQUIN.

Toute la ville en a menti ; Timon ne me donneroit pas cela.

ASPASIE.

Tant pis. Si ce qu'on dit n'est pas vrai, Timon ne vous aime pas, & vous êtes sa duppe.

ARLEQUIN.

Je le croi.

ASPASIE.

Ne parlons donc plus du mariage ; car je vous declare que je ne veux me marier que pour être riche.

ARLEQUIN.

Mais cela est ridicule.

ASPASIE.

Ridicule tant qu'il vous plaira, c'est pourtant ainsi.

ARLEQUIN.

Mais lorsque la Nature a fait l'homme & la femme pour les unir, a-t-elle pensé aux trésors ?

ASPASIE.

Qu'elle ait penſé à ce qu'elle voudra, elle a fait les choſes dont l'induſtrie des hommes a fait des tréſors, & cette même induſtrie eſt en eux un préſent de la nature; ainſi c'eſt obéir à ſes loix que d'en chercher l'uſage, puiſque cet uſage peut ſeul rendre notre vie heureuſe.

ARLEQUIN.

Je crois que vous avez raiſon, cela me paroît clair.

ASPASIE.

Plus clair que le jour.

ARLEQUIN.

Comment ferai-je donc pour avoir des tréſors?

ASPASIE.

Si vous voulez me croire, je vous en donnerai le moyen.

ARLEQUIN.

Donnez-le moi vîte, je vous en prie.

ASPASIE.

Volez Timon.

ARLEQUIN.

Fi-donc, cela ne ſeroit pas bien; on dit que c'eſt mal fait de voler.

ASPASIE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien.

ASPASIE.

Qu'eſt-ce qui appartient aux animaux, d'un pâturage ?

ARLEQUIN.

Ce qu'ils en peuvent manger.

ASPASIE.

A qui appartient ce qu'ils ne peuvent pas manger ?

ARLEQUIN.

A ceux qui en ont beſoin.

ASPASIE.

Les tréſors ſont aux hommes ce que les pâturages ſont aux animaux ; ainſi tout ce qui ne fait pas beſoin à Timon, ne lui appartient point, & vous pouvez le prendre.

ARLEQUIN.

Je comprens cela, mais ce qui m'étonne, c'eſt que les ânes le ſçavent & que les hommes ſemblent l'ignorer.

ASPASIE.

Qu'importe qu'ils l'ignorent : ſi vous le connoiſſez, vous devez faire uſage de vos lumieres, & prendre à Timon ce qu'il uſurpe injuſtement ſur vous & ſur tous les autres.

ARLEQUIN.

Pardi, cela eſt clair comme le jour, je puis prendre de ſes tréſors ce qui m'eſt neceſſaire & lui laiſſer le reſte.

ASPASIE.

Vous lui devez tout prendre.

ARLEQUIN.

Oh! pour cela non. Je ferois mal ſi j'en prenois plus qu'il ne m'en faut, ou bien il n'a pas tort de les garder tous pour lui.

ASPASIE.

Que vous êtes ſimple! ne voyez-vous pas que puiſqu'il ne fait aucun uſage de ſon bien, vous ne le privez de rien en lui prenant des choſes qui lui ſont inutiles.

ARLEQUIN.

Ma foi vous avez raiſon, & il n'y a qu'une choſe qui m'embaraſſe; c'eſt qu'il a le plaiſir d'en priver les autres, & ſi je les prens je le priverai de ce plaiſir.

ASPASIE.

Mais ce plaiſir eſt injuſte.

ARLEQUIN.

Tout cela eſt vrai; mais j'aime Timon, & malgré ſes impertinences, je ne veux rien faire qui puiſſe le fâcher.

ASPASIE

Si vous l'aimez autant que vous le dites,

la plus grande marque que vous lui en puissiez donner, c'est de prendre tout ce qu'il a.

ARLEQUIN.

Si vous me prouvez cela, je n'ai plus rien à dire.

ASPASIE.

Il est bien aisé de vous le prouver. C'est faire un bien aux hommes de leur ôter les choses dont il ne resulte que des soins pour eux, & de leur éviter les occasions de se deshonorer. Timon se deshonore en se refusant aux besoins des autres : le peu d'usage qu'il fait de ses trésors pour lui-même, ne lui laisse dans leur possession que l'embarras de les conserver ; ainsi en raviſſant ses richesses vous ne lui ôterez que des soins inutiles, & les moyens de se faire haïr & mépriser ; vous rendrez à ceux à qui il refuse des secours, la part que la nature leur donne dans ses trésors ; & comme les bonnes actions ont toujours leur récompense, vous serez aimé & estimé universellement, & si ma possession vous fait plaisir, vous l'aurez par ce moyen.

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais crû que ce fût une si bonne action de voler son maître. Oüi, je conçois qu'en conscience je dois prendre

les tréſors de Timon, mais malgré cela je n'en veux rien faire.

ASPASIE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que je ſens quelque choſe là dedans, qui me dit que cela n'eſt pas bien.

ASPASIE.

Vous croyez donc que ce que je vous dis n'eſt pas vrai?

ARLEQUIN.

Je le crois fort vrai, mais malgré cela, je crois que ce vrai eſt une injuſtice & une trahiſon.

ASPASIE.

La nature, encore toute ſimple en lui, le dirige ſur les voyes de la verité, ſans même qu'il la connoiſſe; il faut l'abandonner à toutes les paſſions pour le conduire où je veux pour ſon inſtruction, & celle de Timon. Venez donc, Paſſions, ſous des formes humaines le ſéduire par tout ce que vous avez de plus flateur.

ENTRE'E ET BALET DES PASSIONS.

UNE PASSION.

A L'aſpect de la Volupté,
Fuyez Vertus ſeveres;
Un ſeul rayon de ſa beauté

Détruit vos brillantes chimeres.
Mortels, sous ses loix, les Plaisirs
Sur vos pas vôlent sans cesse :
Elle remplit tous vos désirs,
Qu'exige de plus la Sagesse ?

LA VOLUPTE'.

La Volupté sur les cœurs
A l'empire suprême :
Votre raison n'est qu'un emblême
Où sous diverses couleurs,
Me joüant de vos erreurs,
Je ne vous montre que moi-même.

L'AMBITION.

Sous le dehors séduisant
D'une vaine chimere,
L'Ambition sçait d'un Corsaire
Chez vous faire un Conquerant;
D'un masque de Courtisan
Déguise une ame mercenaire.

UN YVROGNE.

L'esprit sur Pegase monté
Va se plonger dans l'Hypocrene,
Et des eaux de cette fontaine
Il fait sa felicité :

Mais pour moi plus raisonnable ;
Je ne la cherche qu'à la table,
Et j'y trouve la Volupté.

UN AVARE.

Plutus seul de moi respecté,
De ses trésors fait mon partage ;
Mais à m'en refuser l'usage
Je mets ma felicité :
Envain la raison en gronde,
Je me moque lorsqu'elle fronde
L'erreur qui fait ma volupté.

ARLEQUIN.

Venez, belle Divinité,
Mon cœur à vous suivre s'empresse ;
Venez par votre douce yvresse
Faire ma felicité :
Chez vous tout est adorable :
Je ne vois rien de condamnable
Sous les loix de la Volupté.

Les Passions à la tête desquelles est la Volupté, s'emparent d'Arlequin, & dans un balet caracterisé elles l'entraînent par leurs mouvemens ; il cede à leurs impressions, & se jettant dans les bras de la Volupté, il part déterminé à faire tout ce que Mercure veut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TIMON, EUCHARIS.

TIMON.

JE cherche Eucharis ; la franchise avec laquelle elle m'a dit ce qu'elle pensoit de moi, m'a fait plaisir ; rien n'est plus ordinaire que l'adulation pour les personnes riches & de qui l'on croit avoir besoin ; mais rien n'est plus rare que de voir des gens leur dire en face ce qu'ils pensent d'eux. La voici.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer, pour vous faire part d'une scene qui m'a divertie, & que je croi digne de votre censure.

TIMON.

Je puis vous faire paroli, par d'autres qui m'ont épouvanté.

EUCHARIS.

Tant mieux ; nous allons donc bien nous divertir ; car les sottises des hommes sont

un revenu réel pour des esprits misantropes comme les nôtres, & de tels fonds sont plus précieux pour nous que de l'argent comptant.

TIMON.

Je le croyois avant que de vous connoître, mais depuis que je vous ai vuë, j'ai changé de sentiment ; je sens que le plaisir de vous aimer l'emporte sur tout.

EUCHARIS.

Est-ce Timon qui me parle?

TIMON.

Distinguez Timon auprès de vous, de Timon avec le reste des hommes : avec tous les autres, misantrope; avec vous, le plus tendre...

EUCHARIS.

Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit tantôt?

TIMON.

Oui ; mais mon cœur veut me persuader que je vous faisois une injustice.

EUCHARIS.

Le croyez-vous ce cœur?

TIMON.

A vous parler franchement, je ne sçai pas trop si je le dois croire; vous êtes d'une espece à craindre & d'un sexe trompeur qui nous cache ordinairement sous les

fleurs, les plus cruelles épines ; je le ſçai, mais enfin je n'ai pû réſiſter au pouvoir de vos charmes.

EUCHARIS.

Si je pouvois douter de votre folie, ce que vous venez de me dire acheveroit de m'en perſuader.

TIMON.

Vous avez raiſon, & je m'étonne moi-même des écarts de mon eſprit : je ſens qu'une vaine illuſion me ſéduit ; car enfin qu'eſt-ce que j'aime en vous ? je me laiſſe éblouir par des fleurs paſſageres de jeuneſſe, dont les voiles trompeurs couvrent vos défauts ; le tems va bientôt emporter ces vains avantages, pour ne laiſſer à leur place, que vos foibleſſes ſous les rides & ſous les traits de laideur que la vieilleſſe leur ajoûtera.

EUCHARIS.

Cette déclaration eſt tendre.

TIMON.

Elle eſt de Timon ; ſi ma franchiſe vous offenſe, elle eſt en même tems une preuve de la ſincerité des ſentimens que je vous marque.

EUCHARIS.

Je les croi auſſi ſinceres que vous les dites, mais je voi clairement que vous ce-

dez malgré vous à un sentiment qui vous fait violence; la passion le produit, & cette même passion satisfaite, lui feroit bientôt succeder la haine & le mépris : nous avons tous nos défauts ; j'ai les miens comme les autres, & si je donne jamais mon cœur, ce ne sera qu'à celui que je croirai propre à me les pardonner.

TIMON.

La crainte que j'ai de vous en trouver, me fait croire que je pourrai vous les pardonner.

EUCHARIS.

Que ce discours est obligeant ! Si vous me marquez si sensiblement que vous doutez vous-même de votre complaisance, puis-je y faire quelque fondement ?

TIMON.

Si vous y en pouvez faire, ce n'est que sur la franchise avec laquelle je vous fais voir jusqu'au fond de mon cœur.

EUCHARIS.

Pour vous rendre franchise pour franchise, je vous conseille de ne parler jamais de tendresse ; vous m'embarrassez, & je vous avouë que les injures que vous me disiez tantôt, me paroissent des douceurs auprès de ce que vous venez de me dire. Adieu, vous ne pouvez me plaire

que par vos traits de satyre.

TIMON.

Arrêtez, Eucharis, si l'amour de la satyre fait votre objet, pouvez-vous jamais lui trouver un plus beau champ que mes foiblesses ?

EUCHARIS.

Je crains qu'elles ne soient contagieuses. Adieu.

SCENE II.

TIMON.

EUcharis, elle fuit ; mais pourquoi voudrois-je l'arrêter ? Quel est donc mon dessein, moi qui méprise toutes les femmes ? irai-je lâchement mendier les bontez de celle qui n'a pour moi que du mépris ? Non ; & je rends graces aux Dieux d'avoir mis dans son cœur cet éloignement pour moi ; c'étoit le seul moyen de sauver ma raison du naufrage ; mais quoi, je sens des mouvemens dont je ne suis plus le maître : qu'est-ce donc qui les produit ? Ah, malheureux Timon ! tu prens plaisir à te seduire toi-même, & cet éloignement dont tu rends graces aux Dieux, est le nœud fatal qui forme au-

jourd'hui ta chaîne ; mais voici Arlequin qui vient tout à propos pour faire diversion à ma foiblesse.

SCENE III.

TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE viens de voler Timon, & je le cherche avec empressement pour voir la figure qu'il fera ; mais le voici.

TIMON.

Viens, mon cher Arlequin, viens me délasser des hommes & de moi-même, tu es toute ma ressource.

ARLEQUIN.

Je le sçai bien ; je suis fait pour te délivrer de tout ce qui t'embarasse.

TIMON.

De tous les présens que les Dieux m'ont fait, tu es le plus cher à mon cœur.

ARLEQUIN.

Pardi je le crois ; où trouverois-tu un ami qui fît pour toi ce que je fais, & qui par pure tendresse t'ôtât les moyens de te faire haïr & mépriser des hommes.

TIMON.

TIMON.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

A l'heure qu'il eſt que je ſuis riche & que tu es pauvre, je veux te faire voir que je vaux mieux que toi ; tien voilà de l'argent, va te divertir.

TIMON.

Que veux-donc dire ceci ; où as-tu pris cet argent ?

ARLEQUIN.

Où il étoit ; va, va toujours, & ne t'informe pas du reſte.

TIMON.

N'aurois-tu point par hazard tiré quelques piéces de mes tréſors ?

ARLEQUIN.

Je ne fais rien par hazard, mais par raiſon & par honneur ; & lorſque j'ai la main ſur quelque choſe, j'emporte tout ; tu me prens donc pour un ſot, un ignorant, un mauvais ami qui ne ſçait pas ſon devoir ?

TIMON.

Je n'entens rien à ton galimatias, explique le moi.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſurpris ſi tu ne m'entens pas, as-tu jamais entendu raiſon ?

TIMON.

Mais encore que veux-tu dire?

ARLEQUIN.

Va chez toi, tu le ſçauras, tu y trouveras de la beſogne bien faite; va, va, va voir ſeulement.

TIMON.

Je commence à entrer en ſoupçon; il me preſſoit ce matin de lui donner de l'argent; quelqu'un abuſant de ſa ſimplicité pourroit bien l'avoir engagé à me voler; il faut que j'aille m'en éclaircir.

SCENE IV.

ARLEQUIN.

IL va être bien ſurpris, lorſqu'il ne trouvera plus ſes tréſors. Ah, ah, ah! que je vais rire de ſa ſurpriſe, lorſqu'il verra que je ſuis riche, & qu'il n'a plus rien. Ah, ah, ah! mais voilà où l'on m'a dit qu'étoit la maiſon de Socrate; j'ai beſoin de le conſulter pour quelques emplettes que je veux faire, car je veux joüir de tout ce que la fortune peut me procurer. *Il frappe.*

SCENE V.

ARLEQUIN, SOCRATE.

SOCRATE.

QUi eſt-là?

ARLEQUIN.

Moi.

SOCRATE.

Que ſouhaitez-vous?

ARLEQUIN.

N'es-tu pas Socrate?

SOCRATE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Dis-moi la verité : ne m'a-t'on pas trompé, lorſque l'on m'a dit que tu étois un habile homme?

SOCRATE.

J'ai beaucoup travaillé pour le devenir, mais mon application & toutes mes études, n'ont abouti qu'à m'apprendre que je ne ſçai rien.

ARLEQUIN.

Tu aurois auſſi bien fait de n'apprendre pas cela.

SOCRATE.

Je ſerois plus content de moi-même, mais auſſi je ſerois la dupe de mon amour propre.

ARLEQUIN.

Y-a-t'il bien du plaiſir à n'être point la dupe de ſon amour propre?

SOCRATE.

Pas trop; ce qui le bleſſe, humilie l'homme.

ARLEQUIN.

Je te plains donc bien d'avoir tant étudié, & je te conſeille d'oublier, ſi tu le peux, ce que tu as appris.

SOCRATE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce qu'une ſcience qui nous mortifie, ne vaut pas l'ignorance qui nous rend contens.

SOCRATE.

Cet homme ici a de l'eſprit.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, ceux qui m'ont dit que tu me donnerois un bon conſeil, n'en ſçavent pas tant que toi.

SOCRATE.

Par quelle raiſon?

ARLEQUIN.

Parce qu'ils ne ſçavent pas que tu ne ſçais rien.

SOCRATE.

Je voudrois en ſçavoir aſſez pour meriter votre eſtime.

ARLEQUIN.

Il faudroit pour cela que tu fuſſes plus habile homme ; mais n'importe, vaille que vaille, je veux conſulter ton ignorance, puiſque je ne puis conſulter que cela chez toi.

SOCRATE.

Cet homme a quelque choſe de ſingulier. Peut-on ſçavoir, Monſieur, qui vous êtes ?

ARLEQUIN.

Arlequin, l'ami de Timon.

SOCRATE.

Quoi vous êtes cet Arlequin dont on parle dans toute la ville, & de qui l'on fait des contes incroyables ?

ARLEQUIN.

Le même ; mais quels contes fait-on ; ſçauroit-on déja que j'ai volé Timon ?

SOCRATE.

On dit que vous étiez un âne autrefois, & que vous avez été métamorphoſé en homme.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

La choſe n'eſt pas croyable.

ARLEQUIN.

C'eſt pourtant bien vrai.

SOCRATE,

Je ne puis croire ce prodige, c'eſt un conte.

ARLEQUIN.

Tu le croiras ſi tu veux, il ne m'importe pas ; donne-moi ſeulement le conſeil que je demande ; voici en deux mots ce que c'eſt : je ſuis riche, & l'on m'a dit que quiconque étoit riche, étoit tout ; qu'avec du bien on choiſiſſoit de la famille ou du heros dont on vouloit deſcendre ; que l'on avoit pour de l'argent de l'eſprit, des talens, des honneurs, des diſtinctions, de la gloire, & enfin, tout ce que l'on pouvoit deſirer dans le monde ; je veux donc avoir de tout cela avant que de me coucher, quoiqu'il m'en coute, mais je ne ſçai où l'on les vend ; ainſi je m'adreſſe à toi qui as de l'eſprit, encore que tu ne ſçaches rien pour avoir trop étudié.

SOCRATE.

Voilà aſſurément un courage digne de Socrate.

ARLEQUIN.

Ecoute ; je veux faire à forfait, pour éviter les discussions; vois donc ce que tu me feras payer de tout cela, & premierement, pour combien me livreras-tu un pere demi-Dieu, pour mettre à la place du mien qui n'étoit qu'un âne ?

SOCRATE.

Je ne m'attendois pas à avoir aujourd'hui la comedie, il en faut profiter. Quant au prix du pere que vous me demandez, cela dependra de celui que vous choisirez ; lequel voulez-vous ? (*à part*) Il faut que je me divertisse.

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien ; choisi-m'en toi-même un en conscience.

SOCRATE.

Voulez-vous descendre de Thesée ?

ARLEQUIN.

Est-il bon celui-là ?

SOCRATE.

Sans doute, c'est le premier Heros des Atheniens.

ARLEQUIN.

Hé-bien prenons celui-là ; que m'en feras-tu payer ?

SOCRATE.

Il faut parler pour cela à quelque Généalogiste.

ARLEQUIN.

Et comment ferons-nous avec ce Généalogiſte ?

SOCRATE.

Vous conviendrez enſemble, & enſuite il fera votre généalogie dans laquelle il vous fera deſcendre de Theſée.

ARLEQUIN.

Et après cela je ne ſerai plus le fils de mon pere ?

SOCRATE.

Vous ſerez toujours ce que vous êtes, car le Généalogiſte ni les Dieux mêmes ne peuvent pas faire que vous ne ſoyez né de votre pere ; mais il y aura des hommes qui ne ſçachant pas votre origine, vous croiront ce que vous n'êtes point, & ceux qui la ſçauront ſe moqueront de vous, de vouloir paſſer pour ce que vous n'êtes pas.

ARLEQUIN.

Comment, mor-non de ma vie, un Généalogiſte tire donc de l'argent d'une naiſſance qu'il ne donne pas ?

SOCRATE.

Sans doute. Eſt-ce que vous avez crû qu'il vous donneroit réellement une illuſtre naiſſance ?

ARLEQUIN.

Assurément; sans quoi je n'aurois pas été assez sot pour l'acheter.

SOCRATE.

Il ne vous peut donner que de vains titres qui ne changent rien chez vous.

ARLEQUIN.

C'est donc un fripon, & ceux qui achetent de semblables naissances, sont des dupes.

SOCRATE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'allois faire une belle affaire; je ne veux plus de ces naissances, & j'aime mieux la mienne, telle qu'elle est, que de la changer contre une chimerique, qui tromperoit les uns & me feroit mocquer des autres.

SOCRATE.

O dieux! un âne sent la vanité de ces choses, tandis que nous voyons tant de gens qui, mépriſant l'ordre de la nature, veulent être descendus des ancêtres qu'elle n'a pas jugé à propos de leur donner.

ARLEQUIN.

Laissons-là les naissances, je n'en veux plus.

SOCRATE.

Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Vends-moi seulement de la gloire.

SOCRATE.

De quelle gloire voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Pardi, tu me fais-là une belle demande ; je veux de la meilleure.

SOCRATE.

C'est qu'il y en a de deux sortes; une, qui naît de la vertu, & que l'on n'achette que par des sentimens de justice, & de belles actions ; l'autre, qui naît de nos préjugez, & celle-là on peut l'avoir avec de l'argent.

ARLEQUIN.

Je n'ai que de l'argent, moi.

SOCRATE.

Il vous faut donc de cette derniere ; on l'acquiert par autant de moyens qu'il y a de differentes choses qui flattent la vanité ou les passions des hommes : Alcibiade, par exemple, s'est comblé de gloire pour avoir remporté le prix à la course des chevaux dans les Jeux Olimpiques.

ARLEQUIN.

Il court donc mieux que les chevaux, cet Alcibiade ?

SOCRATE.

Ce n'est pas lui qui a couru,

ARLEQUIN.

Et qui donc?

SOCRATE.

Ses chevaux ; ils ont mieux couru que ceux des autres, & c'eſt pour cela qu'il a été couronné.

ARLEQUIN.

Et qui ſont les faquins qui donnent ces prix ?

SOCRATE.

Ce ſont les plus eſtimez des Grecs.

ARLEQUIN.

Ce ſont des impertinens : car autrement ils auroient donné le prix aux chevaux d'Alcibiade, puiſque ce ſont eux qui l'ont gagné.

SOCRATE.

Il juge plus ſainement que tous les Grecs enſemble.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt-là qu'une gloire de cheval ; je n'en veux point, puiſque je ſuis un homme : apprens-m'en une autre.

SOCRATE.

Vous pouvez aller à la guerre ; ſi vous couvrez les champs de corps morts, ſi vous ſaccagez bien des villes, ſi vous déſolez les campagnes, & détruiſez par vos fureurs des nations entieres, vous vous

ferez un nom éternel, & l'on vous mettra au rang des plus grands Heros.

ARLEQUIN.

Fy, au diable; c'eſt la gloire d'un enragé, & les loups mêmes n'en voudroient pas aux dépens des autres loups, car ils reſpectent leur eſpece; je n'en veux point.

SOCRATE.

Ce ſont pourtant là les plus grands objets de la gloire parmi nous.

ARLEQUIN.

Je n'en veux point, te dis-je.

SOCRATE.

Vous verrez qu'un âne ne trouvera rien que de mépriſable dans tout ce qui flatte la vanité des hommes. Ecoutez, faites des Comedies; il y a dans Athénes des gens qui ſe ſont rendus celebres par-là.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela, des Comedies!

SOCRATE.

Ce ſont des ouvrages d'eſprit, où l'on joüe publiquement les hommes, & dans leſquels on les fait rire de leur propre ridicule.

ARLEQUIN.

Cette gloire eſt bonne, j'en veux. Ne puis-je pas faire une Comedie de Timon? je ſerois charmé de le faire rire de ſes folies.

SOCRATE.

Le sujet est des meilleurs.

ARLEQUIN.

Et ne puis-je pas aussi m'y mettre, avec ma metamorphose ?

SOCRATE.

Pourquoi non ? les hommes aveugles sur leurs propres défauts, inexorables pour ceux que des passions opposées aux leurs produisent chez les autres, ne sont que trop dignes de la censure d'un âne, & cette maniere de les joüer pourroit faire un bon effet.

ARLEQUIN.

Comment faut-il faire pour réussir ?

SOCRATE.

Il faut plaire.

ARLEQUIN.

Et comment fait-on pour plaire ?

SOCRATE.

Il faut dire spirituellement des choses raisonnables & des veritez utiles pour la correction des mœurs ; faire rire les honnêtes gens par un comique sensé, qui reçoive toutes ces graces de la nature & de la verité ; éviter sur tout les pointes triviales, la fade plaisanterie, les jeux de mots & toutes les licences qui blessent les mœurs & révoltent l'honnête homme :

si vous faites ce que je dis là, vous plairez inévitablement aux gens d'esprit & de bon goût dont cette ville abonde.

ARLEQUIN.

Cette maniere de plaire me plaît beaucoup : je n'ai donc que cela à faire pour plaire à tout le monde ?

SOCRATE.

Non pas à tout le monde ; vous ne devez pas vous en flatter, quand vous auriez fait un chef-d'œuvre : car il y a dans le public des génies fâcheux, que l'on nomme Auteurs, c'est-à dire des gens qui font aussi des Comedies, qui ne trouvent rien de bon que ce qu'ils ont fait.

ARLEQUIN.

Mais si ma piéce est bonne, que pourront-ils dire ?

SOCRATE.

Pour vous en donner une idée, supposons que je suis un de ces Auteurs.

ARLEQUIN.

Fort bien.

SOCRATE.

Je dirai d'abord que votre sujet est trop métaphorique pour le Théatre qui veut du vrai-semblable en toutes choses.

ARLEQUIN.

Qu'importe, pourvû que je ne dise que

des choses vraies & raisonnables.

SOCRATE.

Si vous les dites avec esprit, je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

SOCRATE.

Parce que vous êtes un Balourd, & que vous n'en devez point avoir.

ARLEQUIN.

Et qui t'a dit que je ne dois jamais avoir d'esprit ?

SOCRATE.

Je me le suis imaginé, & sur cette imagination je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela qui te fâche, il est bien facile de te contenter; je parlerai sans esprit.

SOCRATE.

C'est alors que j'aurai un beau champ contre vous; je vous sifflerai avec tout le public qui sera justement indigné que vous osiez lui présenter des absurditez.

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte avec ta sotte critique; parle animal, il faut bien qu'une porte soit ouverte ou fermée ; dis moi, sans tout ce galimathias, si tu veux que

je parle avec esprit, ou sans esprit.

SOCRATE.

Parlez comme vous voudrez, je vous critiquerai de quelque maniere que vous parliez ; & non-seulement de ce que vous direz, mais encore de ce que vous n'aurez pas dit.

ARLEQUIN.

Quoi, tu me critiqueras de ce que je ne dirai pas ?

SOCRATE.

Sans doute ; si votre critique n'est pas generale ; si elle ne porte pas sur tout ce qui me déplaît ; je dis plus, si vous ne prévenez pas les idées que votre piéce me fera naître, & que je n'aurois jamais eu sans vous ; si vous n'y répondez pas d'avance, je vous dirai que votre piéce est imparfaite, & votre sujet manqué.

ARLEQUIN.

Ote-toi d'ici.

SOCRATE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que tu m'ennuyes.

SOCRATE.

J'en suis fâché, car je vous assure que vous ne m'avez pas ennuyé.

ARLEQUIN.

Va-t-en encore étudier pour ne rien apprendre.

SOCRATE.

Ah, ha ! voilà une converſation délicieuſe.

ARLEQUIN.

Pardi, voilà une ſotte bête ! quel diable de galimathias !

SCENE VI.

ARLEQUIN, *un* MAISTRE *à chanter*, *un* MAISTRE *à danſer*, *& un* MAISTRE *en fait d'armes.*

Le MAISTRE *à chanter.*

VOus avez raiſon, Monſieur, de ne vous amuſer pas à ce Philoſophe : ces ſortes de gens ſont inutiles dans le monde ; ce n'eſt pas de même de moi & de ces Meſſieurs.

ARLEQUIN.

Et qui es-tu, toi ?

Le MAISTRE *à chanter.*

Je ſuis Maître à chanter ; c'eſt moi qui montre ce grand art qui attiroit les arbres

& les rochers sur les pas d'Orphée, & par lequel Amphion bâtit les murailles de Thebes.

ARLEQUIN.

Et comment faisoit cet Amphion ?

Le MAITRE *à chanter.*

Il chantoit, & les pierres se plaçoient d'elles-mêmes où ses chansons les appelloient.

ARLEQUIN.

Cet art-là est beau ; je veux l'apprendre pour me bâtir un beau Palais. Et toi, que montres-tu ?

Le MAITRE *à danser.*

A faire la cabriole.

ARLEQUIN.

Cet art-là est drôle, je veux aussi apprendre à faire la cabriole. Et toi, avec ton chapeau de travers, que montre-tu ?

Le MAITRE *d'armes.*

A tuer un homme de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cet art-là ne vaut pas le diable ; & si je le sçavois, je te donnerois de l'argent pour l'oublier.

Le MAITRE *d'armes*

Je veux dire que je vous apprendrai à vous défendre contre ceux qui voudroient vous tuer.

ARLEQUIN.

Bon cela.

Le MAITRE *d'armes*

Je donne le courage avec l'adreſſe ; & je connois tels de mes Ecoliers, qui ſont la terreur de la ville, qui n'oſeroient ſe battre s'ils ne croyoient pas le pouvoir faire ſans danger.

ARLEQUIN.

Je le croi ; car pour moi je ne voudrois jamais me battre ſi je ſçavois d'être tué : allons, apprenez-moi vîte ce que vous ſçavez.

Le MAITRE *à chanter.*

Qui voulez-vous qui commence ?

ARLEQUIN.

Tous les trois à la fois.

Le MAITRE *à danſer.*

Cela n'eſt pas poſſible.

ARLEQUIN.

Je le veux, moi ; cela ſeroit plaiſant qu'un homme riche ne pût apprendre trois bagatelles comme vos arts à la fois ; allons vîte, car je ſuis preſſé, ayant encore plus de mille ſciences à apprendre avant qu'il ſoit nuit, & pour ne perdre pas de tems, voilà de l'argent.

Le MAITRE *à chanter.*

Monſieur a raiſon ; il vous faut d'abord apprendre la notte.

Le MAISTRE *à danser.*

Il faut vous camper.

Le MAISTRE *d'armes.*

Il faut vous mettre en garde.

Le Maître d'armes & le Maître à danser campent Arlequin de maniere qu'il semble qu'il va tout à la fois faire des armes & danser, ce qui fait d'abord un jeu par la seule attitude; ensuite le Maître à chanter lui fait chanter la notte. le Maître à danser fait la cabriole, le Maître d'armes pousse une botte; Arlequin chante, fait la cabriole & pousse la botte tout à la fois; les Maîtres repetent la même chose avec précipitation, Arlequin s'éforce pour les suivre, & il s'essouffle de maniere qu'il se met hors d'haleine, ensorte qu'il tombe épuisé par les efforts qu'il a faits. Après ce lazzi, le Maître d'armes dit à Arlequin:

Allons, courage Monsieur, vous faites des merveilles.

ARLEQUIN *se levant en fureur & les chargeant.*

Pardi, voilà de grands coquins, qui se sont donné le mot pour me faire crever, sous prétexte de me montrer leur art; au diable les sciences, je ne veux plus rien apprendre. Allons trouver Aspasie.

SCENE VII.

ASPASIE, ARLEQUIN, TROUPE DE FLATTEURS.

ASPASIE.

POur faire joüir quelques momens Arlequin des vanitez de la fortune, j'ai raſſemblé une Troupe de Flatteurs, aux louanges deſquels je vais le livrer, pour l'en rebuter enſuite pour le reſte de ſa vie.

ARLEQUIN.

Ah! bonjour, ma chere Aſpaſie.

ASPASIE.

Bonjour mon cher; je vous ameine une troupe de nouveaux amis que vous a fait la fortune, & qui viennent vous marquer par leurs fêtes la part qu'ils prennent à votre bonheur.

ARLEQUIN.

Voilà d'honnêtes gens, faites-les avancer.

ASPASIE.

Approchez, Meſſieurs, le Seigneur Arlequin vous le permet, & moi je vais faire les honneurs de la fête,

ENTRE'E ET BALET DES FLATTEURS.

UN FLATTEUR.

UN Aſtre favorable
Préſide ſur tes jours :
Tu réunis en toi ce qu'ont de plus aimable
La gloire & les amours ;
Quelle grace !
Que d'audace !
N'es-tu point Cupidon caché ſous des lauriers ;
Ou le Dieu des guerriers ?
Cher Arlequin, tu vois l'aurore
Du beau jour qui nous eſt promis,
Et cette belle fleur qui ne fait que d'éclore
Promet encore
De plus beaux fruits.

ARLEQUIN.

Ah, le bon ami ! viens que je t'embraſſe.

ASPASIE.

Mais vous voyez bien qu'il vous flatte.

ARLEQUIN.

Oui, il me flatte ; écoutez-là : elle m'aime, & cependant elle eſt jalouſe du mérite que l'on me trouve. Laiſſez-la dire, continuez mes amis.

UN FLATTEUR.

Tel blâme les Flatteurs

Qui toute sa vie
N'a mis son genie
Qu'à flatter ses erreurs ;
Pour lui rempli de complaisance ;
Il n'aime la verité
Qu'autant que le trait est porté
Sur un voisin qu'elle offense.

UN FLATTEUR.

Craignez la Verité
Qui sans complaisance
Dit ce qu'elle pense
Avec sincerité :
Cœurs enflez d'orgueil & de faste ;
S'il n'étoit point de Flatteurs,
Pour aller cacher vos erreurs
Est-il de desert assez vaste ?

ARLEQUIN.

Morbleu, vive un Flatteur ;
C'est un homme aimable,
Tendre, sociable,
Toujours plein de douceur ;
Un riche avec raison condamne
Ceux qui démasquent le cœur,
Quand sous des ombres de grandeur
Il cache des oreilles d'âne.

Mercure dans le dessein d'instruire Arlequin par ses propres fautes, a rassemblé cette troupe de Flatteurs qui séduisent son ame par les louanges qu'ils lui donnent; il ne croit pas qu'il y ait de meilleurs amis au monde, ni de gens plus aimables, il se livre à eux, & se mêlant dans leurs danses, il les suit.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TIMON.

ME voilà auſſi pauvre que j'étois il y a vingt-quatre heures : ce n'eſt plus ma bonté ni ma magnificence qui m'a réduit dans cet état, c'eſt la trahiſon d'Arlequin ; à peine eſt-il revêtu de l'humanité, qu'il devient plus perfide & plus ſcelerat que tout le reſte des hommes. Oh turpitude de la nature humaine! les Dieux permettent que je te contemple dans tous les traits de ta laideur, afin que l'horreur que tu me cauſes me faiſant fuir loin du commerce des hommes, j'aille défendre ma vertu de la contagion de leurs vices, par le rempart d'une ſolitude éternelle. Les Dieux nous conduiſent dans le port par des routes inconnues ; & lorſque nos erreurs nous en écartent, leur bonté excite à propos des tempêtes favorables qui nous y pouſſent & nous y font rentrer par un heureux naufrage :

en me délivrant du soin de garder mes trésors, ils m'ont rendu pour toujours à moi-même ; je ne verrai plus le théâtre du monde ; je ne ferai plus dégoûté des scenes ridicules qu'on y joue, ni des sanglantes tragedies qu'on y voit, & je ne m'occuperai que du spectacle de l'Univers ; ces idées me font pardonner à Arlequin la trahison qu'il m'a faite ; je pourrois l'en faire punir, mais les trésors dont il s'est chargé, suffiront pour son châtiment : Le voici, il m'aborde d'un air bien ouvert ; voudroit-il nier son crime ? Voyons.

SCENE II.

TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ON diroit, à te voir, que tu es fâché.

TIMON.

C'est donc ainsi, perfide, que non content de m'avoir dépoüillé de tous mes biens, tu oses encore triompher de ton crime ?

ARLEQUIN.

Là, là, ne te fâche pas ; je ne te laisse-

rai manquer de rien. Où vas-tu ?

TIMON.

Reprendre la vie dont tes malheureux conseils m'avoient tiré.

ARLEQUIN.

Quoi, tu veux encore aller être malheureux ?

TIMON.

Oui, je vais me séparer pour toujours des hommes, & surtout de toi que je déteste encore plus que tous les autres.

ARLEQUIN.

Mais que t'ai-je fait ? je t'ai pris tes trésors qui ne te servoient à rien, & je les ai pris pour en faire quelque chose ; & comme quelque chose vaut mieux que rien, j'ai bien fait de les prendre, & tu ne m'en dois pas sçavoir mauvais gré.

TIMON.

Puis-je me voir jouer si indignement sans me venger ? mais non, je suis la cause de son nouvel état ; j'ai donné occasion à tout ce qu'il me fait : les Dieux pour me punir lui ont donné la nature humaine que je craignois en lui avec trop de raison.

ARLEQUIN.

Tu es un grand fou.

TIMON.

Et tu es un homme, c'est tout dire; je devois te fuir dès que je t'ai vû tel, mais il en est encore temps; jouis de mes trésors si tu le peux, je te les abandonne, & je vais m'éloigner du monde pour toujours.

ARLEQUIN.

Quoi, tout de bon, tu veux t'en aller?

TIMON.

Oui; ôte-toi d'ici, si tu ne veux sentir les effets de ma colere.

ARLEQUIN.

Ecoute; mon dessein n'a pas été de te rendre malheureux, au contraire je voulois t'obliger à jouir des biens qui t'étoient inutiles; mais puisque tu te fâches, je vais te les rendre, pourvû que tu m'en laisse prendre un peu pour moi.

TIMON.

Je te les donne tous & je n'en veux point.

ARLEQUIN.

Tu me fais pitié: Arrête Timon, je t'en prie, je vais te rendre tout ce que je t'ai pris.

SCENE III.

UN FLATTEUR, TIMON, ARLEQUIN,

LE FLATTEUR.

NE vous en donnez pas la peine ; lisez cette lettre.

ARLEQUIN.

Ah ! mon ami, te voilà ; viens que je t'embrasse.

LE FLATTEUR.

Moderez vos transports.

ARLEQUIN.

Voici le meilleur de mes amis ; demande-lui un peu ce que je vaux, & tu verras si je ne merite pas mieux la fortune que toi.

LE FLATTEUR.

Vous êtes le plus mépriſable des hommes.

ARLEQUIN.

Et depuis quand ?

LE FLATTEUR.

Vous l'avez toujours été.

ARLEQUIN.

D'où vient donc que tu chantois il n'y a qu'une heure mes louanges ?

LE FLATTEUR.

C'étoit pour me mocquer de vous ; est-ce que les loüanges prouvent quelque chose ? ce n'est qu'une maniere de parler, qui n'a d'objet que l'interêt de ceux qui loüent.

ARLEQUIN.

Ceux qui loüent sont donc des impertinens ?

LE FLATTEUR.

L'impertinence n'est que du côté de ceux qui se laissent flatter.

ARLEQUIN.

Je n'entens rien à tout cela ; de qui est cette lettre ?

LE FLATTEUR.

D'Aspasie.

ARLEQUIN *à Timon.*

Ah, ha ! bon : lis-la, car je ne sçai pas lire, moi.

TIMON.

Qui est cette Aspasie ?

ARLEQUIN.

C'est une jolie fille à qui j'ai donné tes trésors à garder.

TIMON.

Voyons.

TIMON *lit la Lettre.*

Comme les Dieux ne donnent rien inutilement aux hommes, Timon en se refusant l'usage des trésors qu'ils lui avoient fait trouver, s'en est rendu indigne.

ARLEQUIN.

Tu vois bien que je n'ai pas tort de te les avoir pris.

TIMON *continuë de lire.*

Vous les meritez encore moins, puisqu'oubliant vos devoirs pour un maitre qui vous aimoit, vous l'avez trahi honteusement, en lui volant des biens que les Dieux ne lui avoient pas donnez pour être la récompense d'un crime; ainsi faisant justice à l'un & à l'autre j'emporte avec moi vos trésors, & je vous en prive pour toujours tous les deux.

ARLEQUIN.

Comment, Aspasie me vole?

TIMON.

Tu le vois.

LE FLATTEUR.

Et elle a bien fait; par quel endroit meritiez-vous votre fortune?

ARLEQUIN.

Quoi, scelerat, tu ne pensois donc pas à ce que tu me disois tantôt?

LE FLATTEUR.

Ah, ha, ha! Cette question prouve

bien que vous n'êtes qu'un sot. Ah, ha, ha !

ARLEQUIN.

Par la mor-non de ma vie, il faut que je t'assomme.

LE FLATTEUR.

Je crains aussi peu ton courroux, à présent que tu n'as rien, que je t'estimois lorsque je te loüois ; le plaisir de t'annoncer ta ruïne me paye assez de toutes les menteries que je t'ai dit en te loüant. Ah, ha, ha ! *Il s'en va.*

TIMON.

Voilà une scene charmante, & je ne croyois pas que mes trésors dussent jamais me donner tant de plaisir.

ARLEQUIN.

Je suis un grand chien d'avoir cru ce coquin, & de m'être fié à cette carogne d'Aspasie.

TIMON.

Te voilà aussi miserable que moi ; tu éprouves la verité de ce que je t'ai dit de la malice des hommes ; pour n'avoir écouté que tes passions, & ne t'être pas contenté du necessaire, tu perds à la fois le necessaire & le superflu que tu cherchois, & tu tombes dans la plus terrible des miseres.

ARLEQUIN,

ARLEQUIN.

J'enrage ; si je tenois cette carogne d'Aspasie, je la déchirerois à belles dents.

TIMON.

Les siennes s'occupent mieux au moyen des tréfors qu'elle t'emporte.

ARLEQUIN.

Ne me dis pas cela ; tu redoubles ma colere ; je crois la voir manger à mes dépens, & cela me donne une faim canine.

TIMON.

Si le pis eſt qu'il ne te reſte plus rien pour le raſſaſier.

ARLEQUIN.

Quoi, tu n'as rien chez toi ?

TIMON.

Ne m'as-tu pas tout enlevé ? je n'ai pas un morceau de pain, ni un ſol pour en acheter.

ARLEQUIN.

Et comment dois-je faire ?

TIMON.

Si tu veux retourner ſur la montagne, nous y vivrons des racines que nous y trouverons.

ARLEQUIN.

Ne me parle pas de cette montagne.

TIMON.

Tu n'as pourtant point d'autre reſſource, & tu es encore bien-heureux que je veuille t'y conduire: tu ne le merites gueres, mais tu me fais pitié, & j'eſpere que tes fautes t'auront rendu plus ſage, & produiront chez toi ce que je croyois fauſſement que la nature toute ſimple y devoit produire.

ARLEQUIN.

C'eſt toi qui es la cauſe de tous ces malheurs; ſi tu avois fait l'uſage que tu devois faire de tes tréſors, je n'aurois point été tenté de les voler, & nous les aurions encore. Parle, inſenſé, pourras-tu jamais te juſtifier auprès de moi?

TIMON.

En voilà bien d'une autre; vous verrez, que c'eſt moi qui ſerai le coupable.

ARLEQUIN.

Oüi, tu l'es.

TIMON.

Et t'ai-je conſeillé de me voler?

ARLEQUIN.

Oüi, tu me l'as conſeillé, puiſque ta conduite m'a déterminé à le faire; n'eſt-ce pas la même choſe que ſi tu me l'avois dit?

TIMON.

C'eſt plûtôt la corruption de ton cœur qui te l'a conſeillé.

ARLEQUIN.

C'eſt la tienne, & non pas la mienne, mes intentions étoient bonnes.

TIMON.

Je croirois ce que tu me dis, ſi tu profitois de ce vol; mais tu vois bien que les Dieux le condamnent, puiſqu'ils te refuſent les avantages que tu prétendois y trouver.

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai agi en âne: ſi je m'étois ſouvenu que j'étois homme, je ne t'aurois pas volé pour faire du bien aux hommes par un moyen qu'ils condamnent, & je me ſerois défié d'une créature de ton eſpece. Malheureux que je ſuis! je ſuis la dupe de ma bonté & de ma bonne foi. Ah, ha, ha!

TIMON.

Je me ſens attendrir malgré moi, & j'entrevois des veritez qui me gênent.

ARLEQUIN.

Malheureux que tu es, & pourquoi te ſéparois-tu du reſte des hommes? eſt-ce que tu croyois de valoir mieux que les

autres ; parce que tu étois plus sauvage & plus barbare ?

TIMON.

Mais que voulois-tu faire de mes trésors ?

ARLEQUIN.

Je voulois faire tout le bien que je pouvois ; premierement à moi que j'aime plus que les autres, & après à tous les autres.

TIMON.

Mais tu vois bien que les hommes ne le meritoient pas.

ARLEQUIN.

Et que me faisoit cela ; je meritois moi de faire de bonnes actions.

TIMON.

Oh, Ciel ! quel trait de lumiere il porte à ma raison ! Mais comment as-tu connu ce que tu viens de me dire ?

ARLEQUIN.

Par moi-même : j'ai trouvé que ton ressentiment contre les coquins qui t'avoient abandonné après avoir reçû du bien de toi, étoit juste, & j'approuve aujourd'hui ceux qui disent du mal de toi, parce qu'ils ont raison, puisque tu n'as pas soulagé leur misere, pouvant le faire : dans ton premier malheur, tu avois la

consolation de sçavoir que tu valois mieux que tes ennemis, aujourd'hui tu n'as que la honte de sentir que tu vaux moins qu'eux.

TIMON.

Juste Dieu! que viens-je d'entendre! vous levez le voile fatal qui jusques ici m'avoit caché la verité, mais en le levant, que de foiblesses vous me faites voir en moi! je demeure immobile! ma Misantropie m'abandonne, je vois qu'elle n'étoit chez moi qu'une passion violente & qu'un mode dangereux de mon amour propre; je condamnois des vices & des ridicules que je ne croyois pas chez moi; à peine je m'apperçois de mes erreurs que je deviens plus foible & plus timide que le commun des hommes; Dieux qu'est-ce que l'homme! qu'est-ce que notre raison!

ARLEQUIN.

Oseras-tu dire que je n'ai pas raison?

TIMON.

Non, mon cher Arlequin, c'est moi qui ai tort, & je ne t'impute rien; pardonne-moi mes erreurs, & reçois les marques de mon repentir & de ma tendresse dans cet embrasement.

ARLEQUIN.

Donne-moi à manger, cela vaudra mieux, car j'ai faim.

TIMON.

Helas! je n'ai plus rien, tu le sçais bien: je m'en priverois pour te le donner, si j'en avois; mais allons chercher les moyens de te soulager; tout ce que je puis faire c'est de t'aider autant qu'il me sera possible, dans ton travail; & si je ne puis pas t'en affranchir absolument, te montrer au moins que je le voudrois faire.

ARLEQUIN.

Belle consolation! ton repentir ne me guérit d'aucuns des maux que tu m'as faits; mais malgré cela tu me fais pitié, & je te pardonne; allons où tu voudras, je te suivrai fidellement, & bien loin de vouloir que tu travailles pour moi, je te soulagerai autant que je pourrai.

TIMON.

Que ce naturel tendre & sincere fait bien voir qu'il n'a péché par aucune corruption de cœur; si quelque chose l'a séduit, c'est un mouvement de simplicité & de verité qui s'est trouvé naturellement opposé à nos vices & à nos erreurs.

SCENE IV.

EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

JE viens vous marquer la part que je prens à votre malheur.

TIMON.

Eſt-ce encore par un ſentiment, d'ironie ? Eucharis, la partie n'eſt plus égale.

EUCHARIS.

Non, ce n'eſt qu'un ſentiment d'amitié qui me conduit vers vous.

TIMON.

Ce changement me ſurprend.

EUCHARIS.

Vous avez tort de croire que je ſois changée ; la même amitié qui m'engageoit à vous dire vos veritez dans un temps où vous n'étiez à plaindre que par vos erreurs, me dicte aujourd'hui les témoignages de la part que je prens à votre infortune.

TIMON.

Ah ! charmante Eucharis, ces traits d'une amitié si souhaitée & si peu attenduë me paye trop des pertes que j'ai faites ; quel bien pour moi pourroit égaler la satisfaction que je sens de voir que ma misere qui n'est propre qu'à éloigner les hommes de moi, ne vous épouvante point.

ARLEQUIN.

Tu as tort : la misere doit bien plutôt te rapprocher les hommes, puisqu'elle te rend leurs secours necessaires,

EUCHARIS.

Arlequin a raison.

TIMON.

Oui, Madame, il a raison, ses discours viennent de m'apprendre des choses que l'expérience que j'avois faite de l'une & de l'autre fortune ne m'avoit pas appris.

EUCHARIS.

Si vous connoissez vos erreurs, il ne me reste plus qu'à soulager les maux où elles vous ont plongé, & ce n'est que pour cela que je viens vous trouver, persuadée qu'on ne peut blesser les loix de la bienséance dans une action loüable; je vous offre donc avec ma main une for-

tune assez brillante pour réparer chez vous les outrages du sort.

ARLEQUIN.

Ma foi, voilà la Reine des femmes; & il faudroit avoir le diable au corps pour être Misantrope avec elle; que je vous embrasse ma chere amie, vous rassurez mon estomac allarmé de la diette où ma bonne foi & la sottise de Timon m'avoient condamné.

TIMON.

Que faites-vous, Eucharis? je ne puis accepter vos offres.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne peux-tu pas les accepter?

TIMON.

Parce que j'en suis indigne.

ARLEQUIN.

Je le crois: mais si tu es sage tu ne feras pas semblant de le sçavoir, puisque cela nous empêchera d'aller sur la montagne.

TIMON.

Je ne puis ni ne dois accepter vos bontez: la tendresse même que je sens pour vous, me défend de vous charger d'un miserable qui ne l'est que par sa faute &

que les hommes, ni même les Dieux n'ont pû corriger. Adieu.

SCENE VI.

MERCURE, TIMON, EUCHARIS, ARLEQUIN.

MERCURE.

ARrête, Timon, les Dieux sont satisfaits, puisque tu reconnois tes erreurs.

TIMON.

Mais je ne le suis point moi.

MERCURE.

Prens garde de ne tomber pas dans un excès plus criminel que tous les autres.

TIMON.

Pardonnez à ma foiblesse, je la sens trop vivement pour être capable de raison.

MERCURE.

Oublie tes erreurs, ou si tu t'en souviens que ce ne soit que pour n'y plus retomber; c'est tout ce que les Dieux exigent de toi, ils te rendent tes trésors,

& ce n'eſt qu'à préſent que tu te peux dire riche, puiſque tu es aſſez ſage pour faire un bon uſage de tes richeſſes; au ſurplus n'impute point à Arlequin le vol qu'il t'a fait, c'eſt moi qui l'y ay engagé ſous le nom & la forme d'Aſpaſie.

ARLEQUIN.

Quoi, c'eſt toi qui m'a joüé ce tour?

MERCURE.

Oui.

ARLEQUIN.

Et pourquoi me faiſois-tu cette piéce?

MERCURE.

Pour corriger Timon.

ARLEQUIN.

Eh! mornon de ma vie, tu es un drôle de Dieu, de me faire un coquin, pour le faire lui honnête homme.

MERCURE.

Je ne t'ai point fait coquin pour cela, puiſque tu l'as fait ſans malice; j'ai voulu t'inſtruire, & avec Timon tous ceux qui abuſent des biens qui ne ſont donnez aux hommes que pour lier la ſocieté & la rendre plus heureuſe; Timon, il ne te reſte plus qu'à donner la main à Eucharis, elle eſt belle & ſage, & les Dieux te la deſtinoient; ils rendront heureux un Hymen où elle ne s'eſt engagée que par leur Con-

ſeil ; puiſque c'eſt moi qui ſous la forme d'Aſpaſie lui ai appris les moyens de te plaire.

TIMON.

Puis-je jamais aſſez vous marquer ma reconnoiſſance ?

MERCURE.

Votre bonheur me ſuffit : joüiſſez-en long-temps ; mais puiſque vos erreurs ſont diſſipées, il eſt temps que les Veritez viennent prendre l'empire qu'elles doivent avoir ſur vous : Venez, aimables Veritez, vous emparer d'eux pour toujours.

Les Veritez viennent s'emparer de Timon & d'Arlequin, & reprendre leur empire ſur eux.

ENTRE'E ET BALET DES VERITEZ.

I. VERITE'.

TRemblez voyant les Veritez ;
Leur aſpect eſt terrible
A qui n'eſt ſenſible
Qu'à des vanitez :
Tout cede à leur pouvoir ſuprême ;
Le faſte du diadême

N'en défend pas les plus grands Rois,
Tout redoute leur voix;
Heureux si vous l'aimiez de même.

II. VERITE'.

Je mépriſe les avantages
Des habits & des équipages,
Je juge d'un Grand par le cœur:
S'il n'eſt enflé que de fumée,
Je ris ne voyant qu'un pigmée
Dont les Valets font la grandeur.

III. VERITE'.

Je ris de voir un hypocrite
Qui d'un faux air Democrite
Cenſure ce qu'il fait ſouvent;
Le voyant en ſecret s'ébattre,
Le Monde me ſemble un theâtre
Où chaque homme eſt un charlatan.

IV. VERITE'.

Qui peut voir la fiere Lucreſſe
Recevoir un pauvre en tigreſſe,
Au riche faire les yeux doux;
Connoiſſant l'objet de ſon ame,
Amans, je conçois que la femme
Ne vaut ma foi pas mieux que vous.

ARLEQUIN.

Voila de critique de reſte;
Allons-nous-en, car malepeſte
Je ſens le ſouper qui m'attend :
Veritez, qui voudroit tout dire,
Un jour ne pourroit y ſuffire,
Il faudroit chanter plus d'un an.

TIMON.

Allons, belle Eucharis, ſuivis des Veritez, remercier les Dieux de tant de faveurs, & nous jurer aux pieds de leurs Autels une foi éternelle.

SCENE VII.

ARLEQUIN.

ET moi, je vais étudier pour n'être plus la duppe des Dieux ni des hommes; car je vois clairement que ce nouvél état traîne avec lui de grandes difficultez, ſi j'avois été parmi des ânes, je n'aurois pas été expoſé à faire tant de ſotiſes, parce que les leurs ne m'y auroient pas engagé : On ne voit point

chez eux de gloire ni de bien chimerique; on ne les voit point ramasser les herbes qu'ils ne peuvent manger, pour en priver les autres ; ils ne connoissent point ces noms odieux de voleurs, d'ingrats, de tyrans, ni enfin tout ce catalogue d'iniquité que les possessions ont introduites chez les hommes: c'est pourtant ce qu'il me faut étudier aujourd'hui; triste necessité qui me fait regréter mon premier état ! Ces reflexions n'empêchent pourtant pas, Messieurs, que je ne sois sensible à vos applaudissemens ; si vous me les refusez, je croirai n'être encore qu'un âne, mais si vous m'en honorez je croirai serieusement que je suis devenu un homme.

Fin du troisiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, la Comedie qui a pour titre, *Timon le Misantrope*. Cette piéce m'a paru d'un caractere à plaire toujours, elle est pleine de morale, mais cette mo-

rale eſt égayée par les enjouëmens d'un vrai comique, & l'Auteur en joignant ainſi l'utile à l'agréable, a montré qu'il eſt capable de marcher ſur les traces des grands Maîtres qui ſe ſont appliquez à ce genre d'écrire. Je crois que l'impreſſion de ſon ouvrage confirmera les applaudiſſemens qu'il a reçûs du Public dans les repréſentations. Fait à Paris ce 18. Fevrier 1722. DANCHET.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Le Nouveau Théâtre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes Piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728. DANCHET.

De l'Imprimerie de GISSEY.

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

COMEDIE

Representée par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, pour la premiere fois le 3. May 1722.

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

LISTE

Des Pieces de Théatre de Monsieur DE MARIVAUX,

Pour le Théatre Italien.

La Surprise de l'Amour, Comedie.
La Double Inconstance, Comédie.
L'Héritier de Village, Comedie.
Le Prince travesti, Comedie.
La fausse Suivante, Comedie.
Arlequin poli par l'Amour, Comedie.
Isle des Esclaves, Comedie.

Pour le Théatre François.

La seconde surprise de l'Amour, Com.
Annibal, Tragédie.
Le Dénoüement imprévû, Comedie.
L'Isle de la Raison, Comedie.

On trouvera toutes ces Pieces chez le Libraire qui débite cette Comedie, chez qui l'on trouve aussi le nouveau Théatre Italien, 8. Vol. in 12. & les Parodies, 2. Vol. sous presse.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE BARON, *ami de Lelio.*

COLOMBINE, *Suivante de la Comtesse.*

ARLEQUIN, *Valet de Lelio.*

JACQUELINE, *Servante de Lelio.*

La Scene est dans une Maison de Campagne.

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

Comedie en trois Actes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE.

TIAN, Jacquelaine, t'as une himeur qui me fâche. Pargué encore faut-il dire queuque parole d'amiquié aux gens.

JACQUELINE.

Mais, qu'eſt-ce qu'il te faut donc? Tu

me veux pour ta femme : eh bian, eſ-ce que je recule à cela.

PIERRE.

Bon, qu'eſ-ce que ç'a dit, eſ-ce que toutes les filles n'aimont pas à devenir la femme d'un homme ?

JACQUELINE.

Tredame ! c'eſt donc un oiſiau bien rare qu'un homme, pour en être ſi envieuſe ?

PIERRE.

Hé là, là, je parle en diſcourant, je ſçavons bian que l'oiſiau n'eſt pas rare ; mais quand une fille eſt grande, alle a la fantaiſie d'en avoir un, & il n'y a pas de mal à ça, Jacquelaine, car ça eſt vrai, & tu n'iras pas là-contre.

JACQUELINE.

Acoute, n'ons-je pas d'autre amoureux que toi ? eſ-ce que Blaiſe & le gros Colas ne ſont pas affolez de moi tous deux ? eſt-ce qu'ils ne ſont pas des hommes auſſi-bian que toi ?

PIERRE.

Eh mais, je penſe qu'oüi.

JACQUELINE.

Eh bian butord, je te baille la parfarance, qu'as-tu à dire à çà ?

PIERRE.

C'eſt, que tu m'aime mieux qu'eux tant ſeulement; mais ſi je ne te prenois pas moi, ça te fâcheroit-il?

JACQUELINE.

Oh dame, t'an veux trop.

PIERRE.

Eh morguenne, voila le tu autem; je veux de l'amiquié pour la perſonne de moi tout ſeul: quand tout le Village vianroit te dire, Jacquelaine épouſe-moi, je voudrois que tu fis bravement la grimace à tout le Village, & que tu lui diſi, nennin da, je veux être la femme de Piarre, & pis c'eſt tout: pour ce qui eſt d'en cas de moi, ſi j'allois être un parfide, je voudrois que tu te fâchit rudement, & que t'en pleuriſſe tout ton ſaoul, & vela margué ce qu'en appelle aimer le monde; tian moi qui te parle, ſi t'allois me changer, il n'y auroit pus de çarvelle cheux moi, c'eſt de l'amiquié que ça: tatigué que je ſerois content ſi tu pouvois itou devenir folle! ah! que ça ſeroit touchant! Ma pauvre Jacquelaine, dis-moi queuque mot qui me faſſe comprendre que tu pardrois un petit brin l'eſprit.

JACQUELINE.

Va, va, Piarre, je ne dis rien, mais je n'en penſe pas moins.

PIERRE.

Eh, penſe-tu que tu m'aimes par hazard, dis-moi oüi, ou non?

JACQUELINE.

Devine lequel.

PIERRE.

Regarde-moi entre deux yeux, tu ris tout comme ſi tu diſois oüi, hé, hé, hé, qu'en dis-tu?

JACQUELINE.

Eh, je dis franchement que je ſerois bian empêchée de ne pas t'aimer, car t'es bien agriable.

PIERRE.

Eh, jarni, velà dire les mots & les paroles.

JACQUELINE.

Je t'ai toûjours trouvé une bonne philoſomie d'homme, tu m'as fait l'amour, & franchement ça m'a fait plaiſir; mais l'honneur des filles les empêche de parler: après ça, ma Tante diſoit toûjours qu'un Amant, c'eſt comme un homme qui a faim, pû il a faim, & pû il a envie de manger; pû un homme a de peine après une fille, & pû il l'aime.

PIERRE.

Parſanguene, il faut que ta Tante ait dit vrai ; car je meurs de faim, je t'en avertis, Jacqueleine.

JACQUELINE.

Tant mieux, je t'aime de cette himeur-là, pourvû qu'alle dure ; mais j'ai bian peur que Monſieur Lelio, mon Maître, ne conſente à noute mariage, & qu'il ne me boute hors de chez li, quand il ſçaura que je t'aime ; car il nous a dit qu'il ne vouloit point voir d'amourette parmi nous.

PIERRE.

Eh pourquoi donc ça, eſt-ce qu'il y a du mal à aimer ſon prochain ; & morgué je m'en vas lui gager moi que ça ſe pratique chez les Turcs, & ſi ils ſont bian méchans.

JACQUELINE.

Oh, c'eſt pis qu'un Turc, à cauſe d'une Dame de Paris qui l'aimoit beaucoup, & qui li a tourné caſaque pour un autre Galant plus mal bâti que li : noute Monſieur a fait tapage, il l'i a dit qu'alle devoit être honteuſe, alle lui a dit qu'alle ne vouloit pas l'être ; & voilà bian de quoi ç'a-t'elle fait, & pis des injures, vous êtes cune indeigne. Et

voyez donc cet impertinent ; & je me vangerai : & moi je m'en gausse ; tant y a qu'à la parfin, alle l'y a farmé la porte su le nez, l'i qui est glorieux a pris ça en mal, & il est venu ici pour vivre en harmite, en phisolophe, car vela comme il dit ; & depuis ce temps quand il entend parler d'amour, il semble qu'en l'écorche comme une anguille : son Valet Arlequin fait itou le dégoûté, quand il voit une fille à droite, ce drôle de corps se baille les airs d'aller à gauche, à cause de queuque mijaurée de Chambriere qui l'i a, à ce qu'il dit, vendu du noir.

PIERRE.

Quien, veritablement c'est une piquié que ça, il n'y a pas de police ; an punit tous les jours de pauvres voleurs, & an laisse aller & venir les parfides ; mais vela ton Maître, parle li.

JACQUELINE.

Non, il a la face triste, c'est peut-être qu'il rêve aux femmes ; je sis d'avis que j'attende que ça soit passé : va, va, il y a bonne esperance, pis que ta Maîtresse est arrivée, & qu'alle a dit qu'alle li en parleroit.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN,

tous deux d'un air triſte.

LELIO.

LE temps eſt ſombre aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Ma foi oüi, il eſt auſſi mélancolique que nous.

LELIO.

Oh, on n'eſt pas toûjours dans la même diſpoſition, l'eſprit auſſi-bien que le temps eſt ſujet à des nuages.

ARLEQUIN.

Pour moi, quand mon eſprit va bien, je ne m'embaraſſe gueres du broüillard.

LELIO.

Tout le monde en eſt aſſez de même.

ARLEQUIN.

Mais je trouve toûjours le tems vilain, quand je ſuis triſte.

LELIO.

C'eſt que tu as quelque choſe qui te chagrine.

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Tu n'as donc point de triſteſſe ?

ARLEQUIN.

Si fait.

LELIO.

Dis donc pourquoi ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ? en verité je n'en ſçai rien ; c'eſt peut-être que je ſuis triſte de ce que je ne ſuis pas gai.

LELIO.

Va, tu ne ſçai ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Avec cela, il me ſemble que je ne me porte pas bien.

LELIO.

Ah, ſi tu es malade, c'eſt une autre affaire.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas malade, non plus.

LELIO.

Es-tu foû, ſi tu n'es pas malade, comment trouve-tu donc que tu ne te porte pas bien ?

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur, je bois à merveille, je mange de même, je dors comme une marmotte, voilà ma ſanté.

LELIO.

C'eſt une ſanté de Crocheteur, un honnête homme ſeroit heureux de l'avoir.

ARLEQUIN.

Cependant je me ſens peſant & lourd, j'ai une fainéantiſe dans les membres, je baaille ſans ſujet, je n'ai du courage qu'à mes repas, tout me déplaît; je ne vis pas, je traîne; quand le jour eſt venu, je voudrois qu'il fût nuit; quand il eſt nuit, je voudrois qu'il fût jour; voilà ma maladie, voilà comment je me porte bien & mal.

LELIO.

Je t'entens, c'eſt un peu d'ennui qui t'a pris; cela ſe paſſera. As-tu ſur toi ce Livre qu'on m'a envoyé de Paris... réponds donc?

ARLEQUIN.

Monſieur, avec votre permiſſion, que je paſſe de l'autre côté.

LELIO.

Que veux-tu donc? Qu'eſt-ce que cette ceremonie?

ARLEQUIN.

C'eſt pour ne pas voir ſur cet arbre deux petits Oiſeaux qui ſont amoureux, cela me tracaſſe, j'ai juré de ne

plus faire l'amour ; mais quand je le vois faire, j'ai presque envie de manquer de parole à mon serment : cela me raccommode avec ces pestes de femmes, & puis c'est le diable de me refâcher contr'elles.

LELIO.

Eh, mon cher Arlequin, me crois-tu plus exemt que toi de ces petites inquiétudes-là ; je me ressouviens qu'il y a des femmes au monde, qu'elles sont aimables, & ce ressouvenir-là ne va pas sans quelques émotions de cœur ; mais ce sont ces émotions-là qui me rendent inébranlable, dans la résolution de ne plus voir de femmes.

ARLEQUIN.

Pardi, cela me fait tout le contraire, à moi ; quand ces émotions-là me prennent, c'est alors que ma résolution branle. Enseignez-moi donc à en faire mon profit comme vous.

LELIO.

Oüi-da, mon ami, je t'aime ; tu as du bon sens, quoiqu'un peu grossier : l'infidelité de ta Maîtresse t'a rebuté de l'amour, la trahison de la mienne m'en a rebuté de même ; tu m'a suivi avec courage dans ma retraite, & tu m'es

devenu cher par la conformité de ton génie avec le mien, & par la reſſemblance de nos avantures.

ARLEQUIN.

Et moi, Monſieur, je vous aſſure que je vous aime cent fois plus auſſi que de coûtume, à cauſe que vous avez la bonté de m'aimer tant. Je ne veux plus voir de femmes, non plus que vous, cela n'a point de conſcience; j'ai penſé crever de l'infidelité de Margot: les paſſe-temps de la Campagne, votre converſation & la bonne nourriture m'ont un peu remis; je n'aime plus cette Margot, ſeulement quelquefois ſon petit nez me trotte encore dans la tête; mais quand je ne ſonge point à elle, je n'y gagne rien; car je penſe à toutes les femmes en gros, & alors les émotions de cœur, que vous dites, viennent me tourmenter; je cours, je ſaute, je chante, je danſe, je n'ai point d'autre ſecret pour me chaſſer cela; mais ce ſecret-là n'eſt que de l'onguent miton-mitaine: je ſuis dans un grand danger; & puiſque vous m'aimez tant, ayez la charité de me dire comment je ferai pour devenir fort quand je ſuis foible.

LELIO.

Ce pauvre garçon me fait pitié. Ah ! Sexe trompeur, tourmente ceux qui t'approchent, mais laisse en repos ceux qui te fuyent !

ARLEQUIN.

Cela est trop raisonnable, pourquoi faire du mal à ceux qui ne te font rien ?

LELIO.

Quand quelqu'un me vante une femme aimable, & l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénetique qui me fait l'éloge d'une vipere, qui me dit qu'elle est charmante, & qu'il a le bonheur d'en être mordu.

ARLEQUIN.

Fi donc, cela fait mourir.

LELIO.

Eh, mon cher enfant, la vipere n'ôte que la vie : Femmes, vous nous ravissez notre raison, notre liberté, notre repos ; vous nous raviſſez à nous-mêmes, & vous nous laissez vivre : ne voilà-t'il pas des hommes en bel état après ? Des pauvres foux, des hommes troublez, yvres de douleur ou de joye, toûjours en convulsions, des esclaves : & à qui appartiennent ces esclaves ? à des femmes ! Et qu'est-ce que c'est qu'une

qu'une femme ? Pour la définir il faudroit la connoître : nous pouvons aujourd'hui en commencer la définition, mais je soûtiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde.

ARLEQUIN.

En verité, c'eſt pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat, c'eſt dommage qu'il ait tant de griffes.

LELIO.

Tu as raiſon, c'eſt dommage; car enfin, eſt-il dans l'Univers de figure plus charmante ? Que de graces ! & que de varieté dans ces graces !

ARLEQUIN.

C'eſt une créature à manger.

LELIO.

Voyez ſes ajuſtemens, Juppes étroites, Juppes en lanternes, Coëfure en clocher, Coëfure ſur le nez, Capuchon ſur la tête, & toutes les modes les plus extravagantes, mettez-les ſur une femme, dès qu'elles auront touché la figure enchantereſſe, c'eſt l'amour & les graces qui l'ont habillée, c'eſt de l'eſprit qui lui vient, juſques au bout des doigts; cela n'eſt-il pas bien ſingulier ?

ARLEQUIN.

Oh, cela eſt vrai ; il n'y a mardi pas de livre qui ait tant d'eſprit qu'une femme, quand elle eſt en corſet & en petites pantoufles.

LELIO.

Quel aimable déſordre d'idées dans la tête ! que de vivacité ! quelles expreſſions ! que de naïveté ! L'homme a le bon ſens en partage, mais ma foi l'eſprit n'appartient qu'à la femme : à l'égard de ſon cœur, ah ! ſi les plaiſirs qu'il nous donne étoient durables, ce ſeroit un ſéjour délicieux que la Terre : Nous autres hommes la plûpart, nous ſommes jolis en amour : nous nous répandons en petits ſentimens doucereux : nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre ; nous faiſons l'amour reglément, tout comme on fait une Charge ; nous nous faiſons des méthodes de tendreſſe, nous allons chez une femme, pourquo ? pour l'aimer, parce que c'eſt le devoir de notre emploi. Quelle pitoyable façon de faire ! Une femme ne veut être ni tendre ni délicate, ni fâchée ni bienaiſe ; elle eſt tout cela ſans le ſçavoir, & cela eſt charmant : regardez-là quand

elle aime, & qu'elle ne veut pas le dire, morbleu, nos tendreſſes les plus babillardes approchent-elles de l'amour qui paſſe à travers ſon ſilence ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, je m'en ſouviens, Margot avoit ſi bonne grace à faire comme cela la nigaude.

LELIO.

Sans l'aiguillon de l'amour & du plaiſir, notre cœur à nous autres eſt un vrai paralytique : nous reſtons-là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remuë pour les remuer. Le cœur d'une femme ſe donne ſa ſecouſſe à lui-même ; il part ſur un mot qu'on dit, ſur un mot qu'on ne dit pas, ſur une contenance : elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le repete-t-elle, vous l'apprenez toûjours, vous ne le ſçaviez pas encore : ici par une impatience, par une froideur, par une imprudence, par une diſtraction, en baiſſant les yeux, en les relevant, en ſortant de ſa place, en y reſtant, enfin c'eſt de la jalouſie, du calme, de l'inquiétude, de la joye, du babil, & du ſilence de toutes couleurs ; & le moyen de ne pas s'enyvrer du plaiſir que cela donne ? le moyen

de se voir adoré sans que la tête vous tourne ? Pour moi, j'étois tout aussi sot que les autres Amans ; je me croyois un petit prodige, mon mérite m'étonnoit : Ah ! qu'il est mortifiant d'en rabattre, c'est aujourd'hui ma bêtise qui m'étonne ; l'homme prodigieux a disparu, & je n'ai trouvé qu'une duppe à sa place.

ARLEQUIN.

Eh bien, Monsieur, queussi, queumi, voilà mon histoire ; j'étois tout aussi sot que vous : vous faites pourtant un portrait qui fait venir l'envie de l'original.

LELIO.

Butord que tu es, ne t'ai-je pas dit que la femme étoit aimable, qu'elle avoit le cœur tendre, & beaucoup d'esprit.

ARLEQUIN.

Oüi, est-ce que tout cela n'est pas bien joli ?

LELIO.

Non, tout cela est affreux.

ARLEQUIN.

Bon, bon, c'est que vous voulez m'attraper peut-être.

LELIO.

Non, ce sont-là les instrumens de notre supplice. Dis-moi, mon pauvre garçon, si tu trouvois sur ton chemin de l'argent d'abord, un peu plus loin de l'or, un peu plus loin des perles, & que cela te conduisît à la caverne d'un Monstre, d'un Tigre, si tu veux, est-ce que tu ne haïrois pas cet argent, cet or & ces perles?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si dégoûté, je trouverois cela fort bon; il n'y auroit que le vilain Tigre dont je ne voudrois pas: mais je prendrois vîtement quelque millier d'écus dans mes poches, je laisserois-là le reste, & je décamperois bravement après.

LELIO.

Oüi, mais tu ne sçaurois point qu'il y a un Tigre au bout, & tu n'auras pas plûtôt ramassé un écu, que tu ne pourras t'empêcher de vouloir le reste.

ARLEQUIN.

Fi, par la morbleu, c'est bien dommage: voilà un sot trésor, de se trouver sur ce chemin-là. Pardi, qu'il aille au Diable, & l'animal avec.

LELIO.

Mon enfant, cet argent que tu trouves d'abord sur ton chemin, c'est la beauté, ce sont les agrémens d'une femme qui t'arrêtent; cet or que tu rencontres encore, ce sont les espérances qu'elle te donne; enfin ces perles, c'est son cœur qu'elle t'abandonne avec tous ses transports.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, gare l'animal.

LELIO.

Le Tigre enfin paroît après les perles, & ce Tigre c'est un caractere perfide retranché dans l'ame de ta Maîtresse; il se montre, il t'arrache son cœur, il déchire le tien: adieu tes plaisirs, il te laisse aussi miserable que tu croyois être heureux.

ARLEQUIN.

Ah, c'est justement la bête que Margot a lâché sur moi, pour avoir aimé son argent, son or & ses perles.

LELIO.

Les aimeras-tu encore?

ARLEQUIN.

Helas, Monsieur, je ne songeois pas à ce Diable qui m'attendoit au bout.

Quand on n'a pas étudié, on ne voit pas plus loin que son nez.

LELIO.

Quand tu seras tenté de revoir des femmes, souviens-toi toûjours du Tigre, & regarde tes émotions de cœur comme une envie fatale d'aller sur sa route, & de te perdre.

ARLEQUIN.

Oh, voilà qui est fait ; je renonce à toutes les femmes, & à tous les trésors du monde, & je m'en vais boire un petit coup pour me fortifier dans cette bonne pensée.

SCENE III.

LELIO, JACQUELINE, PIERRE.

LELIO.

QUe me veux-tu, Jacqueline ?

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je voulions vous parler d'une petite affaire.

LELIO.

De quoi s'agit-il ?

JACQUELINE.

C'eſt que ne vous déplaiſe..... mais vous vous fâcherez.

LELIO.

Voyons.

JACQUELINE.

Monſieur, vous avez dit il y a queque temps, que vous ne vouliez pas que j'euſſions des Galands.

LELIO.

Non, je ne veux point voir d'amour dans ma maiſon.

JACQUELINE.

Je vians pourtant vous demander un petit privilege.

LELIO.

Quel eſt-il ?

JACQUELINE.

C'eſt que, réverence parler, j'avons le cœur tendre.

LELIO.

Tu as le cœur tendre, voilà un plaiſant aveu ; & qui eſt le nigaud qui eſt amoureux de toi.

PIERRE.

Eh, eh, eh, c'eſt moi, Monſieur.

JAC.

LELIO.

Ah, c'eſt toi, maître Pierre, je t'aurois crû plus raiſonnable. Eh bien, Jacqueline, c'eſt donc pour lui que tu as le cœur tendre?

JACQUELINE.

Oüi, Monſieur, il y a bien deux ans en ça, que ça m'eſt venu.... mais, dis toi-même, je ne ſis pas aſſez effrontée de mon naturel.

PIERRE.

Monſieur, franchement c'eſt qu'alle me trouve gentil, & ſi ce n'étoit qu'alle fait la difficile, il y auroit long-tems que je ſerions ennôcez.

LELIO.

Tu es fou, maître Pierre, ta Jacqueline au premier jour te plantera là : crois-moi, ne t'attache point à elle; laiſſe-la là, tu cherches malheur.

JACQUELINE.

Bon, voilà de biaux contes, qu'ous li faites là, Monſieur. Eſt-ce que vous croyez que je ſommes comme vos Giroüettes de Paris, qui tournent à tout vent? Allez, allez, ſi queuqu'un de nous deux ſe plante-là, ce ſera li qui me plantera, & non pas moi : à tout hazard, notre Monſieur, donnez-moi

tant seulement une petite parmission de mariage, c'est pour ça que j'avons prins la liberté de vous attaquer.

PIERRE.

Oüi, Monsieur, voilà tout fin dret ce que c'est, & Jacquelaine a itou queuque doutance, que vous vourez bian de votre grace, & pour l'amour de son sarvice, & de stila de son pere & de sa mere, qui vous ont tant sarvi, quand ils n'étient pas encore deffunts, tant y a, Monsieur, excusez l'importunance, c'est que je sommes pauvres, & tout franchement, pour vous le couper court....

LELIO.

Acheve donc, il y a une heure que tu traînes.

JACQUELINE.

Parguenne, aussi tu t'embarboüilles dans je ne sçai combien de paroles qui ne sarvont de rian, & Monsieur pard la patience. C'est donc, ne vous en déplaise, que je voulons nous marier, &, comme ce dit l'autre, ce n'est pas le tout qu'un pourpoint, s'il n'y a des manches; c'est ce qui fait, si vous parmettez que je vous le disions en bref...

LELIO.

Et non, Jacqueline, dis-moi le en long, tu auras plûtôt fait.

JACQUELINE.

C'eſt que j'avons queuque eſperance que vous nous baillerez queuque choſe en entrée de ménage.

LELIO.

Soit, je le veux ; nous verrons cela une autrefois, & je ferai ce que je pourrai, pourvû que le parti te convienne. Laiſſez-moi.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LELIO, PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE *prenant Arlequin à l'écart.*

ARlequin, par charité, recommandez-nous à Monſieur, c'eſt que je nous aimons, Jacquelaine & moi ; je n'avons pas de grands moyens, &...

ARLEQUIN.

Tout beau, maître Pierre ; dis-moi, as-tu ſon cœur ?

PIERRE.

Parguienne oüi, à la parfin alle m'a lâché ſon amiquié.

ARLEQUIN.

Ah malheureux, que je te plains ! voilà le caractere perfide qui va venir; je t'expliquerai cela plus au long une autre fois, mais tu le ſentiras bien : adieu, pauvre homme, je n'ai plus rien à te dire, ton mal eſt ſans remede.

JACQUELINE.

Queu tripotage eſt-ce qu'il fait donc là, avec ce remede & ce caractere ?

PIERRE.

Morguié, tous ces diſcours me chiffonnont malheur : je varrons ce qui en eſt par un petit tour d'adreſſe. Allons-nous-en, Jacquelaine, Madame la Comteſſe fera mieux que nous.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *revenant à ſon Maître.*

MOnſieur, mon cher Maître, il y a une mauvaiſe nouvelle.

LELIO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

ARLEQUIN.

Vous avez entendu parler de cette Comteſſe qui a acheté depuis un an cette belle Maiſon près de la vôtre.

LELIO.

Oüi.

ARLEQUIN.

Eh bien, on m'a dit que cette Comteſſe eſt ici, & qu'elle veut vous parler : j'ai mauvaiſe opinion de cela.

LELIO.

Eh morbleu, toûjours des Femmes ! Eh que me veut-elle ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien ; mais on dit qu'elle eſt belle & veuve, & je gage qu'elle eſt encline à faire du mal.

LELIO.

Et moi enclin à l'éviter : je ne me ſoucie ni de ſa beauté, ni de ſon veuvage.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous maintienne dans cette bonne diſpoſition. Ouf.

LELIO.

Qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on dit qu'il y a auſſi une Fille de Chambre avec elle, & voilà mes émotions de cœur qui me prennent.

LELIO.

Beneſt ! une femme te fait peur.

ARLEQUIN.

Hélas, Monſieur, j'eſpere en vous & en votre aſſiſtance.

LELIO.

Je crois que les voilà qui ſe promenent, retirons-nous.

Ils ſe retirent.

SCENE VI.

LA COMTESSE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE *parlant de Lelio.*

VOilà un jeune homme bien ſauvage.

COLOMBINE *arrêtant Arlequin.*

Un petit mot, s'il vous plaît. Oſeroit-on vous demander d'où vient cette

ferocité qui vous prend à vous & à votre Maître ?

ARLEQUIN.

A cauſe d'un proverbe qui dit, que Chat échaudé craint l'eau froide.

LA COMTESSE.

Parle plus clairement. Pourquoi nous fuit-il ?

ARLEQUIN.

C'eſt que nous ſçavons ce qu'en vaut l'aune.

COLOMBINE.

Remarquez-vous qu'il n'oſe nous regarder, Madame : allons, allons, levez la tête, & rendez-nous compte de la ſotiſe que vous venez de faire.

ARLEQUIN *la regardant doucement.*

Par la jarni, qu'elle eſt jolie.

LA COMTESSE.

Laiſſe-le là, je croi qu'il eſt imbecile.

COLOMBINE.

Et moi je croi que c'eſt malice. Parleras-tu ?

ARLEQUIN.

C'eſt que mon Maître a fait vœu de fuir les femmes, parce qu'elles ne valent rien.

COLOMBINE.

Impertinent!

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas vôtre faute, c'eſt la nature qui vous a bâties comme cela, & moi j'ai fait vœu auſſi. Nous avons ſouffert comme des miſerables à cauſe de votre bel eſprit, de vos jolis charmes, & de votre tendre cœur.

COLOMBINE.

Hélas! quelle lamentable hiſtoire. Eh comment te tireras-tu d'affaire avec moi? je ſuis un eſpiegle, & j'ai envie de te rendre un peu miſerable de ma façon.

ARLEQUIN.

Prrr. Il n'y a pas pied.

LA COMTESSE.

La, mon ami, va dire à ton Maître que je me ſoucie fort peu des hommes, mais que je ſouhaiterois lui parler.

ARLEQUIN.

Je le vois là qui m'attend, je m'en vais l'appeller. Monſieur, Madame dit qu'elle ne ſe ſoucie point de vous: vous n'avez qu'à venir, elle veut vous dire un mot. Ah! comme cela m'accrocheroit ſi je me laiſſois faire.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE.

LELIO.

MAdame, puis-je vous rendre quelque service.

LA COMTESSE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise ; mais il y a le neveu de mon Fermier qui cherche en mariage une jeune Payſanne de chez vous. Ils ont peur que vous ne consentiez pas à ce mariage : ils m'ont prié de vous engager à les aider de quelque liberalité, comme de mon côté j'ai dessein de le faire. Voilà, Monsieur, tout ce que j'avois à vous dire quand vous vous êtes retiré.

LELIO.

Madame, j'aurai tous les égards que mérite votre recommandation, & je vous prie de m'excuser si j'ai fui ; mais je vous avoüe que vous êtes d'un sexe

avec qui j'ai crû devoir rompre pour toute ma vie : cela paroîtra bien bizarre. Je ne chercherai point à me juſtifier ; car il me reſte un peu de politeſſe, & je craindrois d'entammer une matiere qui me met toûjours de mauvaiſe humeur ; & ſi je parlois, il pourroit, malgré moi, m'échapper des traits d'une incivilité qui vous déplairoit, & que mon reſpect vous épargne.

COLOMBINE.

Mort de ma vie, Madame, eſt-ce que ce diſcours-là ne vous remuë pas la bile ? allez, Monſieur, tous les renégats font mauvaiſe fin : vous viendrez quelque jour crier miſericorde, & ramper aux pieds de vos Maîtres, & ils vous écraſeront comme un ſerpent. Il faut bien que juſtice ſe faſſe.

LELIO.

Si Madame n'étoit pas préſente, je vous dirois franchement que je ne vous crains, ni ne vous aime.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez point, Monſieur. Tout ce que nous diſons ici ne s'adreſſe point à nous : regardons-nous comme hors d'interêt. Et ſur ce pied-là, peut-

on vous demander ce qui vous fâche si fort contre les femmes ?

LELIO.

Ah ! Madame, dispensez-moi de vous le dire ; c'est un récit que j'accompagne ordinairement de reflexions où votre sexe ne trouve pas son compte.

LA COMTESSE.

Je vous devine, c'est une infidelité qui vous a donné tant de colere.

LELIO.

Oüi, Madame, c'est une infidelité ; mais affreuse, mais détestable.

LA COMTESSE.

N'allons point si vîte. Votre Maîtresse cessa-t-elle de vous aimer pour en aimer un autre ?

LELIO.

En doutez-vous, Madame ? la simple infidelité seroit insipide, & ne tenteroit pas une femme sans l'assaisonnement de la perfidie.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous eutes un successeur ? elle en aima un autre ?

LELIO.

Oüi, Madame. Comment, cela vous étonne ? Voilà pourtant les femmes, &

actions doivent vous mettre en pays connoissance.

COLOMBINE.

Le petit blasphêmateur!

LA COMTESSE.

Oüi, votre Maîtresse est une indigne, & l'on ne sçauroit trop la mépriser.

COLOMBINE.

D'accord, qu'il la mépriſe, il n'y a pas à tortiller : c'est une coquine celle-là.

LA COMTESSE.

J'ai crû d'abord moi qu'elle n'avoit fait que se dégoûter de vous & de l'amour, & je lui pardonnois en faveur de cela la sotise qu'elle avoit euë de vous aimer. Quand je dis vous, je parle des hommes en general.

LELIO.

Comment, Madame, ce n'est donc rien à votre compte, que de cesser sans raison d'avoir de la tendresse pour un homme?

LA COMTESSE.

C'est beaucoup au contraire : cesser d'avoir de l'amour pour un homme, c'est à mon compte connoître sa faute, s'en repentir, en avoir honte, sentir la

misere de l'idole qu'on adoroit, & rentrer dans le respect qu'une femme se doit à elle-même. J'ai bien vû que nous ne nous entendions point : si votre Maîtresse n'avoit fait que renoncer à son attachement ridicule, eh ! il n'y auroit rien de plus loüable ; mais ne faire que changer d'objet, ne guérir d'une folie que par une extravagance, eh fi, je suis de votre sentiment, cette femme-là est tout-à-fait mépriſable. Amant pour amant, il valoit autant que vous deshonoraſſiez sa raison qu'un autre.

LELIO.

Je vous avoüe que je ne m'attendois pas à cette chûte-là.

COLOMBINE.

Ah, ah, ah, il faudroit bien des converſations comme celle-là pour en faire une raiſonnable. Courage, Monſieur, vous voilà tout déferré : décochez-lui-moi quelque trait bien hétéroclite, qui sente bien l'original. Eh ! vous avez fait des merveilles d'abord.

LELIO.

C'est assûrément mettre les hommes bien bas, que de les juger indignes de la tendreſſe d'une femme : l'idée est neuve.

COLOMBINE.

Elle ne fera fortune chez vous.

LELIO.

On voit bien que vous êtes fâchée, Madame.

LA COMTESSE.

Moi, Monsieur, je n'ai point à me plaindre des hommes ; je ne les haïs point non plus. Helas, la pauvre espece ! elle est, pour qui l'examine, encore plus comique que haïssable.

COLOMBINE.

Oüida, je crois que nous trouverons plus de ressource à nous en divertir qu'à nous fâcher contr'elle.

LELIO.

Mais, qu'as-t'elle donc de si comique ?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle a de comique ? Mais y songez-vous, Monsieur ? vous êtes bien curieux d'être humilié dans vos confreres. Si je parlois, vous seriez tout étonné de vous trouver de cent piques au-dessous de nous. Vous demandez ce que votre espece a de comique, qui pour se mettre à son aise a eu besoin de se réserver un privilege d'indiscretion, d'impertinence & de fatuité, qui suffoqueroit, si elle n'étoit babillarde, si sa mi-

ſerable vanité n'avoit pas ſes coudées franches, s'il ne lui étoit pas permis de deshonnorer un ſexe qu'elle oſe mépriſer pour les mêmes choſes, dont l'indigne qu'elle eſt, fait ſa gloire. Oh! l'admirable engeance qui a trouvé la raiſon & la vertu des fardeaux trop peſans pour elle, & qui nous a chargé du ſoin de les porter: ne voilà-t'il pas de beaux titres de ſuperiorité ſur nous? & de pareilles gens ne ſont-ils pas riſibles! Fiez-vous à moi, Monſieur, vous ne connoiſſez pas votre miſere, j'oſerai vous le dire, vous voilà bien irrité contre les femmes, je ſuis peut-être moi la moins aimable de toutes, tout hériſſé de rancune que vous croyez être, moyennant deux ou trois coups d'œil flateurs qu'il m'en coûteroit, grace à la tournure groteſque de l'eſprit de l'homme, vous m'allez donner la Comedie: Oh! je vous défie de me faire payer ce tribut de folie-là.

COLOMBINE.

Ma foi, Madame, cette experience-là vous porteroit malheur.

LELIO.

Ah, ah, cela eſt plaiſant, Madame, peu de femmes ſont auſſi aimables

que vous : vous l'êtes tout autant, que je suis sûr que vous croyez l'être ; mais s'il n'y a que la Comedie dont vous parlez qui puisse vous réjoüir, en ma conscience vous ne rirez de votre vie.

COLOMBINE.

En ma conscience, vous me la donnez tous les deux, la Comedie ; cependant si j'étois à la place de Madame, le défi me picqueroit, & je ne voudrois pas en avoir le démenti.

LA COMTESSE.

Non, la partie ne me picque point, je la tiens gagnée ; mais comme à la campagne il faut voir quelqu'un, soyons amis pendant que nous y resterons ; je vous promets sûreté : nous nous divertirons, vous à médire des femmes, & moi à mépriser les hommes.

LELIO.

Volontiers.

COLOMBINE.

Le joli commerce ! on a qu'à vous en croire, les hommes tireront à l'Orient, les femmes à l'Occident ; cela fera de belles productions, & nos petits neveux auront bon air. Eh morbleu ! pourquoi prêcher la fin du monde ? cela coupe la gorge à tout : soyons raisonnables,

bles, condamnez les amans déloyaux, les conteurs de fornettes, à être jettez dans la riviere une pierre au col, à merveille ; enfermez les coquettes entre quatre murailles, fort bien ; mais les amans fideles, dreſſez-leur de belles & bonnes ſtatuës pour encourager le Public : vous riez, adieu, pauvres brebis égarées : Pour moi, je vais travailler à la converſion d'Arlequin. A votre égard, que le Ciel vous aſſiſte ; mais il ſeroit curieux de vous voir chanter la palinodie, je vous y attends.

LA COMTESSE.

La folle ! je vous quitte, Monſieur, j'ai quelques ordres à donner : n'oubliez pas, de grace, ma recommandation pour ces Payſans.

SCENE VIII.

LE BARON *ami de Lelio.*
LA COMTESSE, LELIO.

LE BARON.

NE me trompai-je point ? eſt-ce vous que je vois, Madame la Comteſſe ?

LA COMTESSE.

Oüi, Monsieur, c'est moi-même.

LE BARON.

Quoi ! avec notre ami Lelio, cela se peut-il ?

LA COMTESSE.

Que trouvez-vous donc-là de si étrange ?

LELIO.

Je n'ai l'honneur de connoître Madame que depuis un instant, & d'où vient la surprise ?

LE BARON.

Comment ma surprise ! voici peut-être le coup de hazard le plus bizarre qui soit arrivé.

LELIO.

En quoi ?

LE BARON.

En quoi morbleu ? je n'en sçaurois revenir ; c'est le fait le plus curieux qu'on puisse imaginer : dès que je serai à Paris, où je vais, je le ferai mettre dans la gazette.

LELIO.

Mais, que veux-tu dire ?

LE BARON.

Songez-vous à tous les millions de femmes qu'il y a dans le monde, au

Couchant, au Levant, au Septentrion, au Midi, Européennes, Asiatiques, Affriquaines, Ameriquaines, blanches, noires, bazannées, de toutes les couleurs. Nos propres experiences, & les relations de nos Voyageurs nous apprennent que par tout la femme est amie de l'homme, que la nature l'a pourvûë de bonne volonté pour lui; la nature n'a manqué que Madame, le Soleil n'éclaire qu'elle chez qui notre espece n'ait point rencontré grace, & cette seule exception de la Loi generale se rencontre avec un personnage unique, je te le dis en ami, avec un homme qui nous a donné l'exemple d'un fanatisme tout neuf, qui seul de tous les hommes n'a pû s'accoûtumer aux Coquettes qui fourmillent sur la Terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde; enfin qui s'est condamné à venir ici languir de chagrin de ne plus voir de femmes, en expiation du crime qu'il a fait quand il en a vû. Oh! je ne sçache point d'aventure qui aille de pair avec la vôtre.

LELIO *riant.*

Ah, ah! je te pardonne toutes tes injures, en faveur de ces Coquettes qui

fourmillent sur la Terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde.

LA COMTESSE *riant.*

Pour moi, je me sçai bon gré que la nature m'ait manquée, & je me passerai bien de la façon qu'elle auroit pû me donner de plus; c'est autant de sauvé, c'est un ridicule de moins.

LE BARON *sérieusement.*

Madame, n'appellez point cette foiblesse-là ridicule; ménageons les termes, il peut venir un jour où vous serez bien-aise de lui trouver une épithete plus honnête.

LA COMTESSE.

Oüi, si l'esprit me tourne.

LE BARON.

Eh bien, il vous tournera: c'est si peu de chose que l'esprit; après tout, il n'est pas encore sûr que la nature vous ait absolument manquée. Helas! peut-être joüez-vous de votre reste aujourd'hui. Combien voyons-nous de choses qui sont d'abord merveilleuses, & qui finissent par faire rire, Je suis un homme à pronostic: voulez-vous que je vous dise, tenez, je crois que votre merveilleux est à fin de terme.

LELIO.

Cela se peut bien, Madame, cela se peut bien; les fous sont quelquefois inspirez.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monsieur, vous vous trompez.

LE BARON.

Mais toi qui raisonne, as-tu lû l'Histoire Romaine?

LELIO.

Oüi, qu'en veux-tu faire, de ton Histoire Romaine?

LE BARON.

Te souviens-tu qu'un Ambassadeur Romain enferma Antiochus dans un cercle qu'il traça autour de lui, & lui déclara la guerre s'il en sortoit avant qu'il eût répondu à sa demande.

LELIO.

Oüi, je m'en ressouviens.

LE BARON.

Tiens, mon enfant, moi indigne je te fais un cercle à l'imitation de ce Romain, & sous peine des vengeances de l'amour, qui vaut bien la Republique de Rome, je t'ordonne de n'en sortir que soûpirant pour les beautez de Madame: voyons si tu oseras broncher.

LELIO *passe le cercle.*

Tiens, je suis hors du cercle, voilà ma réponse : va-t'en la porter à ton benest d'amour.

LA COMTESSE.

Monsieur le Baron, je vous prie, badinez tant qu'il vous plaira, mais ne me mettez point en jeu.

LE BARON.

Je ne badine point, Madame, je vous le cautionne garotté à votre char ; il vous aime de ce moment-ci, il a obéi. La peste, vous ne le verriez pas hors du cercle, il avoit plus de peur qu'Antiochus.

LELIO *riant.*

Madame, vous pouvez me donner des rivaux tant qu'il vous plaira, mon amour n'est point jaloux.

LA COMTESSE *embarassée.*

Messieurs, j'entens volontiers raillerie, mais cessons-la pourtant.

LE BARON.

Vous montrez-là certaine impatience qui pourra venir à bien : faisons-la profiter par un petit tour de cercle.

Il l'enferme aussi.

LA COMTESSE *sortant du cercle.*

Laissez-moi, qu'est-ce que cela si-

gnifie, Baron? ne liſez jamais d'Hiſtoire, puiſqu'elle ne vous apprend que des poliſſonneries.

Lelio rit.

LE BARON.

Je vous demande pardon, mais vous aimerez, s'il vous plaît, Madame. Lelio eſt mon ami, & je ne veux point lui donner de Maitreſſe inſenſible.

LA COMTESSE *ſérieuſement.*

Cherchez-lui donc une Maîtreſſe ailleurs, car il trouveroit fort mal ſon compte ici.

LELIO.

Madame, je ſçai le peu que je vaux, on peut ſe diſpenſer de me l'apprendre; après tout, votre antipathie ne me fait point trembler.

LE BARON.

Bon, voilà de l'amour qui prélude par du dépit.

LA COMTESSE *à Lelio.*

Vous ſeriez fort à plaindre, Monſieur, ſi mes ſentimens ne vous étoient indifferens.

LE BARON.

Ah le beau duo! vous ne ſçavez pas encore combien il eſt tendre.

LA COMTESSE *s'en allant doucement.*

En verité, vos folies me pouſſent à bout, Baron.

LE BARON.

Oh, Madame! nous aurons l'honneur, Lelio & moi, de vous reconduire juſques chez vous.

COLOMBINE *arrivant.*

Bon jour, Monſieur le Baron. Comme vous voilà rouge, Madame. Monſieur Lelio eſt tout je ne ſçai comment auſſi : il a l'air d'un homme qui veut être fier, & qui ne peut pas l'être. Qu'avez-vous donc tous deux ?

LA COMTESSE *ſortant.*

L'étourdie!

LE BARON.

Laiſſe-les-là, Colombine, ils ſont de méchante humeur : ils viennent de ſe faire une déclaration d'amour l'un à l'autre, & le tout en ſe fâchant.

SCENE

SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN, *Avec un équipage de Chasseur.*

COLOMBINE *qui a écouté un peu leur conversation.*

JE vois bien qu'ils nous aprêteront à rire ; mais où est Arlequin ? je veux qu'il m'amuse ici. J'entends quelqu'un, ne seroit-ce pas lui ?

ARLEQUIN *la voyant.*

Ouf, ce gibier-là mene un Chasseur trop loin : je me perdrois, tournons d'un autre côté... allons donc... heut, me voilà justement sur le chemin du Tigre ; maudit soit l'argent, l'or & les perles.

COLOMBINE.

Quelle heure est-il, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ah ! la fine mouche, je vois bien que tu cherches midi à quatorze heures. Passez, passez votre chemin, ma mie.

COLOMBINE.

Il ne me plaît pas moi, passe-le toi-même.

ARLEQUIN.

Oh pardi, à bon chat, bon rat, je veux rester ici.

COLOMBINE.

Hé le fou, qui perd l'esprit en voyant une femme.

ARLEQUIN.

Va-t'en, va-t'en demander ton portrait à mon Maître, il te le donnera pour rien : tu verras si tu n'es pas une vipere.

COLOMBINE.

Ton Maître est un visionnaire, qui te fait faire penitence de ses sotises. Dans le fond, tu me fais pitié ; c'est dommage qu'un jeune homme comme toi, assez bien fait, & bon enfant ; car tu es sans malice. . . .

ARLEQUIN.

Je n'en ai non plus qu'un poulet.

COLOMBINE.

C'est dommage qu'il consomme sa jeunesse dans la langueur & la souffrance ; car, dis la verité, tu t'ennuies ici, tu pâtis ?

ARLEQUIN.

Oh ! cela n'est pas croyable.

COLOMBINE.

Et pourquoi, nigaud, mener une pareille vie ?

ARLEQUIN.

Pour ne point tomber dans vos pattes, race de chats que vous êtes; si vous étiez de bonnes gens, nous ne serions pas venus nous rendre hermites. Il n'y a plus de bon tems pour moi, & c'eſt vous qui en êtes la cauſe; & malgré tout cela, il ne s'en faut de rien que je ne t'aime. La ſotte choſe que le cœur de l'homme!

COLOMBINE.

Cet original diſpute contre ſon cœur comme un honnête homme.

ARLEQUIN.

N'as-tu pas de honte d'être ſi jolie & ſi traîtreſſe?

COLOMBINE.

Comme ſi on devoit rougir de ſes bonnes qualitez. Au revoir, nigaud; tu me fuis, mais cela ne durera pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

COLOMBINE *en regardant sa montre.*

CEla est singulier!

LA COMTESSE.

Quoi?

COLOMBINE.

Je trouve qu'il y a un quart-d'heure que nous nous promenons sans rien dire: entre deux femmes, cela ne laisse pas d'être fort. Sommes-nous bien dans notre état naturel?

LA COMTESSE.

Je ne sçache rien d'extraordinaire en moi.

COLOMBINE.

Vous voilà pourtant bien rêveuse.

LA COMTESSE.

C'est que je songe à une chose.

COLOMBINE.

Voyons ce que c'eſt ; ſuivant l'eſpece de la choſe, je ferai l'eſtime de votre ſilence.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſonge qu'il n'eſt pas néceſſaire que je voye ſi ſouvent Lelio.

COLOMBINE.

Hom, il y a du Lelio : votre taciturnité n'eſt pas ſi belle que je le penſois ; la mienne, à vous dire le vrai, n'eſt pas plus méritoire. Je me taiſois à peu près dans le même goût ; je ne rêve pas à Lelio, mais je ſuis autour de cela, je rêve au Valet.

LA COMTESSE.

Mais que veux-tu dire ? quel mal y a-t-il à penſer à ce que je penſe ?

COLOMBINE.

Oh ! pour du mal, il n'y en a pas ; mais je croyois que vous ne diſiez mot par pure pareſſe de langue, & je trouvois cela beau dans une femme : car on prétend que cela eſt rare. Mais pourquoi jugez-vous qu'il n'eſt pas néceſſaire que vous voyiez ſi ſouvent Lelio ?

LA COMTESSE.

Je n'ai d'autres raiſons pour lui parler, que le mariage de ces jeunes gens-

il ne m'a point dit ce qu'il veut donner à la fille, je suis bien aise que le neveu de mon Fermier trouve quelque avantage ; mais, sans nous parler, Lelio peut me faire sçavoir ses intentions, & je puis le faire informer des miennes.

COLOMBINE.

L'imagination de cela est tout-à-fait plaisante.

LA COMTESSE.

Ne vas-tu pas faire un commentaire là-dessus ?

COLOMBINE.

Comment ! il n'y a pas de commentaire à cela : Malepeste, c'est un joli trait d'esprit que cette invention-là. Le chemin de tout le monde, quand on a affaire aux gens, c'est d'aller leur parler ; mais cela n'est pas commode, le plus court est de l'entretenir de loin ; vraiment on s'entend bien mieux : lui parlerez-vous avec une Sarbacane, ou par Procureur ?

LA COMTESSE.

Mademoiselle Colombine, vos fades railleries ne me plaisent point du tout ; je vois bien les petites idées que vous avez dans l'esprit.

COLOMBINE.

Je me doute moi, que vous ne vous doutez pas des vôtres, mais cela viendra.

LA COMTESSE.

Taisez-vous.

COLOMBINE.

Mais aussi dequoi vous aviſez-vous, de prendre un ſi grand tour pour parler à un homme ? Monſieur, ſoyons amis tant que nous reſterons ici ; nous nous amuſerons, vous à médire des femmes, moi à mépriſer les hommes : (voilà ce que vous lui avez dit tantôt.) Eſt-ce que l'amuſement que vous avez choiſi ne vous plaît plus ?

LA COMTESSE.

Il me plaira toûjours ; mais j'ai ſongé que je mettrai Lelio plus à ſon aiſe en ne le voyant plus. D'ailleurs la converſation que nous avons euë tantôt enſemble, jointe aux plaiſanteries que le Baron a continué de faire chez moi, pourroient donner matiere à de nouvelles ſcenes que je ſuis bien aiſe d'éviter : tiens, prens ce Billet.

COLOMBINE.

Pour qui ?

LA COMTESSE.

Pour Lelio. C'eſt de cette Payſanne dont il s'agit, je lui demande réponſe.

COLOMBINE.

Un Billet à Monſieur Lelio, exprès pour ne point donner matiere à la plaiſanterie ! mais voilà des précautions d'un jugement...

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis.

COLOMBINE.

Madame, c'eſt une maladie qui commence : votre cœur en eſt à ſon premier accès de fiévre : tenez, le Billet n'eſt plus néceſſaire, je vois Lelio qui s'approche.

LA COMTESSE.

Je me retire, faites votre commiſſion.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LELIO.

POurquoi donc Madame la Comteſſe ſe retire-t'elle en me voyant.

COLOMBINE *présentant le Billet.*

Monsieur.... ma Maîtresse a jugé à propos de réduire sa conversation dans ce Billet. A la Campagne on a l'esprit ingénieux.

LELIO.

Je ne vois pas la finesse qu'il peut y avoir à me laisser-là, quand j'arrive, pour m'entretenir dans des papiers. J'allois prendre des mesures avec elle pour nos Payſans ; mais voyons ses raisons.

ARLEQUIN.

Je vous conseille de lui répondre sur une carte, cela sera bien drôle.

LELIO *lit.*

Monsieur, depuis que nous nous sommes quittez, j'ai fait réflexion qu'il étoit assez inutile de nous voir.

Oh ! très-inutile, je l'ai pensé de même. *Je prévois que cela vous gêneroit, & moi, à qui il n'ennuye pas d'être seule, je serois fâchée de vous contraindre !*

Vous avez raison, Madame, je vous remercie de votre attention.

Vous sçavez la priere que je vous ai faite tantôt au sujet du mariage de nos jeunes gens ; je vous prie de vouloir bien me marquer là-dessus quelque chose de positif.

Volontiers, Madame, vous n'attendrez point : Voilà la femme du caractere le plus passable que j'aye vûë de ma vie ; si j'étois capable d'en aimer quelqu'une, ce seroit elle.

ARLEQUIN.

Par la morbleu, j'ai peur que ce tour-là ne vous joüe d'un mauvais tour.

LELIO.

Oh non : l'éloignement qu'elle a pour moi me donne en verité beaucoup d'estime pour elle ; cela est dans mon goût : je suis ravi que la proposition vienne d'elle, elle m'épargne, à moi, la peine de la lui faire.

ARLEQUIN.

Pour cela oüi, notre dessein étoit de lui dire que nous ne voulions plus d'elle.

COLOMBINE.

Quoi ! ni de moi non plus ?

ARLEQUIN.

Oh ! je suis honnête ; je ne veux point dire aux gens des injures à leur nez.

COLOMBINE.

Eh bien, Monsieur, faites-vous réponse ?

LELIO.

Oüi, ma chere enfant, j'y cours :

Vous pouvez lui dire, puisqu'elle choisit le papier pour le champ de bataille de nos conversations, que j'en ai près d'une rame chez moi, & que le terrain ne me manquera de long-temps.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé, nous verrons à qui aura le dernier.

COLOMBINE.

Vous êtes distrait, Monsieur, vous me dites que vous courez faire réponse, & vous voilà encore.

LELIO.

J'ai tort, j'oublie les choses d'un moment à l'autre. Attendez-là un moment.

COLOMBINE *l'arrêtant.*

C'est-à-dire que vous êtes bien charmé du parti que prend ma Maîtresse.

ARLEQUIN.

Pardi cela est admirable!

LELIO.

Oüi, assûrément cela me fera plaisir.

COLOMBINE.

Cela se passera. Allez.

LELIO.

Il faut bien que cela se passe.

ARLEQUIN *à Lelio.*

Emmenez-moi avec vous, car je ne me fie point à elle.

COLOMBINE.

Oh! je n'attendrai point si je suis seule, je veux causer.

LELIO.

Fais-lui l'honnêteté de rester avec elle, je vais revenir.

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J'Ai bien affaire, moi, d'être honnête à mes dépens.

COLOMBINE.

Et que crains-tu ? tu ne m'aime point, tu ne veux point m'aimer.

ARLEQUIN.

Non je ne veux point t'aimer ; mais je n'ai que faire de prendre la peine de m'empêcher de le vouloir.

COLOMBINE.

Tu m'aimerois donc si tu ne t'en empêchois ?

ARLEQUIN.

Laissez-moi en repos ; Mademoiselle Colombine ; promenez-vous d'un côté, & moi d'un autre, sinon je m'enfuirai ; car je répons tout de travers.

COLOMBINE.

Puisqu'on ne peut avoir l'honneur de ta compagnie qu'à ce prix-là, je le veux bien, promenons-nous.

ET PUIS A PART, *& en se promenant, comme Arlequin fait de son côté.*

Tout en badinant cependant, me voilà dans la fantaisie d'être aimée de ce petit corps-là.

ARLEQUIN *déconcerté, & se promenant de son côté.*

C'est une malediction que cet Amour: il m'a tourmenté quand j'en avois, & il me fait encore du mal à cette heure que je n'en veux point. Il faut prendre patience, & faire bonne mine.

Il chante.

Turlu turluton.

COLOMBINE *le rencontrant sur le Théatre, & l'arrêtant.*

Mais vraiment tu as la voix belle: Sçais-tu la musique?

ARLEQUIN *s'arrêtant aussi.*

Oüi, je commence à lire les paroles.

Il chante.

Tourleroutoutou.

COLOMBINE *continuant de se promener.*

Peste soit du petit coquin, sérieusement je crois qu'il me pique.

ARLEQUIN *de son côté.*

Elle me regarde, elle voit bien que je fais semblant de ne pas songer à elle.

COLOMBINE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Hom.

COLOMBINE.

Je commence à me lasser de la promenade.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien.

COLOMBINE.

Comment te va le cœur?

ARLEQUIN.

Ah ! je ne prens pas garde à cela.

COLOMBINE.

Gageons que tu m'aime ?

ARLEQUIN.

Je ne gage jamais, je suis trop malheureux, je perds toûjours.

COLOMBINE *allant à lui.*

Oh tu m'ennuies, je veux que tu me dises franchement que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Encore un petit tour de promenade.

COLOMBINE.

Non, parle, ou je te haïs.

ARLEQUIN.

Et que t'ai-je fait pour me haïr?

COLOMBINE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le Butord, que je vous trouve à mon gré, & qu'il faut que vous soûpiriez pour moi.

ARLEQUIN.

Je te plais donc?

COLOMBINE.

Oüi, ta petite figure me revient assez.

ARLEQUIN.

Je suis perdu, j'étouffe, adieu ma mie, sauve qui peut.... Ah! Monsieur, vous voilà.

SCENE IV.

LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LELIO.

QU'as-tu donc?

ARLEQUIN.

Hélas! c'est ce lutin-là qui me prend à la gorge: Elle veut que je l'aime.

LELIO.

Et ne sçaurois-tu lui dire que tu ne veux pas.

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aise : Elle a la malice de me dire qu'elle me haïra.

COLOMBINE.

J'ai entrepris la guérison de sa folie, il faut que j'en vienne à bout. Va, va, c'est partie à remettre.

ARLEQUIN.

Voyez la belle guérison ; je suis de la moitié plus foû que je n'étois.

LELIO.

Bon courage, Arlequin. Tenez, Colombine, voilà la réponse au Billet de votre Maîtresse.

COLOMBINE.

Monsieur, ne l'avez-vous pas faite un peu trop fiere ?

LELIO.

Eh ! pourquoi la ferois-je fiere ? Je la fais indifferente. Ai-je quelqu'interêt de la faire autrement ?

COLOMBINE.

Ecoutez, je vous parle en amie. Les plus courtes folies sont les meilleures : l'homme est foible ; tous les Philosophes du

du tems passé nous l'ont dit ; & je m'en fie bien à eux. Vous vous croyez leste & gaillard, vous n'êtes point cela ; ce que vous êtes est caché derriere tout cela : si j'avois besoin d'indifference, & qu'on en vendit, je ne ferois pas emplette de la vôtre, j'ai bien peur que ce ne soit une drogue de Charlatan, car on dit que l'amour en est un ; & franchement vous m'avez tout l'air d'avoir pris de son mitridate. Vous vous agitez, vous allez & venez, vous riez du bout des dents, vous êtes sérieux tout de bon : Tout autant de simptômes d'une indifference amoureuse.

LELIO.

Et laissez-moi, Colombine, ce discours-là m'ennuie.

COLOMBINE.

Je parts, mais mon avis est que vous avez la vûë trouble : attendez qu'elle s'éclaircisse, vous verrez mieux votre chemin ; n'allez pas vous jetter dans quelque orniere, vous embourber dans quelque pas. Quand vous soûpirerez, vous serez bien-aise de trouver un écho qui vous réponde : n'en dites rien, ma Maîtresse est étourdie du bateau ; la bonne Dame bataille, & c'est autant de

battu ; *motus.* Monſieur, je ſuis votre ſervante.

Elle s'en va.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

AH, ah, ah, cela ne te fait-il pas rire ?

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Cette folle, qui me vient dire qu'elle croit que ſa Maîtreſſe s'humaniſe, elle qui me fuit, & qui me fuit, moi préſent. Oh ! parbleu Madame la Comteſſe, vos manieres ſont tout-à-fait de mon goût, je les trouve pourtant un peu ſauvages ; car enfin, l'on n'écrit pas à un homme de qui l'on n'a pas à ſe plaindre : Je ne veux plus vous voir, vous me fatiguez, vous m'êtes inſupportable ; & voilà le ſens du Billet, tout mitigé qu'il eſt. Oh ! la verité eſt que je ne croyois pas être ſi haïſſable. Qu'en dis-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh, Monsieur, chacun a son goût.

LELIO.

Parbleu, je suis content de la réponse que j'ai faite au Billet, & de l'air dont je l'ai reçû : mais très-content.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas la peine d'être si content, à moins qu'on ne soit fâché. Tenez-vous ferme, mon cher Maître ; car si vous tombez, me voilà à bas.

LELIO.

Moi, tomber ? Je pars dès demain pour Paris : voilà comme je tombe.

ARLEQUIN.

Ce voyage-là pourroit bien être une culebute à gauche, au lieu d'une culebute à droite.

LELIO.

Point du tout, cette femme croiroit peut-être que je serois sensible à son amour, & je veux la laisser-là pour lui prouver que non.

ARLEQUIN.

Que ferai-je donc, moi ?

LELIO.

Tu me suivras.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien à prouver à Colombine.

LELIO.

Bon, ta Colombine ; il s'agit bien de Colombine : veux-tu encore aimer, dis? Ne te souvient-il plus de ce que c'est qu'une femme ?

ARLEQUIN.

Je n'ai non plus de mémoire qu'un liévre, quand je vois cette fille-là.

LELIO *avec distraction.*

Il faut avoüer que les bizarreries de l'esprit d'une femme sont des pieges bien finement dressez contre nous !

ARLEQUIN.

Dites-moi, Monsieur, j'ai fait un gros serment de n'être plus amoureux ; mais si Colombine m'ensorcelle, je n'ai pas mis cet article dans mon marché : mon serment ne vaudra rien, n'est-ce pas ?

LELIO *distrait.*

Nous verrons. Ce qui m'arrive avec la Comtesse ne suffiroit-il pas pour jetter des étincelles de passion dans le cœur d'un autre ? Oh, sans l'inimitié que j'ai voüée à l'amour, j'extravaguerois actuellement, peut-être : Je sens bien qu'il ne m'en faudroit pas davantage, je serois piqué, j'aimerois : cela iroit tout de suite.

ARLEQUIN.

J'ai toûjours entendu dire : il a du cœur comme un Ceſar ; mais ſi ce Ceſar étoit à ma place, il ſeroit bien ſot.

LELIO *continuant.*

Le hazard me fait connoître une femme qui haït l'amour ; nous lions cependant commerce d'amitié, qui doit durer pendant notre ſéjour ici : je la conduis chez elle, nous nous quittons en bonne intelligence, nous avons à nous revoir, je viens la trouver indifferemment ; je ne ſonge non plus à l'amour qu'à m'aller noyer, j'ai vû ſans danger les charmes de ſa perſonne : voilà qui eſt fini, ce ſemble. Point du tout, cela n'eſt pas fini ; j'ai maintenant affaire à des caprices, à des fantaiſies : équipages d'eſprit que toute femme apporte en naiſſant. Madame la Comteſſe ſe met à rêver, & l'idée qu'elle imagine en ſe joüant ſeroit la ruine de mon repos ſi j'étois capable d'y être ſenſible.

ARLEQUIN.

Mon cher Maître, je crois qu'il faudra que je ſaute le bâton.

LELIO.

Un Billet m'arrête en chemin : Billet diabolique, empoiſonné, où l'on écrit

que l'on ne veut plus me voir, que ce n'eſt pas la peine. M'écrire cela à moi ! qui ſuis en pleine ſécurité, qui n'ai rien fait à cette femme : s'attend-on à cela ? Si je ne prens garde à moi, ſi je raiſonne à l'ordinaire, qu'en arrivera-t-il ? Je ſerai étonné, déconcerté : premier degré de folie, car je vois cela tout comme ſi j'y étois ; après quoi, l'amour propre s'en mêle ; je me crois mépriſé, parce qu'on s'eſtime un peu ; je m'aviſerai d'être choqué, me voila fou complet. Deux jours après, c'eſt de l'amour qui ſe déclare ; d'où vient-il ? pourquoi vient-il ? d'une petite fantaiſie magique qui prend à une femme ; & qui plus eſt, ce n'eſt pas ſa faute à elle : la nature a mis du poiſon pour nous dans toutes ſes idées : ſon eſprit ne peut ſe retourner qu'à notre dommage, ſa vocation eſt de nous mettre en démence : elle fait ſa charge involontairement. Ah ! que je ſuis heureux dans cette occaſion-ci, d'être à l'abri de tous ces périls : le voilà, ce Billet inſultant, malhonnête ; mais cette reflexion-là me met de mauvaiſe humeur : les mauvais procedez m'ont toûjours déplû, & le vôtre eſt un des plus dé-

plaisant. Madame la Comtesse, je suis bien fâché de ne l'avoir pas rendu à Colombine.

ARLEQUIN *entendant nommer sa Maîtresse.*

Monsieur, ne me parlez plus d'elle; car, voyez-vous, j'ai dans mon esprit qu'elle est amoureuse, & j'enrage.

LELIO.

Amoureuse! Elle amoureuse?

ARLEQUIN.

Oüi, je la voyois tantôt qui badinoit, qui ne sçavoit que dire; elle tournoit autour du pot, je crois même qu'elle a tapé du pié; tout cela est signe d'amour, tout cela mene un homme à mal.

LELIO.

Si je m'imaginois que ce que tu dis fût vrai, nous partirions tout à l'heure pour Constantinople.

ARLEQUIN.

Eh mon Maître, ce n'est pas la peine que vous faisiez ce chemin-là pour moi; je ne mérite pas cela, & il vaut mieux que j'aime que de vous coûter tant de dépense.

LELIO.

Plus j'y rêve, & plus je vois qu'il

faut que tu sois fou, pour me dire que je lui plais, après son Billet & son procedé.

ARLEQUIN.

Son Billet! de qui parlez-vous?

LELIO.

D'elle.

ARLEQUIN.

Eh bien, ce Billet n'est pas d'elle.

LELIO.

Il ne vient pas d'elle?

ARLEQUIN.

Pardi non, c'est la Comtesse.

LELIO.

Eh de qui diantre me parles-tu donc, butord?

ARLEQUIN.

Moi, de Colombine; ce n'étoit donc pas à cause d'elle que vous vouliez me mener à Constantinople?

LELIO.

Peste soit de l'animal! avec son galimathias.

ARLEQUIN.

Je croyois que c'étoit pour moi que vous vouliez voyager.

LELIO.

Oh! qu'il ne t'arrive plus de faire de ces mépriſes-là; car j'étois certain que

tu

tu n'avois rien remarqué pour moi dans la Comteſſe.

ARLEQUIN.

Si fait, j'ai remarqué qu'elle vous aimera bien-tôt.

LELIO.

Tu rêves.

ARLEQUIN.

Et je remarque que vous l'aimerez auſſi.

LELIO.

Moi l'aimer ! moi l'aimer : tiens, tu me feras plaiſir de ſçavoir adroitement de Colombine les diſpoſitions où elle ſe trouve ; car je veux ſçavoir à quoi m'en tenir : & ſi, contre toute apparence, il ſe trouvoit dans ſon cœur une ombre de penchant pour moi, vite à cheval : je pars.

ARLEQUIN.

Bon, & vous partez demain pour Paris.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce qui t'a dit cela ?

ARLEQUIN.

Vous, il n'y a qu'un moment ; mais c'eſt que la mémoire vous faille, comme à moi. Voulez-vous que je vous diſe, il eſt bien aiſé de voir que le cœur

vous démange; vous parlez tout seul, vous faites des discours qui ont dix lieuës de long, vous voulez vous en aller en Turquie, vous mettez vos bottes, vous les ôtez, vous partez, vous restez, & puis du noir, & puis du blanc : Pardi quand on ne sçait ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, ce n'est pas pour des prunes. Et moi que ferai-je après ? quand je vois mon Maître qui perd l'esprit, le mien s'en va de compagnie.

LELIO.

Je te dis qu'il ne me reste plus qu'une simple curiosité, c'est de sçavoir s'il ne se passeroit pas quelque chose dans le cœur de la Comtesse, & je donnerois tout à l'heure cent écus pour avoir soupçonné juste. Tâchons de le sçavoir.

ARLEQUIN.

Mais encore une fois, je vous dis que Colombine m'attrapera, je le sens bien.

LELIO.

Ecoute; après tout, mon pauvre Arlequin, si tu te fais tant de violence pour ne pas aimer cette fille-là, je ne t'ai jamais conseillé l'impossible.

ARLEQUIN.

Par la mardi vous parlez d'or, vous m'ôtez plus de cent pesant de dessus le corps, & vous prenez bien la chose. Franchement, Monsieur, la femme est un peu vaurienne, mais elle a du bon : entre nous, je la crois plus ratiere que malicieuse. Je m'en vais tâcher de rencontrer Colombine, & je ferai votre affaire : je ne veux pas l'aimer ; mais si j'ai tant de peine à me retenir, adieu pannier, je me laisserai aller ; si vous m'en croyez vous ferez de même. Estre amoureux & ne l'être pas, ma foi, je donnerois le choix pour un liard : c'est misere, j'aime mieux la misere gaillarde que la misere triste : adieu, je vais travailler pour vous.

LELIO.

Attens : tiens, ce n'est pas la peine que tu y aille.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LELIO.

C'est que ce que je pourrois apprendre ne me serviroit de rien. Si elle m'aime, que m'importe ? si elle ne m'aime pas, je n'ai pas besoin de le sçavoir ; ainsi je ferai mieux de rester comme je suis.

ARLEQUIN.

Monsieur, si je deviens amoureux, je veux avoir la consolation que vous le soyez aussi, afin qu'on dise toûjours, tel Valet, tel Maître : je ne m'embaraſſe pas d'être un ridicule, pourvû que je vous ressemble ; si la Comteſſe vous aime, je viendrai vîtement vous le dire, afin que cela vous acheve : par bonheur que vous êtes déja bien avancé, & cela me fait un grand plaiſir. Je m'en vais voir l'air du bureau.

SCENE VI.

LELIO, JACQUELINE,

LELIO.

JE ne le querelle point, car il eſt déja tout égaré.

JACQUELINE.

Monsieur ?

LELIO *diſtrait.*

Je prierai pourtant la Comteſſe d'ordonner à Colombine de laiſſer ce malheureux en repos ; mais peut-être elle eſt bien-aiſe elle-même que l'autre travaille à lui détraquer la cervelle, car

Madame la Comteſſe n'eſt pas dans le goût de m'obliger.

JACQUELINE.

Monſieur?

LELIO *d'un air fâché, & agité.*

Eh bien, que veux-tu?

JACQUELINE.

Je viens vous demander mon congé.

LELIO *ſans l'entendre.*

Morbleu, je n'entens parler que d'amour: eh laiſſez-moi reſpirer, vous autres! vous me laſſez, faites comme il vous plaira; j'ai la tête remplie de femmes & de tendreſſes: ces maudites idées-là me ſuivent par tout, & elles m'aſſiegent; Arlequin d'un côté, les folies de la Comteſſe de l'autre, & toi auſſi.

JACQUELINE.

Monſieur, c'eſt que je viens vous dire que je veux m'en aller.

LELIO.

Pourquoi?

JACQUELINE.

C'eſt que Piarre ne m'aime plus, ce miſerable-là s'eſt amouraché de la fille à Thomas: Tenez, Monſieur, ce que c'eſt que la cruauté des hommes, je l'ai vû qui batifoloit avec elle; moi, pour le faire venir, je lui ai fait comme ça

avec le bras, & y allons, & le vilain qu'il eſt m'a fait comme cela un geſte du coude ; cela vouloit dire, va te promener. Oh que les hommes ſont traîtres! voilà qui eſt fait, j'en ſuis ſi ſaoule, que je n'en veux plus entendre parler ; & je vians pour cet effet vous demander mon congé.

LELIO.

De quoi s'aviſe ce coquin-là, d'être infidele?

JACQUELINE.

Je ne comprens pas cela, il m'eſt avis que c'eſt un rêve.

LELIO.

Tu ne le comprens pas? c'eſt pourtant un vice dont il a plû aux femmes d'enrichir l'humanité.

JACQUELINE.

Qui que ce ſoit, voilà de belles richeſſes qu'on a boutées-là dans le monde.

LELIO.

Va, va, Jacqueline, il ne faut pas que tu t'en ailles.

JACQUELINE.

Oh, Monſieur, je ne veux pas reſter dans le Village, car on eſt ſi foible ; ſi ce garçon-là me recharchoit, je ne ſis

pas rancuneuse, il y auroit du rapatriage, & je prétens être broüillée.

LELIO.

Ne te presse pas, nous verrons ce que dira la Comtesse.

JACQUELINE.

Hom ! la voilà, cette Comtesse. Je m'en vas, Piarre est son Valet, & ça me fâche itou contre elle.

SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE, *qui cherche à terre avec application.*

LELIO *la voyant chercher.*

Elle m'a fuï tantôt : si je me retire, elle croira que je prens ma revanche, & que j'ai remarqué son procedé ; comme il n'en est rien, il est bon de lui paroître tout aussi indifferent que je le suis. Continuons de rêver, je n'ai qu'à ne lui point parler pour remplir les conditions du Billet.

LA COMTESSE *cherchant toûjours.*

Je ne trouve rien.

LELIO.

Ce voisinage-là me déplaït, je crois

que je ferai fort bien de m'en aller, dût-elle en penser ce qu'elle voudra.

Et puis la voyant approcher.

Oh parbleu, c'en est trop, Madame, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire qu'il étoit inutile de nous revoir, & j'ai trouvé que vous pensiez juste ; mais je prendrai la liberté de vous representer, que vous me mettez hors d'état de vous obéïr. Le moyen de ne vous point voir, je me trouve près de vous, Madame, vous venez jusqu'à moi ; je me trouve irrégulier sans avoir tort.

LA COMTESSE.

Hélas, Monsieur, je ne vous voyois pas ! après cela, quand je vous aurois vû, je me ferois un grand scrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes, & je ne me détournerois pas de mon chemin à cause de vous. Je vous dirai cependant que vous outrez les termes de mon Billet ; il ne signifioit pas, haïssons-nous, soyons-nous odieux. Si vos dispositions de haine, ou pour toutes les femmes, ou pour moi, vous l'ont fait expliquer comme cela, & si vous le pratiquez comme vous l'entendez, ce n'est pas ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vûë ; vous souf-

frez apparemment, & j'en ſuis fâchée ; mais vous avez le champ libre, voilà de la place pour fuïr, délivrez-vous de ma vûë. Quant à moi, Monſieur, qui ne vous haït, ni ne vous aime, qui n'ai ni chagrin, ni plaiſir à vous voir, vous trouverez bon que j'aille mon train, que vous me ſoyez un objet parfaitement indifferent, & que j'agiſſe tout comme ſi vous n'étiez pas-là. Je cherche mon portrait, j'ai beſoin de quelques petits diamans qui en ornent la boëte ; je l'ai priſe pour les envoyer démonter à Paris, & Colombine, à qui je l'ai donné pour le remettre à un de mes Gens, qui part exprès, l'a perdu ; voilà ce qui m'occupe : & ſi je vous avois apperçû-là, il ne m'en auroit coûté que de vous prier très-froidement & très-poliment de vous détourner ; peut-être même m'auroit-il pris fantaiſie de vous prier de chercher avec moi, puiſque vous vous trouvez-là ; car je n'aurois pas deviné que ma préſence vous affligeoit : à préſent que je le ſçais, je n'uſerai point d'une priere incivile : Fuyez vîte, Monſieur, car je continuë.

LELIO.

Madame, je ne veux point être inci-

vil non plus, & je reſte puiſque je puis vous rendre ſervice, je vais chercher avec vous.

LA COMTESSE.

Ah non, Monſieur, ne vous contraignez pas; allez-vous-en, je vous dis que vous me haïſſez, je vous l'ai dit, vous n'en diſconvenez point. Allez-vous-en donc, ou je m'en vais.

LELIO.

Parbleu, Madame, c'eſt trop ſouffrir de rebuts en un jour; & billet & diſcours, tout ſe reſſemble. Adieu donc, Madame, je ſuis votre ſerviteur.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

Quand il eſt parti, elle dit.

Mais à propos, cet étourdi qui s'en va, & qui n'a point marqué poſitivement dans ſon Billet ce qu'il vouloit donner à ſa Fermiere; il me dit ſimplement qu'il verra ce qu'il doit faire. Ah! je ne ſuis pas d'humeur à mettre toûjours la main à la plume. Je me mocque de ſa haine, il faut qu'il me parle.

Dans l'inſtant elle part pour le rappeller, quand il revient lui-même.

Quoi! vous revenez, Monſieur?

LELIO *d'un air agité.*

Oüi, Madame, je reviens, j'ai quelque chose à vous dire ; & puisque vous voilà, ce sera un Billet épargné & pour vous, & pour moi.

LA COMTESSE.

A la bonne heure, de quoi s'agit-il ?

LELIO.

C'est que le neveu de votre Fermier ne doit plus compter sur Jacqueline : Madame, cela doit vous faire plaisir ; car cela finit le peu de commerce forcé que nous avons ensemble.

LA COMTESSE.

Le commerce forcé : Vous êtes bien difficile, Monsieur, & vos expressions sont bien naïves ! mais passons. Pourquoi donc, s'il vous plaït, Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune homme ? Que signifie ce caprice-là ?

LELIO.

Ce que signifie un caprice ? je vous le demande, Madame ; cela n'est point à mon usage, & vous le définirez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de celui-ci, si vous vouliez : il est de votre ouvrage appa-

remment ; je me mêlois de leur mariage, cela vous fatiguoit, vous avez tout arrêté. Je vous suis obligée de vos égards.

LELIO.

Moi, Madame !

LA COMTESSE.

Oüi, Monsieur, il n'étoit pas nécessaire de vous y prendre de cette façon-là ; cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'interêt que j'avois à vous voir vous fût à charge : je ne condamne point dans les autres ce qui est en moi ; & sans le hazard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vû de votre vie, si j'avois pû.

LELIO.

Eh, je n'en doute pas, Madame, je n'en doute pas.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, de votre vie. Eh, pourquoi en douteriez-vous ? En verité, je ne vous comprens pas ! Vous avez rompu avec les femmes, moi avec les hommes : vous n'avez pas changé de sentiment, n'est-il pas vrai ? D'où vient donc que je changerois ? Sur quoi en changerois-je ? Y songez-vous ? Oh, mettez-vous dans l'esprit que mon opi-

niâtreté vaut bien la vôtre, & que je n'en démordrai point.

LELIO.

Eh Madame, vous m'en avez accablé de preuves d'opiniâtreté; ne m'en donnez plus, voilà qui eſt fini : je ne ſonge à rien, je vous aſſure.

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous, Monſieur, vous ne ſongez à rien ? Mais du ton dont vous le dites, il ſemble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaiſe nouvelle. Eh bien, Monſieur, vous ne m'aimerez jamais, cela eſt-il ſi triſte ? Oh je le vois bien, je vous ai écrit qu'il ne falloit plus nous voir, & je veux mourir ſi vous n'avez pris cela pour quelque agitation de cœur; aſſurément vous me ſoupçonnez de penchant pour vous. Vous m'aſſurez que vous n'en aurez jamais pour moi : vous croyez me mortifier, vous le croyez, Monſieur Lelio, vous le croyez, vous dis-je, ne vous en défendez point. J'eſperois que vous me divertiriez en m'aimant : vous avez pris un autre tour, je ne perds point au change, & je vous trouve très-divertiſſant comme vous êtes.

LELIO *d'un air riant & piqué.*

Ma foi, Madame, nous ne nous ennuyrons donc point ensemble ; si je vous réjoüis, vous n'êtes point ingrate : Vous esperiez que je vous divertirois, mais vous ne m'aviez pas dit que je serois diverti : quoiqu'il en soit, brisons là-dessus ; la comedie ne me plaît pas long-tems, & je ne veux être ni acteur, ni spectateur.

LA COMTESSE *d'un ton badin.*

Ecoutez, Monsieur, vous m'avoüerez qu'un homme à votre place, qui se croit aimé, surtout quand il n'aime pas, se met en prise.

LELIO.

Je ne pense point que vous m'aimez, Madame ; vous me traitez mal, mais vous y trouvez du goût. N'usez point de prétexte, je vous ai déplû d'abord ; moi spécialement je l'ai remarqué : & si je vous aimois, de tous les hommes qui pourroient vous aimer, je serois peut-être le plus humilié, le plus raillé & le plus à plaindre.

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette idée-là ? Vous vous trompez, je serois fâchée que vous m'aimassiez, parce que j'ai résolu de ne

point aimer : mais quelque chose que j'aye dit, je croirois du moins devoir vous estimer.

LELIO.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuste, je ne suis pas sans discernement : mais à quoi bon faire cette supposition, que si vous m'aimiez je vous traiterois plus mal qu'un autre ? La supposition est inutile, puisque vous n'avez point envie de faire l'essai de mes manieres, que vous importe ce qui en arriveroit ? cela vous doit être indifferent ; vous ne m'aimez pas ? car enfin, si je le pensois...

LELIO.

Eh je vous prie, point de menace, Madame : vous m'avez tantôt offert votre amitié, je ne vous demande que cela, je n'ai besoin que de cela : ainsi vous n'avez rien à craindre.

LA COMTESSE *d'un air froid.*

Puisque vous n'avez besoin que de cela, Monsieur, je suis ravie ; je vous l'accorde, j'en serai moins gênée avec vous.

LELIO.

Moins gênée ; ma foi, Madame, il

ne faut pas que vous la soyez du tout ; & tout bien pesé, je crois que nous ferons mieux de suivre les termes de votre Billet.

LA COMTESSE.

Oh, de tout mon cœur : allons, Monsieur, ne nous voyons plus : je fais présent de cent pistoles au neveu de mon Fermier ; vous me ferez sçavoir ce que vous voulez donner à la fille, & je verrai si je souscrirai à ce mariage, dont notre rupture va lever l'obstacle que vous y avez mis : soyons-nous inconnus l'un à l'autre ; j'oublie que je vous ai vû : je ne vous reconnoîtrai pas demain.

LELIO.

Et moi, Madame, je vous reconnoîtrai toute ma vie ; je ne vous oublierai point : vos façons avec moi vous ont gravé pour jamais dans ma mémoire.

LA COMTESSE.

Vous m'y donnerez la place qu'il vous plaira, je n'ai rien à me reprocher ; mes façons ont été celles d'une femme raisonnable.

LELIO.

Morbleu, Madame, vous êtes une Dame

Dame raisonnable, à la bonne heure, mais accordez donc cette lettre avec vos premieres honnêtetez, & avec vos offres d'amitié : cela est inconcevable, aujourd'hui vorre ami, demain rien. Pour moi, Madame, je ne vous ressemble pas, & j'ai le cœur aussi jaloux en amitié qu'en amour : ainsi nous ne nous convenons point.

LA COMTESSE.

Adieu, Monsieur, vous parlez d'un air bien dégagé, & presque offençant, si j'étois vaine : cependant si j'en crois Colombine, je vaux quelque chose à vos yeux-même.

LELIO.

Un moment : Vous êtes de toutes les Dames que j'ai vû celle qui vaut le mieux ; je sens même que j'ai du plaisir à vous rendre cette justice-là. Colombine vous en a dit davantage, c'est une visionnaire, non seulement sur mon chapitre, mais encore sur le vôtre. Madame, je vous en avertis ; ainsi n'en croyez jamais au rapport de vos Domestiques.

LA COMTESSE.

Comment ! Que dites-vous, Monsieur ? Colombine vous auroit fait en-

tendre... Ah l'impertinente ! je la vois qui passe. Colombine, venez ici.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE.

COLOMBINE *arrive.*

QUe me voulez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que je veux ?

COLOMBINE.

Si vous ne voulez rien, je m'en retourne.

LA COMTESSE.

Parlez, quels discours avez-vous tenu à Monsieur sur mon compte ?

COLOMBINE.

Des discours très-sensez à mon ordinaire.

LA COMTESSE.

Je vous trouve bien hardie, d'oser, suivant votre petite cervelle, tirer de folles conjectures de mes sentimens ; & je voudrois bien vous demander sur quoi vous avez compris que j'aime Monsieur, à qui vous l'avez dit ?

COLOMBINE.

N'eſt-ce que cela? je vous jure que je l'ai crû comme je l'ai dit, & je l'ai dit pour le bien de la choſe ; c'étoit pour abreger votre chemin à l'un & à l'autre, car vous y viendrez tous deux : cela ira là ; & ſi la choſe arrive, je n'aurai fait aucun mal. A votre égard, Madame, je vais vous expliquer ſur quoi j'ai penſé que vous aimiez. . .

LA COMTESSE *lui coupant la parole.*

Je vous défends de parler.

LELIO *d'un air doux & modeſte.*

Je ſuis honteux d'être la cauſe de cette explication-là, mais vous pouvez être perſuadée que ce qu'elle a pû me dire ne m'a fait aucune impreſſion. Non, Madame, vous ne m'aimez point, & j'en ſuis convaincu ; & je vous avouërai même dans le moment où je ſuis, que cette conviction m'eſt néceſſaire : je vous laiſſe. Si nos Payſans ſe raccommodent, je verrai ce que je puis faire pour eux : puiſque vous vous intereſſez à leur mariage, je me ferai un plaiſir de le hâter, & j'aurai l'honneur de vous porter tantôt ma réponſe, ſi vous me le permettez.

LA COMTESSE *quand il eſt parti.*

Juſte Ciel ! que vient-il de me dire ? & d'où vient que je ſuis émûë de ce que je viens d'entendre ? cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire ! Non, cela ne ſignifie rien, & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE *à part.*

Oh, notre amour ſe fait grand ! il parlera bien-tôt bon François.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE *à part les premiers mots.*

BAttons-lui toûjours froid. Tous les diamans y sont, rien n'y manque, hors le portrait que Monsieur Lelio a gardé. C'est ungrand bonheur que vous ayez trouvé cela; je vous rend la boëte, il est juste que vous la donniez vous-même à Madame la Comtesse : adieu, je suis pressée.

ARLEQUIN *l'arrête.*

Eh là, là, là, ne vous en allez pas si vîte, je suis de si bonne humeur.

COLOMBINE.

Je vous ai dit ce que je pensois de ma Maîtresse à l'égard de votre Maître : bonjour.

ARLEQUIN.

Eh bien, dites à cette heure ce que vous pensez de moi, hé, hé, hé.

COLOMBINE.

Je pense de vous que vous m'ennuyeriez si je restois plus long-tems.

ARLEQUIN.

Fi, la mauvaise pensée, causons pour chasser cela, c'est une migraine.

COLOMBINE.

Je n'ai pas le tems, Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Et allons donc, faut-il avoir des manieres comme cela avec moi? Vous me traitez de Monsieur, cela est-il honnête?

COLOMBINE.

Très-honnête; mais vous m'amusez, laissez-moi: que voulez-vous que je fasse ici?

ARLEQUIN.

Me dire comment je me porte: par exemple, me faire de petites questions. Arlequin par-ci, Arlequin par-là; me demander comme tantôt, si je vous aime: que sçait-on? peut-être je vous répondrai que oüi.

COLOMBINE.

Oh, je ne m'y fie plus.

ARLEQUIN.

Si fait, si fait, fiez-vous-y pour voir.

COLOMBINE.

Non, vous haïssez trop les femmes.

ARLEQUIN.

Cela m'a passé, je leur pardonne.

COLOMBINE.

Et moi, à compter d'aujourd'hui, je me broüille avec les hommes; dans un an ou deux, je me raccommoderai peut-être avec ces nigauds-là.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je me tienne pendant ce tems-là les bras croisez, à vous voir venir, moi.

COLOMBINE.

Voyez-moi venir dans la posture qu'il vous plaira, que m'importe? que vos bras soient croisez ou ne le soient pas?

ARLEQUIN.

Par la sambille, j'enrage. Maudit esprit lunatique, que je te donnerois de grand cœur un bon coup de poing, si tu ne portois pas une cornette.

COLOMBINE *riant.*

Ah, je vous entends! vous m'aimez, j'en suis fâchée, mon ami : le Ciel vous assiste.

ARLEQUIN.

Mardi oüi, je t'aime; mais laisse-moi faire. Tien, mon chien d'amour s'en ira, je m'étranglerois plûtôt : je m'en vais être yvrogne, je joüerai à la boule toute la journée, je prierai mon Maître de m'apprendre le picquet, je joüerai avec lui ou avec moi, je dormirai plûtôt que de rester sans rien faire. Tu verras, va; je cours tirer bouteille pour commencer.

COLOMBINE.

Tu mériterois que je te fisse expirer par pur chagrin, mais je suis généreuse. Tu as mépriſé toutes les Suivantes de France en ma personne, je les represente. Il faut une réparation à cette insulte; à mon égard, je t'en quitterois volontiers; mais je ne puis trahir les interêts & l'honneur d'un Corps si respectable pour toi. Fais-lui donc satisfaction : demande-lui à genoux pardon de toutes tes impertinences, & la grace t'est accordée.

ARLEQUIN.

M'aimeras-tu après cette autre impertinence-là ?

COLOMBINE.

Humilie-toi, & tu seras instruit.

ARLEQUIN *se mettant à genoux.*

Pardi, je le veux bien : je demande pardon à ce drôle de Corps pour qui tu parles.

COLOMBINE.

En diras-tu du bien ?

ARLEQUIN.

C'est une autre affaire, il est défendu de mentir.

COLOMBINE.

Point de grace.

ARLEQUIN.

Accommodons-nous. Je n'en dirai ni bien, ni mal. Est-ce fait ?

COLOMBINE.

Hé ! la réparation est un peu cavaliere ; mais le Corps n'est pas formaliste. Baise-moi la main en signe de paix, & leve-toi. Tu me parois vraiement repentant, cela me fait plaisir.

ARLEQUIN *relevé.*

Tu m'aimeras au moins.

COLOMBINE.

Je l'espere.

ARLEQUIN *sautant.*

Je me sens plus leger qu'une plume.

COLOMBINE.

Ecoute, nous avons interêt de hâter l'amour de nos Maîtres, il faut qu'ils se marient ensemble.

ARLEQUIN.

Oüi, afin que je t'épouse, par dessus le marché.

COLOMBINE.

Tu l'as dit : n'oublions rien pour les conduire à s'avoüer qu'ils s'aiment. Quand tu rendras la boëte à la Comtesse, ne manque pas de lui dire pourquoi ton Maître en garde le portrait. Je la vois qui rêve, retire-toi, & reviens dans un moment, de peur qu'en nous voyant ensemble, elle ne nous soupçonne d'intelligence. J'ai dessein de la faire parler; je veux qu'elle sçache qu'elle aime, son amour en ira mieux quand elle se l'avoüera.

SCENE II.

LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE *d'un air de méchante humeur.*

AH! vous voilà, a-t-on trouvé mon portrait?

COLOMBINE.

Je n'en ſçai rien, Madame, je le fais chercher.

LA COMTESSE.

Je viens de rencontrer Arlequin, ne vous a-t-il point parlé? N'a-t-il rien à me dire de la part de ſon Maître?

COLOMBINE.

Je ne l'ai pas vû.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas vû?

COLOMBINE.

Non Madame.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc aveugle! Avez-vous dit au Cocher de mettre les chevaux au caroſſe?

COLOMBINE.

Moi! non, vraiment.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

COLOMBINE.

Faute de sçavoir deviner.

LA COMTESSE.

Comment deviner? Faut-il tant de fois vous répeter les choses?

COLOMBINE.

Ce qui n'a jamais été dit n'a pas été répeté, Madame, cela est clair: demandez cela à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous êtes une grande raisonneuse.

COLOMBINE.

Qui diantre sçavoit que vous vouluſſiez partir pour aller quelque part; mais je m'en vais avertir le Cocher.

LA COMTESSE.

Il n'eſt plus tems.

COLOMBINE.

Il ne faut qu'un inſtant.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'il eſt trop tard.

COLOMBINE.

Peut-on vous demander où vous vouliez aller, Madame?

LA COMTESSE.

Chez ma ſœur qui eſt à ſa Terre: j'avois deſſein d'y paſſer quelques jours.

COLOMBINE.

Et la raiſon de ce deſſein-là ?

LA COMTESSE.

Pour quitter Lelio, qui s'aviſe de m'aimer, je penſe.

COLOMBINE.

Oh ! raſſurez-vous, Madame, je crois maintenant qu'il n'en eſt rien.

LA COMTESSE.

Il n'en eſt rien ! je vous trouve bien plaiſante, de me venir dire qu'il n'en eſt rien, vous de qui je ſçai la choſe en partie.

COLOMBINE.

Cela eſt vrai, je l'avois crû ; mais je vois que je me ſuis trompée.

LA COMTESSE.

Vous êtes faite aujourd'hui pour m'impatienter.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas mon intention.

LA COMTESSE.

Non, d'aujourd'hui vous ne m'avez répondu que des impertinences.

COLOMBINE.

Mais, Madame, tout le monde ſe peut tromper.

LA COMTESSE.

Je vous dis encore une fois que cet

homme-là m'aime, & que je vous trouve ridicule de me disputer cela. Prenez-y garde, vous me répondrez de cet amour-là au moins.

COLOMBINE.

Moi, Madame, m'a-t'il donné son cœur en garde? Eh, que vous importe, qu'il vous aime?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas son amour qui m'importe, je ne m'en soucie gueres; mais il m'importe de ne point prendre de fausses idées des gens, & de n'être pas la dupe éternelle de vos étourderies.

COLOMBINE.

Voilà un sujet de querelle furieusement tiré par les cheveux: cela est bien subtil.

LA COMTESSE.

En vérité, je vous admire dans vos récits! Monsieur Lelio vous aime, Madame, j'en suis certaine, votre Billet l'a picqué, il l'a reçû en colere, il l'a lû de même, il a pâli, il a rougi. Dites-moi sur un pareil rapport, qui est-ce qui ne croira pas qu'un homme est amoureux? Cependant il n'en est rien, il ne plaît plus à Mademoiselle que cela soit, elle s'est trompée. Moi, je compte

là-dessus, je prend des mesures pour me retirer : mesures perduës.

COLOMBINE.

Quelles si grandes mesures avez-vous donc prises, Madame ? si vos ballots sont faits, ce n'est encore qu'en idée, & cela ne dérange rien. Au bout du compte, tant mieux s'il ne vous aime point.

LA COMTESSE.

Oh, vous croyez que cela va comme votre tête, avec votre tant mieux : il seroit à souhaiter qu'il m'aimât, pour justifier le reproche que je lui en ai fait. Je suis désolée d'avoir accusé un homme d'un amour qu'il n'a pas ; mais si vous vous êtes trompée, pourquoi Lelio m'a-t'il fait presque entendre qu'il m'aimoit ? Parlez donc, me prenez-vous pour une bête ?

COLOMBINE.

Le Ciel m'en préserve.

LA COMTESSE.

Que signifie le discours qu'il m'a tenu en me quittant ? Madame, vous ne m'aimez point, j'en suis convaincu, & je vous avoüerai que cette conviction m'est absolument nécessaire. N'est-ce pas tout comme s'il m'avoit dit : Je se-

rois en danger de vous aimer si je croyois que vous puissiez m'aimer vous-même ? Allez, allez, vous ne sçavez ce que vous dites, c'est de l'amour que ce sentiment-là.

COLOMBINE.

Cela est plaisant ! je donnerois à ces paroles-là, moi, toute une autre interprétation, tant je les trouve équivoques.

LA COMTESSE.

Oh, je vous prie, gardez votre belle interprétation, je n'en suis point curieuse, je vois d'ici qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Je la crois pourtant aussi naturelle que la vôtre, Madame.

LA COMTESSE.

Pour la rareté du fait, voyons donc.

COLOMBINE.

Vous sçavez que Monsieur Lelio fuit les femmes ; cela posé, examinons ce qu'il vous dit. Vous ne m'aimez pas, Madame, j'en suis convaincu, & je vous avoüerai que cette conviction m'est absolument nécessaire ; c'est-à-dire, pour rester où vous êtes, j'ai besoin d'être certain que vous ne m'aimez pas, sans quoi je décamperois.

C'eſt une penſée déſobligeante, entortillée dans un tour honnête : cela me paroît aſſez net.

LA COMTESSE.

Cette-fille-là n'a jamais eu d'eſprit que contre moi ; mais, Colombine, l'air affectueux & tendre qu'il a joint à cela ?..

COLOMBINE.

Cet air-là, Madame, peut ne ſignifier encore qu'un homme honteux de dire une impertinence, qu'il adoucit le plus qu'il peut.

LA COMTESSE.

Non, Colombine, cela ne ſe peut pas ; tu n'y étois point, tu ne lui a pas vû prononcer ces paroles-là, je t'aſſure qu'il les a dites d'un ton de cœur attendri. Par quel eſprit de contradiction veux-tu penſer autrement ? J'y étois, je m'y connois, ou bien Lelio eſt le plus fourbe de tous les hommes : & s'il ne m'aime pas, je fais vœu de déteſter ſon caractere. Oüi, ſon honneur y eſt engagé, il faut qu'il m'aime, ou qu'il ſoit un mal-honnête homme ; car il a donc voulu me faire prendre le change.

COLOMBINE.

Il vous aimoit peut-être ; & je lui

avois dit que vous pourriez l'aimer ; mais vous vous êtes fâchée, & j'ai détruit mon ouvrage. J'ai dit tantôt à Arlequin que vous ne songiez nullement à lui, que j'avois voulu flatter son Maître pour me divertir, & qu'enfin Monsieur Lelio étoit l'homme du monde que vous aimeriez le moins.

LA COMTESSE.

Et cela n'est pas vrai : de quoi vous mêlez-vous, Colombine ? si Monsieur Lelio a du penchant pour moi, de quoi vous avisez-vous, d'aller mortifier un homme à qui je ne veux point de mal, que j'estime ? Il faut avoir le cœur bien dur pour donner du chagrin aux gens sans necessité ! en verité, vous avez juré de me désobliger !

COLOMBINE.

Tenez, Madame, dussiez-vous me quereller, vous aimez cet homme à qui vous ne voulez point de mal? Oüi, vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

COLOMBINE.

Je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, vous dis-je, j'aurai soin

demain de vous payer, & de vous renvoyer à Paris.

COLOMBINE.

Madame, il n'y a que l'intention de punissable, & je fais serment que je n'ai eu nul dessein de vous fâcher; je vous respecte & je vous aime, vous le sçavez.

LA COMTESSE.

Colombine, je vous passe encore cette sotise-là : observez-vous bien dorénavant.

COLOMBINE *à part les premiers mots.*

Voyons la fin de cela. Je vous l'avouë, une seule chose me chagrine : c'est de m'appercevoir que vous manquez de confiance pour moi, qui ne veux sçavoir vos secrets que pour vous servir. De grace, ma chere Maîtresse, ne me donnez plus ce chagrin-là : recompensez mon zele pour vous, ouvrez-moi votre cœur, vous n'en serez point fâchée. *Elle approche de sa Maîtresse, & la carresse.*

LA COMTESSE.

Ah !

COLOMBINE.

Eh bien ! voilà un soûpir : c'est un commencement de franchise ; achevez donc ?

LA COMTESSE.

Colombine!

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Après tout, aurois-tu raiſon? Eſt-ce que j'aimerois?

COLOMBINE.

Je crois que oüi : mais, d'où vient vous faire un ſi grand monſtre de cela? eh bien, vous aimez, voilà qui eſt bien rare!

LA COMTESSE.

Non, je n'aime point encore.

COLOMBINE.

Vous avez l'équivalent de cela.

LA COMTESSE.

Quoi! je pourrois tomber dans ces malheureuſes ſituations, ſi pleines de troubles, d'inquiétudes, de chagrins : moi, moi! non, Colombine, cela n'eſt pas fait encore, je ſerois au deſeſpoir. Quand je ſuis venuë ici, j'étois triſte; tu me demandois ce que j'avois : ah Colombine! c'étoit un preſſentiment du malheur qui devoit m'arriver.

COLOMBINE.

Voici Arlequin qui vient à nous, renfermez vos regrets.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MAdame, mon Maître m'a dit que vous avez perdu une boëte de portrait : je ſçais un homme qui l'a trouvée ; de quelle couleur eſt-elle ? combien y a-t-il de diamans ? ſont-ils gros ou petits ?

COLOMBINE.

Montre, nigaud : te méfies-tu de Madame ? Tu fais-là d'impertinentes queſtions !

ARLEQUIN.

Mais, c'eſt la coutume d'interroger le monde, pour plus grande ſureté ; je n'y penſe point à mal.

LA COMTESSE.

Où eſt-elle, cette boëte.

ARLEQUIN *la montrant.*

La voilà, Madame, un autre que vous ne la verroit pas ; mais vous êtes une femme de bien.

LA COMTESSE.

C'eſt la même, tiens, prens cela en revanche.

ARLEQUIN.

Vivent les revanches ; le Ciel vous soit en aide.

LA COMTESSE.

Le portrait n'y est pas?

ARLEQUIN.

Chut, il n'est pas perdu : c'est mon Maître qui le garde.

LA COMTESSE.

Il me garde mon portrait, qu'en veut-il faire?

ARLEQUIN.

C'est pour vous mirer quand il ne vous voit plus ; il dit que ce portrait ressemble à une cousine qui est morte, & qu'il aimoit beaucoup. Il m'a défendu d'en rien dire, & de vous faire accroire qu'il est perdu ; mais il faut bien vous donner de la marchandise pour votre argent. *Motus*, le pauvre homme en tient.

COLOMBINE.

Madame, la cousine dont il parle peut être morte, mais la cousine qu'il ne dit pas se porte bien, & votre cousin n'est pas votre parent.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé.

LA COMTESSE.

Dequoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

De ce drôle de cousin, mon Maître croit bonnement qu'il garde le portrait à cause de la cousine, & il ne sçait pas que c'est à cause de vous ; cela est risible, il fait des quiproquo d'Apoticaire.

LA COMTESSE.

Eh, que sçait-tu si c'est à cause de moi ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que la cousine est un conte à dormir de bout. Est-ce qu'on dit des injures à la copie d'une cousine qui est morte ?

COLOMBINE.

Comment, des injures ?

ARLEQUIN.

Oüi, je l'ai laissé là-bas qui se fâche contre le visage de Madame ; il le querelle tant qu'il peut de ce qu'il aime. Il y a à mourir de rire de le voir faire. Quelquefois il met de bons gros soûpirs au bout des mots qu'il dit. Oh ! de ces soûpirs-là, la cousine défunte n'en tâte que d'une dent.

LA COMTESSE.

Colombine, il faut absolument qu'il me rende mon portrait, cela est de conséquence pour moi : je vais lui demander, je ne souffrirai pas mon portrait entre les mains d'un homme. Où se promene-t-il ?

ARLEQUIN.

De ce côté-là : vous le trouverez sans faute à droite ou à gauche.

SCENE IV.

LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SOn cœur va-t-il bien ?

COLOMBINE.

Oh, je te réponds qu'il va grand train ; mais voici ton Maître, laisse-moi faire.

LELIO *arrive.*

Colombine, où est Madame la Comtesse ? je souhaiterois lui parler.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse, va, je pense partir tout à l'heure pour Paris.

LELIO.

LELIO.

Quoi, sans me voir ! sans me l'avoir dit !

COLOMBINE.

C'est bien à vous à vous appercevoir de cela : n'avez-vous pas dessein de vivre en sauvage ? dequoi vous plaignez-vous ?

LELIO.

Dequoi je me plains ? la question est singuliere, Mademoiselle Colombine : voilà donc le penchant que vous lui connoissiez pour moi. Partir sans me dire adieu, & vous voulez que je sois un homme de bon sens, & que je m'accommode de cela ; moi ! non, les procedez bizarres me révolteront toûjours.

COLOMBINE.

Si elle ne vous a pas dit adieu, c'est qu'entre amis on en agit sans façon.

LELIO.

Amis ! Oh doucement, je veux du vrai dans mes amis, des manieres franches & stables, & je n'en trouve point-là ; dorénavant je ferai mieux de n'être ami de personne, car je vois bien qu'il n'y a que du faux par tout.

COLOMBINE.

Lui ferai-je vos complimens ?

ARLEQUIN.

Cela sera honnête.

LELIO.

Et moi je ne suis point aujourd'hui dans le goût d'être honnête, je suis las de la bagatelle.

COLOMBINE.

Je vois bien que je ne ferai rien par la feinte, il vaut mieux vous parler franchement. Monsieur, Madame la Comtesse ne part pas, elle attend, pour se déterminer, qu'elle sçache si vous l'aimez, ou non; mais dites-moi naturellement vous-même ce qui en est, c'est le plus court.

LELIO.

C'est le plus court, il est vrai; mais j'y trouve pourtant de la difficulté: car enfin, dirai-je que je ne l'aime pas?

COLOMBINE.

Oüi, si vous le pensez.

LELIO.

Mais, Madame la Comtesse est aimable, & ce seroit une grossiereté.

ARLEQUIN.

Tirez votre réponse à la courte-paille.

COLOMBINE.

Eh bien, dites que vous l'aimez.

LELIO.

Mais en verité, c'eſt une tyrannie que cette alternative-là. Si je vais dire que je l'aime, cela dérangera peut-être Madame la Comteſſe, cela la fera partir: ſi je dis que je ne l'aime point...

COLOMBINE.

Peut-être auſſi partira-t-elle.

LELIO.

Vous voyez donc bien que cela eſt embaraſſant.

COLOMBINE.

Adieu, je vous entens; je lui rendrai compte de votre indifference, n'eſt-ce pas?

LELIO.

Mon indifference, voilà un beau rapport, & cela me feroit un joli cavalier. Vous décidez bien cela à la légere; en ſçavez-vous plus que moi?

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc.

LELIO.

Vous me mettez dans une déſagréable ſituation. Dites-lui que je ſuis plein d'eſtime, de conſideration & de reſpect pour elle.

ARLEQUIN.

Diſcours de Normant que tout cela.

COLOMBINE.

Vous me faites pitié.

LELIO.

Qui, moi?

COLOMBINE.

Oüi, & vous êtes un étrange homme, de ne m'avoir pas confié que vous l'aimiez.

LELIO.

Eh, Colombine, le ſçavois-je?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ma faute, je vous en avois averti.

LELIO.

Je ne ſçai où je ſuis.

COLOMBINE.

Ah! vous voilà dans le ton : ſongez à dire toûjours de même, entendez-vous, Monſieur de l'hermitage?

LELIO.

Que ſignifie cela?

COLOMBINE.

Rien, ſinon que je vous ai donné la queſtion, & que vous avez jaſé dans vos ſouffrances. Tenez-vous guai, l'homme indifferent, tout ira bien. Arlequin, je te le recommande; inſtruis-le plus amplement, je vais chercher l'autre.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ça, Monsieur, voilà qui est donc fait! c'est maintenant qu'il faut dire: Va comme je te pousse. Vive l'amour, mon cher Maître, & faites chorus, car il n'y a pas deux chemins: il faut passer par-là, ou par la fenêtre.

LELIO.

Ah! je suis un homme sans jugement.

ARLEQUIN.

Je ne vous dispute point cela.

LELIO.

Arlequin, je ne devois jamais revoir de femmes.

ARLEQUIN.

Monsieur, il falloit donc devenir aveugle.

LELIO.

Il me prend envie de m'enfermer chez moi, & de n'en sortir de six mois.

ARLEQUIN *siffle.*

LELIO.

Dequoi t'avises-tu, de siffler?

ARLEQUIN.

Vous dites une chanson, & je l'accompagne. Ne vous fâchez pas, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre : cette Comtesse vous aime, & la voilà qui vient vous donner le dernier coup à vous.

LELIO *à part.*

Cachons-lui ma foiblesse, peut-être ne la sçait-elle pas encore.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LELIO, ARLEQUIN, PIERRE, COLOMBINE.

LA COMTESSE.

MOnsieur, vous devez sçavoir ce qui m'amene ?

LELIO.

Madame, je m'en doute du moins, & je consens à tout. Nos Payſans ſe ſont raccommodez, & je donne à Jacqueline autant que vous donnez à ſon Amant : c'eſt de quoi j'allois prendre la liberté de vous informer.

LA COMTESSE.

Je vous ſuis obligée de finir cela,

Monsieur, mais j'avois quelqu'autre chose à vous dire; bagatelle pour vous, & assez importante pour moi.

LELIO.

Que seroit-ce donc?

LA COMTESSE.

C'est mon portrait qu'on m'a dit que vous avez, & je viens vous prier de me le rendre; rien ne vous est plus inutile.

LELIO.

Madame, il est vrai qu'Arlequin a trouvé une boëte de portrait que vous cherchiez; je vous l'ai fait remettre sur le champ: s'il vous a dit autre chose, c'est un étourdi, & je voudrois bien lui demander où est le portrait dont il parle?

ARLEQUIN *timidement.*

Eh, Monsieur!

LELIO.

Quoi?

ARLEQUIN.

Il est dans votre poche.

LELIO.

Vous ne sçavez ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Si fait, Monsieur; vous vous souvenez bien que vous lui avez parlé tan-

tôt, je vous l'ai vû mettre après dans la poche du côté gauche.

LELIO.

Quelle impertinence!

LA COMTESSE.

Cherchez, Monsieur, peut-être avez-vous oublié que vous l'avez tenu?

LELIO.

Ah, Madame, vous pouvez m'en croire.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur: Tâtez, Madame, le voilà.

LA COMTESSE *touchant à la poche de la veste.*

Cela est vrai, il me paroît que c'est lui.

LELIO *mettant la main dans sa poche, & honteux d'y trouver le Portrait.*

Voyons donc, il a raison! le voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE *un peu confuse.*

Il le faut bien, Monsieur.

LELIO.

Comment donc cela s'est-il fait?

ARLEQUIN.

Eh! c'est que vous vouliez le garder, à cause, disiez-vous, qu'il ressembloit à une cousine qui est morte; & moi, qui

qui suis fin, je vous disois que c'étoit cause qu'il ressembloit à Madame, & cela étoit vrai.

LA COMTESSE.

Je ne vois point d'apparence à cela.

LELIO.

En verité, Madame, je ne comprens pas ce coquin-là.

à part.

Tu me le payeras.

ARLEQUIN.

Madame la Comtesse, voilà Monsieur qui menace derriere vous.

LELIO.

Moi!

ARLEQUIN.

Oüi, parce que je dis la verité. Madame, vous me feriez bien du plaisir de l'obliger à vous dire qu'il vous aime; il n'aura pas plûtôt avoüé cela, qu'il me pardonnera.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, tu n'as pas besoin de mon intercession.

LELIO.

Eh, Madame, je vous assure que je ne lui veux aucun mal; il faut qu'il ait l'esprit troublé. Retire-toi, & ne nous romps point la tête de tes sots discours.

Surprise de l'Amour. L

Arlequin s'en va, & un moment après Lelio continuë.

Je vous prie, Madame, de n'être point fâchée de ce que j'avois votre portrait, j'étois dans l'ignorance.

LA COMTESSE *d'un air embaraſſée.*

Ce n'eſt rien que cela, Monſieur.

LELIO.

C'eſt une avanture qui ne laiſſe pas que d'avoir un air ſingulier.

LA COMTESSE.

Effectivement.

LELIO.

Il n'y a perſonne qui ne ſe perſuade là-deſſus que je vous aime.

LA COMTESSE.

Je l'aurois crû moi-même, ſi je ne vous connoiſſois pas.

LELIO.

Quand vous le croiriez encore, je ne vous eſtimerois gueres moins clairvoyante.

LA COMTESSE.

On n'eſt pas clair-voyante quand on ſe trompe, & je me tromperois.

LELIO.

Ce n'eſt preſque pas une erreur que cela, la choſe eſt ſi naturelle à penſer!

LA COMTESSE.

Mais, voudriez-vous que j'eusse cette erreur-là.

LELIO.

Moi, Madame : vous êtes la maîtresse!

LA COMTESSE.

Et vous le maître, Monsieur.

LELIO.

Dequoi le suis-je?

LA COMTESSE.

D'aimer, ou de n'aimer pas.

LELIO.

Je vous reconnois : l'alternative est bien de vous, Madame.

LA COMTESSE.

Eh, pas trop!

LELIO.

Pas trop.... si j'osois interpreter ce mot-là!

LA COMTESSE.

Et que trouvez-vous donc qu'il signifie?

LELIO.

Ce qu'apparemment vous n'avez pas pensé.

LA COMTESSE.

Voyons.

LELIO.

Vous ne me le pardonneriez jamais.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas vindicative.

LELIO *à part.*

Ah ! je ne sçai ce que je dois faire.

LA COMTESSE *d'un air impatient.*

Monsieur Lelio, expliquez-vous, & ne vous attendez pas que je vous devine.

LELIO *à genoux.*

Eh bien, Madame ! me voilà expliqué, m'entendez-vous ? Vous ne répondez rien, vous avez raison : mes extravagances ont combattu trop longtems contre vous, & j'ai merité votre haine.

LA COMTESSE.

Levez-vous, Monsieur.

LELIO.

Non, Madame, condamnez-moi, ou faites-moi grace.

LA COMTESSE *confuse.*

Ne me demandez rien à présent, reprenez le Portrait de votre parente, & laissez-moi respirer.

ARLEQUIN.

Vivat ; enfin voilà la fin.

COLOMBINE.

Je suis contente de vous, Monsieur Lelio.

PIERRE.

Parguenne, ça me boutte la joye au cœur.

LELIO.

Ne vous mettez en peine de rien, mes enfans, j'aurai soin de votre nôce.

PIERRE.

Grand marci; mais morgué, pisque je sommes en joye, j'allons faire venir les Menestriers que j'avons retenu.

ARLEQUIN.

Colombine, pour nous, allons nous marier sans ceremonie.

COLOMBINE.

Avant le mariage il en faut un peu après le mariage je t'en dispense.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

JE ne crains point que Mathurine
S'amuse à me manquer de foi;
Car dès que je vois dans sa mine
Quelque indifference envars moi,
Sans ly demander le pourquoi,
Je laisse aller la Pelerine:
Je ne dis mot, je me tiens coi:

Je batifole avec Claudine.
En voyant ça, la Mathurine
Prend du ſouci, rêve à part ſoi;
Et pis tout d'un coup, la mutine
Me dit: j'enrage contre toi.

LA CHANTEUSE.

Colas me diſoit l'autre jour,
Margot, donne-moi ton amour:
Je répondis, je te le donne,
Mais ne vas le dire à perſonne;
Colas ne m'entendit pas bien,
Car l'innocent ne reçut rien.

ARLEQUIN.

Femmes, nous étions de grands foux
D'être aux champs pour l'amour de vous.
Si de chaque femme volage
L'amant alloit planter des choux,
Par la ventrebille je gage
Que nous ſerions condamnez tous
A travailler au jardinage.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Surprise de l'Amour*, & j'ai crû que cette Piece seroit agréable au Public. Fait à Paris ce vingt-neuf Mai mil sept cens dix-sept.

HOUDAR DE LA MOTTE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théatre Italien :* j'ai examiné en particulier les differentes Piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce trois Novembre mil sept cent vingt-huit.

DANCHET.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

COMEDIE.

EN TROIS ACTES.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roy, le 6 Avril 1723.

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques à la Science.

M. DCC. XXX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

LA DUPLICITÉ
INCONSTANCE.

COMÉDIE.

Représentée, pour la première fois par les Comédiens Italiens du Roy, le 6 Avril 1723.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

A MADAME
LA MARQUISE
DE PRIE.

MADAME,

On ne verra point ici ce tas d'éloges dont les Epîtres dédicatoires sont ordinairement chargées ; à quoi servent-ils ? Le peu de cas que le public en fait devroit en corriger ceux qui les donnent, & en dégoûter ceux qui les reçoivent. Je serois pourtant bien tenté de vous louër d'une chose, MADAME ; & c'est d'avoir véritablement craint que je ne vous louasse : mais ce seul éloge que je vous donnerois, il est si distingué, qu'il auroit ici tout l'air d'un présent de flateur, sur tout s'adressant à une Dame de votre âge, à qui la nature n'a rien épargné de tout ce qui peut inviter

l'amour propre à n'être point modeſte. J'en reviens donc, MADAME, au ſeul motif que j'ai en vous offrant ce petit ouvrage; c'eſt de vous remercier du plaiſir que vous y avez pris, ou plûtôt de la vanité que vous m'avez donnée, quand vous m'avez dit qu'il vous avoit plû. Vous dirai je tout? Je ſuis charmé d'apprendre à toutes les perſonnes de goût, qu'il a votre ſuffrage; en vous diſant cela, je vous proteſte que je n'ai nul deſſein de louër votre eſprit; c'eſt ſeulement vous avoüer que je penſe aux intérêts du mien. Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur,
D. M.

LISTE

des Piéces de Theâtre de Monsieur DE MARIVAUX,

Pour le Théâtre Italien.

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La Double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Com.

Pour le Théâtre François.

Annibal, Tragédie.
Le Dénoüement imprévû, Comédie.
La seconde Surprise de l'Amour, Com.
L'Isle de la Raison, Comédie.

On trouvera toutes ces Piéces chez le Libraire qui débite cette Comédie, chez qui l'on trouve aussi le *Nouveau Théâtre Italien*, 8 Vol. in-12, & les *Parodies*, plusieurs Vol. sous presse.

Il imprime aussi les *Oeuvres complettes du Sieur Dufreny de Riviere, Valet de Chambre du Roi, &c. 6 vol. in-12.*

ACTEURS.

LE PRINCE.

UN SEIGNEUR.

FLAMINIA.

LISETTE.

SILVIA.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

DES LAQUAIS.

DES FILLES DE CHAMBRE.

La Scêne eſt dans le Palais du Prince.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SILVIA, TRIVELIN, *& quelques femmes à la ſuite de Silvia.*

SILVIA *paroît ſortir comme fâchée.*

TRIVELIN.

MAis, Madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raiſonnable?

SILVIA, *impatiente.*

Non, il ne faut pas l'être, & je ne le ſerai point.

TRIVELIN.

Cependant. . . .

SILVIA, *avec colere.*

Cependant je ne veux point avoir de raiſon; & quand vous recommenceriez cinquante fois votre cependant, je n'en veux point avoir : que ferez-vous-là !

TRIVELIN.

Vous avez ſoupé hier ſi légerement, que vous ſerez malade, ſi vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi je hais la ſanté & je ſuis bien aiſe d'être malade ; ainſi vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte, car je ne veux aujourd'hui ni déjeuner, ni dîner, ni ſouper, demain la même choſe ; je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, juſqu'à tant que j'aye vû Arlequin, dont on m'a ſéparée: voilà mes petites réſolutions, & ſi vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raiſonnable, cela ſera bien-tôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi je ne m'y jouërai pas, je vois bien que vous me tiendriez parole ; ſi j'oſois cependant. . . .

SILVIA, *plus en colere.*

Eh bien, ne voilà-t-il pas encore un cependant !

TRIVELIN.

En vérité, je vous demande pardon, celui-là m'eſt échapé, mais je n'en dirai plus, je me corrigerai, je vous prierai ſeulement de conſidérer. . . .

SILVIA.

Oh vous ne vous corrigez pas, voilà des conſidérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN *continuant.*

Que c'eſt votre Souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'empêche pas, il eſt le maître : mais faut-il que je l'aime moi ! non, & il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas, cela va tout ſeul, un enfant le verroit, & vous ne le voyez pas.

TRIVELIN.

Songez que c'eſt ſur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouſe entre ſes ſujetes.

SILVIA.

Qui eſt-ce qui lui a dit de me choiſir ! M'a-t-il demandé mon avis ! S'il m'avoit dit : me voulez-vous, Silvia ! Je lui aurois répondu : non, Seigneur, il faut qu'une honnête femme aime ſon mari, & je ne pourrois pas vous aimer. Voilà la pure raiſon de cela ; mais point du tout,

il m'aime, crac, il m'enleve, sans me demander si je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enleve que pour vous donner la main.

SILVIA.

Eh que veut-il que je fasse de cette main, si je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre ? Force-t-on les gens à recevoir des présens malgré eux ?

TRIVELIN.

Voyez depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite ; n'êtes-vous pas déja servie comme si vous étiez sa femme ! Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui sont à votre suite, les amusemens qu'on tâche de vous procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Arlequin au prix d'un Prince plein d'égards, qui ne veut pas même se montrer qu'on ne vous ait disposée à le voir ! d'un Prince jeune, aimable & rempli d'amour, car vous le trouverez tel. Eh, Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, & profitez de ses faveurs.

SILVIA.

Dites-moi, vous & toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payez pour m'impatienter,

pour me tenir des discours qui n'ont pas le sens commun, qui me font pitié !

TRIVELIN.

Oh parbleu je n'en sçai pas davantage, voilà tout l'esprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA. *en se tournant vivement de son côté.*

Oui, je vais vous dire en quoi, oui...

TRIVELIN.

Eh doucement, Madame, mon dessein n'est pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien mal adroit.

TRIVELIN.

Je suis votre serviteur.

SILVIA.

Eh bien mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq faineantes qui m'espionnent toûjours ! On m'ôte mon amant & on me rend des femmes à la place ; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement ! & on veut que je sois heureuse avec cela ! Que m'importe toute cette musique, ces concerts & cette danse dont

on croit me regaler! Arlequin chantoit mieux que tout cela, & j'aime mieux danser moi-même que de voir danser les autres, entendez-vous! Une Bourgeoise contente dans un petit village vaut mieux qu'une Princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince est si tendre, ce n'est pas ma faute, je n'ai pas été le chercher; pourquoi m'a-t-il vûe! S'il est jeune & aimable, tant mieux pour lui, j'en suis bien aise, qu'il garde tout cela pour ses pareils, & qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus gros Monsieur que je suis grosse Dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé, qui m'aime sans façon, que j'aime de même, & que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Helas, le pauvre enfant! qu'en aura-t-on fait! qu'est-il devenu! Il se desespere quelque part, j'en suis sûre, car il a le cœur si bon, peut-être aussi qu'on le maltraite...

Elle se dérange de sa place.

Je suis outrée; tenez, voulez-vous me faire un plaisir! ôtez-vous de là, je ne puis vous souffrir, laissez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment est court, mais il est net; tranquilisez-vous pourtant, Madame.

SILVIA.

Sortez sans me répondre, cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous, vous voulez Arlequin, il viendra incessamment, on est allé le chercher.

SILVIA *avec un soupir.*

Je le verrai donc!

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez aussi.

SILVIA, *s'en allant.*

Je vais l'attendre : mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre personne.

Pendant qu'elle sort, le Prince & Flaminia entrent d'un autre côté, & la regardent sortir.

SCENE II.

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE *à Trivelin.*

Eh bien as-tu quelque esperance à me donner! que dit-elle!

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur, ma foi ce n'est pas la peine de le repeter, il n'y a rien encore qui merite votre curiosité.

LE PRINCE.

N'importe, dis toûjours.

TRIVELIN.

Eh non, Seigneur, ce sont de petites bagatelles dont le recit vous ennuyeroit : tendresse pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, desir violent de ne vous point voir, & force haine pour nous ; voilà l'abregé de ses dispositions, vous voyez bien que cela n'est point réjoüissant ; & franchement, si j'osois dire ma pensée, le meilleur seroit de la remettre où on l'a prise.

Le Prince rêve tristement.

FLAMINIA.

J'ai déja dit la même chose au Prince, mais cela est inutile ; ainsi continuons, & ne songeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là ; refuser ce qu'elle refuse ! cela n'est point naturel, ce n'est point là une femme, voyez-vous, c'est quelque créature d'une espece à nous inconnuë ; avec une femme nous irions notre train, celle-ci nous arrête, cela nous avertit d'un prodige, n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'eſt ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçû pour elle.

FLAMINIA *en riant.*

Eh, Seigneur, ne l'écoutez pas avec ſon prodige, cela eſt bon dans un conte de Fée, je connois mon ſexe, il n'a rien de prodigieux que ſa coqueterie. Du côté de l'ambition Silvia n'eſt point en priſe, mais elle a un cœur, & par conſequent de la vanité; avec cela, je ſçaurai bien la ranger à ſon devoir de femme. Eſt-on allé chercher Arlequin?

TRIVELIN.

Oui, je l'attends.

LE PRINCE *d'un air inquiet.*

Je vous avoue, Flaminia, que nous riſquons beaucoup à lui montrer ſon amant, ſa tendreſſe pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oüi; mais ſi elle ne le voit, l'eſprit lui tournera, j'en ai ſa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déja dit qu'Arlequin nous étoit néceſſaire.

LE PRINCE.

Oüi, qu'on l'arrête autant qu'on pourra, vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens & de faveurs, s'il

veut en épouser une autre que sa maîtresse.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non, la loi qui veut que j'épouse une de mes sujetes, me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

FLAMINIA.

Vous avez raison, soyez tranquile, j'espere que tout se fera à l'amiable; Silvia vous connoît déja sans sçavoir que vous êtes le Prince, n'est-il pas vrai?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison; j'avois soif, elle alla me chercher à boire: je fus enchanté de sa beauté & de sa simplicité, & je lui en fis l'aveu. Je l'ai vûe cinq ou six fois de la même maniere, comme simple Officier du Palais: mais quoi qu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pû la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faudra mettre à profit l'ignorance où elle est de votre rang; on l'a déja prévenuë que vous ne la verriez pas sitôt, je me charge

charge du reſte, pourvû que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y conſens. Si vous m'acquerez le cœur de Silvia, il n'eſt rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoiſſance. *Il ſort.*

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t-en dire à ma ſœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas beſoin, la voilà qui entre : adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE FLAMINIA.

LISETTE.

JE viens recevoir tes ordres, que me veux-tu!

FLAMINIA.

Approche un peu que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aiſe.

FLAMINIA *après l'avoir regardée.*

Ouida, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE *en riant.*

Je le ſçai bien : mais qu'eſt-ce que cela te fait!

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as là.

LISETTE *refusant.*

Je ne sçaurois, mon miroir me la recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISELTE *en tirant sa boëte à miroir, & ôtant la mouche.*

Quel meurtre! Pourquoi persecutes-tu ma mouche?

FLAMINIA.

J'ai mes raisons pour cela. Or ça, Lisette, tu es grande & bien faite.

LISETTE.

C'est le sentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire!

LISETTE.

C'est mon foible.

FLAMINIA.

Sçaurois-tu avec une adresse naïve & modeste inspirer un tendre penchant à quelqu'un, en lui témoignant d'en avoir pour lui, & le tout pour une bonne fin?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche, elle me paroît nécessaire à l'expédition que tu me proposes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche ? non, elle n'eſt pas néceſſaire : il s'agit ici d'un homme ſimple, d'un villageois ſans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici ſommes obligées d'être auſſi modeſtes que les femmes de ſon village; oh la modeſtie de ces femmes-là n'eſt pas faite comme la nôtre, nous avons des diſpenſes qui le ſcandaliſeroient; ainſi ne regrète plus tes mouches, & mets-en la valeur dans tes manieres; c'eſt de ces manieres dont je te parle; je te demande ſi tu ſçauras les avoir comme il faut? voyons, que lui diras-tu !

LISETTE.

Mais je lui dirai... que lui dirois-tu, toi?

FLAMINIA.

Ecoutes-moi : point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un deſſein de plaire, oh il faut en effacer cela; tu mets je ne ſçai quoi d'étourdi & de vif dans ton geſte, quelque fois c'eſt du nonchalant, du tendre, du mignard; tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent fraper, font mille ſingeries; ta tête eſt légere; ton menton porte au vent; tu cours après un air jeune, galant & diſſipé; par-

les-tu au gens, leur réponds-tu, tu prends de certains tons, tu te sers d'un certain langage, & le tout finement relevé de saillies folles : oh toutes ces petites impertinences-là sont très-jolies dans une fille du monde, il est décidé que ce sont des graces, le cœur des hommes s'est tourné comme cela, voilà qui est fini : mais ici il faut, s'il te plaît, faire main-basse sur tous ces agrémens-là, le petit homme en question ne les approuveroit point, il n'a pas le goût si fort lui : tiens, c'est tout comme un homme qui n'auroit jamais bû que de belle eau bien claire, le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairoient pas.

LISETTE *étonnée.*

Mais de la façon dont tu arranges mes agrémens, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA *d'un air naïf.*

Bon! c'est que je les examine-moi, voilà pourquoi ils deviennent ridicules: mais tu es en sûreté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai !

FLAMINIA.

Rien : tu laisseras aller tes regards comme ils iroient si ta coqueterie les laissoit en repos; ta tête comme elle se tiendroit,

si tu ne songeois pas à lui donner des airs évaporez ; & ta contenance tout comme elle est quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelqu'échantillon de ton sçavoir-faire, regarde-moi d'un air ingénu !

LISETTE *se tournant.*

Tiens, ce regard-là est-il bon !

FLAMINIA.

Hum, il a encore besoin de quelque correction.

LISETTE

Oh dame, veux-tu que je te dise ! tu n'es qu'une femme, est-ce que cela anime ! Laissons cela, car tu m'emporterois la fleur de mon rôle ; c'est pour Arlequin, n'est-ce pas !

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon, si je ne l'aime pas, je le tromperai ; je suis fille d'honneur, & je m'en fais un scrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouseras, & cela te fera ta fortune ; as-tu encore des scrupules ! Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domestique du Prince, & tu deviendras grande Dame.

LISETTE.

Oh voilà ma conscience en repos, & en ce cas-là, si je l'épouse, il n'est pas nécessaire que je l'aime. Adieu, tu n'as qu'à m'avertir quand il sera tems de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire aussi, car voilà Arlequin qu'on amene.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin regarde Trivelin & tout l'appartement avec étonnement.

TRIVELIN.

EH bien, Seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici!

Arlequin ne dit mot.

TRIVELIN.

N'est-il pas vrai que voilà une belle maison!

ARLEQUIN.

Que diantre, qu'est-ce que cette maison-là & moi avons affaire ensemble! qu'est-ce que c'est que vous! que me voulez-vous! où allons-nous!

TRIVELIN.

Je suis un honnête homme, à present

votre domeſtique : je ne veux que vous ſervir, & nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête homme ou fripon, je n'ai que faire de vous, je vous donne votre congé, & je m'en retourne.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Doucement.

ARLEQUIN.

Parlez donc hé, vous êtes bien impertinent d'arrêter votre maître !

TRIVELIN.

C'eſt un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui eſt donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi !

TRIVELIN.

Quand vous le connoîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à préſent.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que nous avons quelque choſe à nous dire ?

TRIVELIN.

Oüi, ſur Silvia.

ARLEQUIN *charmé, & vivement.*

Ah Silvia ! helas je vous demande pardon, voyez ce que c'eſt, je ne ſçavois pas que j'avois à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perduë depuis deux jours!

ARLEQUIN.

Oüi : des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne ſont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin ſi ce ne ſont pas des voleurs, ce ſont toûjours des fripons.

TRIVELIN.

Je ſçai où elle eſt.

ARLEQUIN *charmé & le careſſant.*

Vous ſçavez où elle eſt, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira ! Que je ſuis fâché de n'être pas riche, je vous donnerois tous mes revenus pour gages ; dites l'honnête homme, de quel côté faut-il tourner ! Eſt-ce à droit, à gauche ou tout devant moi !

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN *charmé & d'un air doux.*

Mais quand j'y ſonge, il faut que vous ſoyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici comme vous faites ! O Silvia, chere enfant de mon ame, ma mie, je pleure de joye.

TRIVELIN

TRIVELIN *à part, les premiers mots.*

De la façon dont ce drôle-là prélude, il ne vous promet rien de bon ; écoûtez, j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN *le pressant.*

Allons d'abord voir Silvia, prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez : mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous souvenez-vous d'un certain Cavalier, qui a rendu cinq ou six visites à Silvia, & que vous avez vû avec elle ?

ARLEQUIN *triste.*

Oüi : il avoit la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre maîtresse fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi, il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un récit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard !

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela eſt juſte!

TRIVELIN.

Hum, il y a une petite difficulté : il en eſt devenu amoureux, & ſouhaiteroit d'en être aimé à ſon tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir, c'eſt moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait, écoutez juſqu'au bout.

ARLEQUIN *hauſſant le ton.*

Mais le voilà le bout ; eſt-ce qu'on veut me chicanner mon bon droit !

TRIVELIN.

Vous ſçavez que le Prince doit ſe choiſir une femme dans ſes Etats !

ARLEQUIN *bruſquement.*

Je ne ſçai point cela : cela m'eſt inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprens.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Je ne me ſoucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Silvia plaît donc au Prince, & il voudroit lui plaire avant que de l'épouſer; l'amour qu'elle a pour vous fait obſtacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il faſſe donc l'amour ailleurs ; car il n'auroit que la femme, moi j'aurois le cœur, il nous manqueroit quelque choſe à l'un & à l'autre, & nous ſerions tous trois mal à notre aiſe.

TRIVELIN.

Vous avez raiſon : mais ne voyez-vous pas que ſi vous épouſez Silvia, le Prince reſteroit malheureux ?

ARLEQUIN, *après avoir rêvé.*

A la verité il ſeroit d'abord un peu triſte : mais il aura fait le devoir d'un brave homme, & cela conſole ; au lieu que s'il l'épouſe, il fera pleurer ce pauvre enfant, je pleurerai auſſi moi, il n'y aura que lui qui rira, & il n'y a pas de plaiſir à rire tout ſeul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moi, faites quelque choſe pour votre maître ; il ne peut ſe réſoudre à quitter Silvia, je vous dirai même qu'on lui a prédit l'aventure qui la lui a fait connoître, & qu'elle doit être ſa femme ; il faut que cela arrive, cela eſt écrit là-haut.

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences : pour marque de cela, ſi on avoit prédit que je dois vous aſſommer

vous tuer par derriere, trouveriez-vous bon que j'accompliſſe la prédiction !

TRIVELIN.

Non vraiment, il ne faut jamais faire de mal à perſonne.

ARLEQUIN.

Eh bien, c'eſt ma mort qu'on a prédite; ainſi c'eſt prédire rien qui vaille, & dans tout cela il n'y a que l'Aſtrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh morbleu on ne prétend pas vous faire du mal; nous avons ici d'aimables filles épouſez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Oüi-dà, que je me marie à une autre, afin de mettre Silvia en colere & qu'elle porte ſon amitié ailleurs. Oh oh, mon mignon, combien vous a-t-on donné pour m'attraper ? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butord, gardez vos filles, nous ne nous accommoderons pas, vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Sçavez-vous bien que le mariage que je vous propoſe vous acquérera l'amitié du Prince ?

ARLEQUIN.

Bon, mon ami ne ſeroit pas ſeulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richeſſes que vous promet cette amitié. . . .

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand on ſe porte bien, qu'on a bon apétit & de quoi vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refuſez.

ARLEQUIN *d'un air négligent.*

C'eſt à cauſe de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maiſon à la ville, maiſon à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah que cela eſt beau! il n'y a qu'une choſe qui m'embaraſſe; qui eſt-ce qui habitera ma maiſon de ville, quand je ſerai à ma maiſon de campagne?

TRIVELIN.

Parbleu vos Valets.

ARLEQUIN.

Mes Valets! qu'ai-je beſoin de faire fortune pour ces canailles-là? je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois?

TRIVELIN *riant.*

Non, que je penſe, vous ne ſerez pas en deux endroits en même-tems.

ARLEQUIN.

Eh bien, innocent que vous êtes, si je n'ai pas ce secret-là, il est inutile d'avoir deux maisons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte, je donnerai donc ma maîtresse pour avoir le plaisir de déménager souvent!

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche, vous êtes bien étrange! cependant tout le monde est charmé d'avoir de grands appartemens, nombre de domestiques....

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre, je n'aime point à nourrir des faineans, & je ne trouverai point de valet plus fidele, plus affectionné à mon service que moi.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne serez point en danger de mettre ce domestique-là dehors: mais ne seriez-vous pas sensible au plaisir d'avoir un bon équipage, un bon caroſſe, sans parler de l'agrément d'être meublé superbement?

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami,

de faire entrer Silvia en comparaiſon avec des meubles, un caroſſe & des chevaux qui le traînent; dites-moi, fait-on autre choſe dans ſa maiſon que s'aſſeoir, prendre ſes repas, & ſe coucher? Eh bien, avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaiſes de paille, ne ſuis-je pas bien meublé? n'ai-je pas toutes mes commoditez? Oh mais je n'ai pas de caroſſe? eh bien je ne verſerai point. Ne

En montrant ſes jambes.

voilà-t-il pas un équipage que ma mere m'a donné? N'eſt-ce pas de bonnes jambes? Eh morbleu il n'y a pas de raiſon à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, pareſſeux, laiſſez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point, cela nous fera du pain; vous marcherez, & vous n'aurez pas les goutes.

TRIVELIN.

Têtubleu! vous êtes vif, ſi l'on vous en croyoit, on ne pourroit fournir les hommes de ſouliers.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Ils porteroient des ſabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos comptes, vous m'avez promis de me montrer Silvia, & un honnête homme n'a que ſa parole.

TRIVELIN.

Un moment : vous ne vous souciez ni d'honneurs, ni de richesses, ni de belles maisons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages. . . .

ARLEQUIN.

Il n'y a pas-là pour un sol de bonne marchandise.

TRIVELIN.

La bonne chere vous tenteroit-elle ? Une cave remplie de vin exquis vous plairoit-elle ? Seriez-vous bien aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêtât délicatement à manger, & en abondance ? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande & en poisson, vous l'aurez, & pour toute votre vie.

Arlequin est quelque tems à répondre.

TRIVELIN.

Vous ne répondez rien ?

ARLEQUIN.

Ce que vous dites-là seroit plus de mon goût que tout le reste ; car je suis gourmand, je l'avouë : mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandise.

TRIVELIN.

Allons, Seigneur Arlequin, faites-vous un fort heureux, il ne s'agira seulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non, je m'en tiens au bœuf, & au vin de mon cru.

TRIVELIN.

Que vous auriez bû de bon vin! que vous auriez mangé de bon morceaux.

ARLEQUIN.

J'en ſuis fâché, mais il n'y a rien à faire; le cœur de Silvia eſt un morceau encore plus friand que tout cela: voulez-vous me la montrer, ou ne le voulez-vous pas!

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, ſoyez-en ſûr, mais il eſt encore un peu matin.

SCENE V.

LISETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LISETTE *à Trivelin.*

JE vous cherche par-tout, Monſieur Trivelin, le Prince vous demande.

TRIVELIN.

Le Prince me demande, j'y cours: mais tenez donc compagnie au Seigneur Arlequin pendant mon abſence.

ARLEQUIN.

Oh ce n'eſt pas la peine, quand je ſuis ſeul moi, je me fais compagnie.

TRIVELIN.

Non, non, vous pourriez vous ennuyer, adieu, je vous rejoindrai bientôt.

Trivelin ſort.

ARLEQUIN *ſe retirant au coin du Théâtre.*

Je gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle, neant.

LISETTE *doucement.*

C'eſt donc vous, Monſieur, qui êtes l'amant de Mademoiſelle Silvia.

ARLEQUIN *froidement.*

Oüi.

LISETTE.

C'eſt une très-jolie fille.

ARLEQUIN *du même ton.*

Oüi.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puiſqu'elle le mérite!

ARLEQUIN *bruſquement.*

C'eſt qu'elle n'aimera perſonne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, & je lui pardonne son attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela sert-il, ce pardon-là!

LISELTE.

Je veux dire que je ne suis plus si surprise que je l'étois de son obstination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous surprise!

LISETTE.

C'est qu'elle refuse un Prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il seroit aimable, cela empêche-t-il que je ne le sois aussi moi!

LISETTE *d'un air doux.*

Non : mais enfin c'est un Prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe! en fait de fille, ce Prince n'est pas plus avancé que moi.

LISETTE *doucement.*

A la bonne heure; j'entens seulement qu'il a des Sujets & des Etats, & que tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos Sujets & vos Etats; si je n'ai pas des Sujets, je

n'ai charge de perſonne ; & ſi tout va bien, je m'en réjoüis, ſi tout va mal, ce n'eſt pas ma faute. Pour des Etats, qu'on en ait ou qu'on en ait point, on n'en tient pas plus de place, & cela ne rend ni plus beau ni plus laid : ainſi de toutes façons vous étiez ſurpriſe à propos de rien.

LISETTE *à part.*

Voilà un vilain petit homme, je lui fais des complimens, & il me querelle.

ARLEQUIN, *comme lui demandant ce qu'elle dit.*

Hem.

LISETTE.

J'ai du malheur de ce que je vous dis ; & j'avouë qu'à vous voir ſeulement, je me ſerois promis une converſation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame, Mademoiſelle, il n'y a rien de ſi trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il eſt vrai que la vôtre m'a trompée, & voilà comme on a ſouvent tort de ſe prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh très-fort : mais que voulez-vous ! je n'ai pas choiſi ma phiſionomie.

LISETTE, *en le regardant comme étonnée.*

Non, je n'en ſçaurois revenir quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voilà pourtant, & il n'y a point de remede, je ſerai toûjours comme cela.

LISETTE, *d'un air un peu fâché.*

Oh j'en ſuis perſuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur vous ne vous en ſouciez gueres!

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela!

ARLEQUIN.

Eh pour le ſçavoir.

LISETTE, *d'un air naturel.*

Je ſerois bien ſotte de vous dire la vérité là-deſſus, & une fille doit ſe taire.

ARLEQUIN *à part les premiers mots.*

Comme elle y va! tenez, dans le fond c'eſt dommage que vous ſoyez une ſi grande coquette.

LISETTE

Moi!

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Sçavez-vous bien qu'on n'a jamais dit

pareille chose à une femme, & que vous m'insultez !

ARLEQUIN *d'un air naïf.*

Point du tout : il n'y a point de mal à voir ce que les gens nous montrent ; ce n'est point moi qui ai tort de vous trouver coquette, c'est vous qui avez tort de l'être, Mademoiselle.

LISETTE, *d'un air un peu vif.*

Mais par où voyez-vous donc que je la fuis !

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites des douceurs, & que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez : écoutez, si vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vîte, afin que cela s'en aille ; car je suis pris, & naturellement je ne veux pas qu'une fille me fasse l'amour la premiere, c'est moi qui veut commencer à le faire à la fille, cela est bien meilleur, & si vous ne m'aimez pas, eh fy, Mademoiselle, fy, fy.

LISETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un visionnaire.

ARLEQUIN.

Comment est-ce que les garçons à la Cour peuvent souffrir ces manieres-là dans leurs Maîtresses ! Par la morbleu,

qu'une femme eſt laide quand elle eſt coquette.

LISETTE.

Mais, mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Sylvia, c'eſt cela qui eſt aimable; ſi je vous contois notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de ſa modeſtie: les premiers jours il falloit voir comme elle ſe reculoit d'auprès de moi, & puis elle reculoit plus doucement, & puis petit à petit elle ne reculoit plus; enſuite elle me regardoit en cachette, & puis elle avoit honte quand je l'avois vû faire, & puis moi j'avois un plaiſir de Roy à voir ſa honte; enſuite j'attrapois ſa main, qu'elle me laiſſoit prendre, & puis elle étoit encore toute confuſe, & puis je lui parlois; enſuite elle ne me répondoit rien, mais n'en penſoit pas moins; enſuite elle me donnoit des regards pour des paroles, & puis des paroles qu'elle laiſſoit aller ſans y ſonger, parce que ſon cœur alloit plus vîte qu'elle: enfin c'étoit un charme, auſſi j'étois comme un fou; & voilà ce qui s'appelle une fille, mais vous ne reſſemblez point à Sylvia.

LISETTE.

En verité vous me divertiſſez, vous me faites rire.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Oh pour moi je m'ennuye de vous faire rire à vos dépens : adieu, si tout le monde étoit comme moi, vous trouveriez plûtôt un merle blanc qu'un amoureux.

Trivelin arrive quand il sort.

TRIVELIN, *à Arlequin.*

Vous sortez ?

ARLEQUIN

Oüi : cette Demoiselle veut que je l'aime, mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour en attendant le dîner, cela vous désennuyera.

SCENE VI.

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

FLAMINIA, *à Lisette.*

EH bien, nos affaires avancent-elles ? Comment va le cœur d'Arlequin ?

LISETTE *d'un air fâché.*

Il va très-brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçûë !

LISETTE.

Eh fy, Mademoiselle, vous êtes une

une coquette : voilà de son style.

LE PRINCE.

J'en suis fâché, Lisette : mais il ne faut pas que cela vous chagrine, vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avouë, Seigneur, que si j'étois vaine, je n'aurois pas mon compte ; j'ai des preuves que je puis déplaire, & nous autres femmes nous nous passons bien de ces preuves-là.

FLAMINIA.

Allons, allons, c'est maintenant à moi à tenter l'avanture.

LE PRINCE.

Puisqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vû Arlequin, qu'il me plaît à moi, que je me suis mise dans la tête de vous rendre content ; que je vous ai promis que vous le seriez ; que je vous tiendrai parole, & que de tout ce que je vous dis-là, je n'en rabattrois pas la valeur d'un mot ; oh vous ne me connoissez pas. Quoi, Seigneur, Arlequin & Silvia me résisteroient ! Je ne gouvernerois pas deux cœurs de cette espece-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui suis opiniâtre, moi qui

suis femme ! c'eſt tout dire. Eh mais j'irois me cacher, mon ſexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute ſûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela; je vous garantis aimé, je vous garantis marié, Sylvia va vous donner ſon cœur, enſuite ſa mrin ; je l'entens d'ici vous dire, je vous aime, je vois vos nôces, elles ſe font, Arlequin m'épouſe, vous nous honorez de vos bienfaits, & voilà qui eſt fini.

LISETTE, *d'un air incrédule.*

Tout eſt fini, rien n'eſt commencé.

FLAMINIA.

Tais-toi, eſprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à eſpérer : mais je vous avouë que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir ces apparences, j'ai de bons moyens pour cela ; je vais commencer par aller chercher Silvia, il eſt tems qu'elle voye Arlequin.

LISETTE.

Quand ils ſe ſeront vûs, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je penſe de même.

FLAMINIA, *d'un air indifférent.*

Eh nous ne différons que du oüi & du nom, ce n'eſt qu'une bagatelle; pour moi j'ai réſolu qu'ils ſe voyent librement: ſur la liſte des mauvais tours que je veux jouër à leur amour, c'eſt ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaiſie.

FLAMINIA.

Retirons-nous, voici Arlequin qui vient.

SCENE VII.

ARLEQUIN TRIVELIN, *& une ſuite de Valets.*

ARLEQUIN.

PAR parentheſe, dites-moi une choſe, il y a une heure que je rêve à quoi ſervent ces grands drôles barriolez qui nous accompagnent partout, ces gens-là ſont bien curieux!

TRIVELIN.

Le Prince qui vous aime, commence par-là à vous donner des témoignages de ſa bienveillance; il veut que ces gens-là vous ſuivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN

Oh, oh, c'eſt donc une marque d'honneur ?

TRIVELIN.

Oüi, ſans doute.

ARLEQUIN.

Et dites-moi, ces gens-là qui me ſuivent, qui eſt-ce qui les ſuit eux ?

TRIVELIN.

Perſonne.

ARLEQUIN.

Eh vous, n'avez-vous perſonne auſſi ?

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas vous autres ?

TRIVELIN.

Nous ne méritons pas cela.

ARLEQUIN *en colere & prenant ſon bâton.*

Allons, cela étant, hors d'ici, tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là.

TRIVELIN.

D'où vient donc cela ?

ARLEQUIN.

Détalez, je n'aime point les gens ſans honneur, & qui ne méritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN, *en le frapant.*

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN, *en s'enfuyant.*

Arrêtez, arrêtez, que faites-vous !

Arlequin court auſſi après les autres Valets, qu'il chaſſe, & Trivelin ſe réfugie dans une couliſſe.

ARLEQUIN, *revient ſur le Theâtre.*

Ces marauts-là ! j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier ; voilà une drôle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui : c'eſt ſe moquer du monde.

Il ſe retourne, & voit Trivelin qui revient,

ARLEQUIN.

Mon ami, eſt-ce que je ne me ſuis pas bien expliqué ?

TRIVELIN *de loin.*

Ecoutez, vous m'avez battu : mais je vous le pardonne, je vous crois un garçon raiſonnable.

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méri-

tons pas d'avoir des gens à notre suite, ce n'est pas que nous manquions d'honneur ; c'est qu'il n'y a que les personnes considérables, les Seigneurs, les gens riches qu'on honore de cette maniere-là : s'il suffisoit d'être honnête homme, moi qui vous parle, j'aurois après moi une armée de Valets.

ARLEQUIN, *remettant sa latte.*

Oh à présent je vous comprens ; que diantre que ne dites-vous la chose comme il faut ! je n'aurois pas les bras démis, & vos épaules s'en porteroient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, c'étoit mon intention ; par bonheur ce n'est qu'un mal-entendu, & vous devez être bien aise d'avoir reçû innocemment les coups de bâton que je vous ai donnez. Je vois bien à présent que c'est qu'on fait ici tout l'honneur aux gens considérables, riches, & à celui qui n'est qu'honnête homme, rien.

TRIVELIN.

C'est cela même.

ARLEQUIN, *d'un air dégoûté.*

Sur ce pied-là ce n'est pas grand chose que d'être honoré, puisque cela ne

signifie pas qu'on soit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, tout bien compté, vous me ferez plaisir de me laisser-là sans compagnie; ceux qui me verront tout seul me prendront tout d'un coup pour un honnête homme, j'aime autant cela que d'être pris pour un grand Seigneur.

TRIVELIN.

Nous avons ordre de rester auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Silvia.

TRIVELIN.

Vous serez satisfait, elle va venir.... parbleu je ne vous trompe pas, car la voilà qui entre: adieu, je me retire.

SCENE VIII.

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SILVIA, *en entrant, accourt avec joye.*

AH le voici! eh mon cher Arlequin, c'est donc vous! je vous revois donc! le pauvre enfant! que je suis aise!

ARLEQUIN, *tout éſoufflé de joye*
Et moi auſſi. *Il prend reſpiration.* Oh, oh, je me meurs de joye.

SILVIA
Là, là, mon fils, doucement; comme il m'aime, quel plaiſir d'être aimé comme cela!

FLAMINIA, *en les regardant tous deux.*
Vous me raviſſez tous deux, mes chers enfans, & vous êtes bien aimables de vous être ſi fideles. *Et comme tout bas.* Si quelqu'un m'entendoit dire cela, je ſerois perduë: mais dans le fond du cœur je vous eſtime, & je vous plains.

SILVIA, *lui répondant.*
Helas! c'eſt que vous êtes un bon cœur. J'ai bien ſoupiré, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN, *tendrement, & lui prenant la main.*
M'aimez-vous toûjours!

SILVIA.
Si je vous aime! cela ſe demande-t-il! eſt-ce une queſtion à faire!

FLAMINIA, *d'un air naturel à Arlequin.*
Oh pour cela je puis vous certifier ſa tendreſſe, je l'ai vûë au déſeſpoir, je l'ai vûë pleurer de votre abſence; elle m'a touchée moi-même, je mourois d'envie de

de vous voir enſemble, vous voilà: adieu, mes amis, je m'en vais; car vous m'attendriſſez; vous me faites triſtement reſſouvenir d'un amant que j'avois, & qui eſt mort; il avoit de l'air d'Arlequin, & je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia, on m'a miſe auprès de vous, mais je ne vous déſervirai point; aimez toûjours Arlequin, il le mérite: & vous, Arlequin, quelque choſe qu'il arrive, regardez-moi comme une amie, comme une perſonne qui voudroit pouvoir vous obliger, je ne négligerai rien pour cela.

ARLEQUIN *doucement.*

Allez, Mademoiſelle, vous êtes une fille de bien; je ſuis votre ami auſſi moi; je ſuis fâché de la mort de votre amant, c'eſt bien dommage que vous ſoyez affligée & nous auſſi.

Flaminia ſort.

SILVIA, *d'un air plaintif.*

Eh bien, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh bien, mon ame.

SILVIA.

Nous ſommes bien malheureux.

ARLEQUIN.

Aimons-nous toûjours, cela nous aidera à prendre patience.

SILVIA.

Oüi ; mais notre amitié que deviendra-t-elle ! cela m'inquiéte.

ARLEQUIN.

Helas ! mamour, je vous dis de prendre patience : mais je n'ai pas plus de courage que vous. *Il lui prend la main.* Pauvre petit tréſor, à moi, ma mie ; il y a trois jours que je n'ai vû ces beaux yeux-là, regardez-moi toûjours pour me récompenſer.

SILVIA, *d'un air inquiet.*

Ah ! j'ai bien des choſes à vous dire, j'ai peur de vous perdre ; j'ai peur qu'on ne vous faſſe quelque mal par méchanceté de jalouſie ; j'ai peur que vous ne ſoyez trop long-tems ſans me voir, & que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, eſt-ce que je m'accoutumerois à être malheureux !

SILVIA.

Je ne veux point que vous m'oubliiez ; je ne veux point non plus que vous enduriez rien à cauſe de moi ; je ne ſçai point dire ce que je veux, je vous aime trop, c'eſt une pitié que mon embarras, tout me chagrine.

ARLEQUIN *pleure.*

Hi, hi, hi, hi.

SILVIA *triſtement.*

Oh bien, Arlequin, je m'en vais donc pleurer auſſi moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puiſque vous voulez être ſi triſte! Si vous aviez un peu decompaſſion, eſt-ce que vous ſeriez ſi affligée!

SILVIA.

Demeurez-donc en repos, je ne vous dirai plus que je ſuis chagrine.

ARLEQUIN.

Oüi; mais je devinerai que vous l'êtes; il faut me promettre que vous ne le ſerez plus.

SILVIA.

Oüi, mon fils: mais promettez-moi auſſi que vous m'aimerez toûjours.

ARLEQUIN, *en s'arrêtant tout court pour la regarder.*

Silvia, je ſuis votre amant, vous êtes ma maîtreſſe, retenez-le bien, car cela eſt vrai, & tant que je ſerai en vie, cela ira toûjours le même train, cela ne branlera pas, je mourrai de compagnie avec cela. Ah çà, dites-moi le ſerment que vous voulez que je vous faſſe?

SILVIA, *bonnement.*

Voilà qui va bien, je ne ſçai point de ſermens; vous êtes un garçon d'honneur,

j'ai votre amitié, vous avez la mienne, je ne la reprendrai pas, à qui est-ce que je la porterois ? N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait ? Y a-t-il quelque fille qui puisse vous aimer autant que moi ? Eh bien, n'est-ce pas assez, nous en faut-il davantage ? Il n'y a qu'à rester comme nous sommes, il n'y aura pas besoin de sermens.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici nous serons tout de même.

SILVIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, ma mie, tenons-nous donc joyeux.

SILVIA.

Nous souffrirons peut-être un peu, voilà tout.

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle, quand on a un peu pâti, le plaisir en semble meilleur.

SILVIA.

Oh ! pourtant je n'aurois que faire de pâtir pour être bien aise, moi.

ARLEQUIN

Il n'y aura qu'à ne pas songer que nous pâtissons.

SILVIA, *en le regardant tendrement.* Ce cher petit homme, comme il m'encourage.

ARLEQUIN *tendrement.* Je ne m'embarasse que de vous.

SILVIA *en le regardant.* Où est-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit ! Il n'y a que lui au monde comme cela : mais aussi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN *saute d'aise.* C'est comme du miel ces paroles-là.

En même-tems vient Flaminia & Trivelin.

TRIVELIN *à Silvia.* Je suis au désespoir de vous interrompre : mais votre mere vient d'arriver, Mademoiselle Silvia, & elle demande instamment à vous parler.

SILVIA *regardant Arlequin.* Arlequin ne me quittez pas, je n'ai rien de secret pour vous.

ARLEQUIN *la prenant sous le bras.* Marchons, ma petite.

FLAMINIA *d'un air de confiance, & s'approchant d'eux.* Ne craignez rien, mes enfans ; allez toute seule trouver votre mere, ma chere Silvia, cela sera plus seant : vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira,

c'eſt moi qui vous en aſſure, vous ſçavez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh non; vous êtes de notre parti vous.

SILVIA.

Adieu donc, mon fils, je vous rejoindrai bientôt.

ARLEQUIN *à Flaminia qui veut s'en aller, & qu'il arrête.*

Notre amie, pendant qu'elle ſera-là, reſtez avec moi, pour empêcher que je ne m'ennuye; il n'y a ici que votre compagnie que je puiſſe endurer.

FLAMINIA *comme en ſecret.*

Mon cher Arlequin, la vôtre me fait bien du plaiſir auſſi: mais j'ai peur qu'on ne s'apperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, le dîné eſt prêt.

ARLEQUIN, *triſtement.*

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA *d'un air d'amitié.*

Je veux que vous mangiez, vous en avez beſoin.

ARLEQUIN *doucement.*

Croyez-vous!

FLAMINIA.

Oüi.

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois. *A Trivelin.* La ſoupe eſt-elle bonne ?

TRIVELIN.

Exquiſe.

ARLEQUIN.

Hum, il faut attendre Silvia, elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dînera avec ſa mere ; vous êtes le maître pourtant : mais je vous conſeille de les laiſſer enſemble, n'eſt-il pas vrai ? Après dîné vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je veux bien : mais mon appétit n'eſt pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin eſt au frais, & le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je ſuis ſi triſte... Ce rôt eſt donc friand!

TRIVELIN.

C'eſt du gibier qui a une mine...

ARLEQUIN.

Que de chagrins ! Allons donc, quand

la viande eſt froide elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma ſanté.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne, à cauſe de la connoiſſance.

FLAMINIA.

Oüi-dà, de tout mon cœur, j'ai une demie-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon, je ſuis content de vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

OUI, je vous crois, vous paroiſſez me vouloir du bien ; auſſi vous voyez que je ne ſouffre que vous, je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où eſt Arlequin !

FLAMINIA.

Il va venir, il dîne encore.

SILVIA.

C'eſt quelque choſe d'épouvantable que ce Païs-ci ! je n'ai jamais vû de femmes ſi civiles, des hommes ſi honnêtes, ce ſont des manieres ſi douces, tant de révérences, tant de complimens, tant de ſignes d'amitié ; vous diriez que ce ſont les meilleurs gens du monde, qu'ils ſont pleins de cœur & de conſcience ; point du tout, de tous ces gens-là il n'y

en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent : Mademoiselle, croyez-moi, je vous conseille d'abandonner Arlequin, & d'épouser le Prince : mais ils me conseillent cela tout naturellement, sans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin, où est la fidélité, la probité, la bonne foi ? Ils ne m'entendent pas ; ils ne sçavent ce que c'est que tout cela, c'est tout comme si je leur parlois Grec ; ils me rient au nez, me disent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raison : eh cela n'est-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe & menteur ; voilà le devoir des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ! d'où sortent-ils ? de quelle pâte sont-ils ?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chere Silvia ; que cela ne vous étonne pas, ils s'imaginent que ce seroit votre bonheur que le mariage du Prince.

SILVIA.

Mais ne suis-je pas obligée d'être fidelle ? N'est-ce pas mon devoir d'honnête fille ? & quand on ne fait pas son devoir,

eſt-on heureuſe ! Par-deſſus le marché, cette fidélité n'eſt-elle pas mon charme ! & on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal, perds ton plaiſir & ta bonne foi ; & parce que je ne veux pas moi, on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA.

Que voulez-vous ! ces gens-là penſent à leur façon, & ſouhaiteroient que le Prince fût content.

SILVIA.

Mais ce Prince, que ne prend-il une fille qui ſe rende à lui de bonne volonté ! Quelle fantaiſie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui ! Quel goût trouve-t-il à cela ! Car c'eſt un abus que tout ce qu'il fait, tous ces Concerts, ces Comédies, ces grands repas qui reſſemblent à des nôces, ces bijoux qu'il m'envoye ; tout cela lui coûte un argent infini, c'eſt un abîme, il ſe ruïne ; demandez-moi ce qu'il y gagne ! Quand il me donneroit toute la boutique d'un Mercier, cela ne me feroit pas tant de plaiſir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas, voilà ce que c'eſt que l'amour ; j'ai aimé de même, & je me reconnois au peloton.

SILVIA

Tenez, si j'avois eu à changer Arlequin contre un autre, ç'auroit été contre un Officier du Palais, qui m'a vûë cinq ou six fois, & qui est d'aussi bonne façon qu'on puisse être : il y a bien à tirer si le Prince le vaut ; c'est dommage que je n'ai pû l'aimer dans le fond, & je le plains plus que le Prince.

FLAMINIA *sourîant en cachette.*

Oh ! Silvia, je vous assure que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connoîtrez.

SILVIA.

Eh bien, qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoye, qu'il voye d'autres filles ; il y en a icy qui ont leur amant tout comme moi : mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde, j'ai bien vû que cela ne leur coûte rien : mais pour moi, cela m'est impossible.

FLAMINIA.

Eh ma chere enfant, avons-nous rien icy qui vous vaille, rien qui approche de vous !

SILVIA, *d'un air modeste.*

Oh que si, il y en a de plus jolies que moi ; & quand elles seroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout à fait belle : j'en

vois ici de laides qui sont si bien aller leur visage, qu'on y est trompé.

FLAMINIA.

Oüi : mais le vôtre va tout seul, & cela est charmant.

SILVIA.

Bon, moi, je ne parois rien, je suis toute d'une piece auprès d'elles, je demeure-là, je ne vais ni ne viens ; au lieu qu'elles, elles sont d'une humeur joyeuse, elles ont des yeux qui caressent tout le monde ; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne se gêne point, qui est sans façon : cela plaît davantage que non pas une honteuse comme moi, qui n'ose pas regarder les gens, & qui est confuse qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh voilà justement ce qui touche le Prince, voilà ce qu'il estime ; c'est cette ingénuité, cette beauté simple, ce sont ces graces naturelles : eh, croyez-moi, ne loüez pas tant les femmes d'ici, car elles ne vous louent gueres.

SILVIA.

Qu'est-ce donc qu'elles disent ?

FLAMINIA.

Des impertinences ; elles se moquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment se porte sa beauté rus-

tique. Y a-t-il de visage plus commun, disoient l'autre jour ces jalouses entr'elles, de taille plus gauche ? Là-dessus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche ; il n'y avoit pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie ; j'étois dans une colere. . . .

SILVIA *fâchée.*

Pardi, voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur pensée, pour plaire à ces sottes-là !

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SILVIA.

Que je hais ces femmes-là ! mais puisque je suis si peu agréable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le Prince m'aime, & qu'il les laisse-là !

FLAMINIA.

Oh ! elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas long-tems, que c'est un caprice qui lui passera, & qu'il en rira tout le premier.

SILVIA *piquée, & après avoir un peu regardée Flaminia.*

Hum, elles sont bienheureuses que j'aime Arlequin, sans cela j'aurois grand plaisir à les faire mentir, ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah, qu'elles mériteroient bien d'être punies! je leur ai dit, vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia, & pour plaire au Prince; & si elle vouloit, il ne daigneroit pas vous regarder.

SILVIA.

Pardi, vous voyez-bien ce qui en eſt, il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA.

Voilà de la compagnie qui vous vient.

SILVIA.

Eh! je crois que cet Officier, dont je vous ai parlé, c'eſt lui-même, voyez la belle phiſionomie d'homme.

SCENE II.

LE PRINCE *ſous le nom d'Officier du Palais, &* LISETTE *ſous le nom de Dame de la Cour, & les Acteurs précédent.*

Le Prince en voyant Silvia, ſaluë avec beaucoup de ſoumiſſion.

SILVIA.

COmment, vous voilà, Monſieur! vous ſçaviez donc bien que j'étois icy!

LE PRINCE

Oüi, Mademoiſelle, je le ſçavois ; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, & je n'aurois oſé paroître ſans Madame, qui a ſouhaité que je l'accompagnaſſe, & qui a obtenu du Prince l'honneur de vous faire la révérence.

La Dame ne dit mot, & regarde ſeulement Silvia avec attention, Flaminia & elle ſe font des mines.

SILVIA *doucement.*

Je ne ſuis pas fâchée de vous revoir, & vous me retrouvez bien triſte ; à l'égard de cette Dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une révérence, je ne mérite pas cela ; mais quelle me la faſſe, puiſque c'eſt ſon deſir, je lui en rendrai une comme je pourrai, elle excuſera ſi je la fais mal.

LISETTE.

Oüi, ma mie, je vous excuſerai de bon cœur, je ne vous demande pas l'impoſſible.

SILVIA, *répétant d'un air fâché, & à part, & faiſant une révérence.*

Je ne vous demande pas l'impoſſible, quelle maniere de parler !

LISELTE.

Quel âge avez-vous, ma fille !

SILVIA.

SILVIA *piquée.*

Je l'ai oublié, ma mere.

FLAMINIA *à Silvia.*

Bon.

Le Prince paroît, & affecte d'être surpris.

LISETTE.

Elle se fâche, je pense!

LE PRINCE.

Mais, Madame, que signifient ces discours-là! sous prétexte de venir saluer Silvia, vous lui faites une insulte!

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein; j'avois la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime tant; qui fait naître une si forte passion, & je cherche ce qu'elle a de si aimable; on dit qu'elle est naïve, c'est un agrément campagnard qui doit la rendre amusante, priez-là de nous donner quelques traits de naïveté; voyons son esprit.

SILVIA.

Eh non, Madame, ce n'est pas la peine, il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE *riant.*

Ah, ah, vous demandiez du naïf, en voilà.

LE PRINCE.

Allez-vous-en, Madame.

SILVIA.

Cela m'impatiente à la fin, & si elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

LE PRINCE *à Lisette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE *en se retirant d'un air dédaigneux.*

Adieu, un pareil objet me vange assez de celui qui en a fait choix.

SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

VOilà une créature bien effrontée!

SILVIA.

Je suis outrée, j'ai bien affaire qu'on m'enleve pour se moquer de moi, chacun a son prix, ne semble-t'il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là! je ne voudrois pas être changée contr'elles.

FLAMINIA.

Bon, ce sont des complimens que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE.

Belle Silvia, cette femme-là nous a

trompez le Prince & moi, vous m'en voyez au desespoir, n'en doutez pas; vous sçavez que je suis pénétré de respect pour vous; vous connoissez mon cœur, je venois ici pour me donner la satisfaction de vous voir, pour jetter encore une fois les yeux sur une personne si chere, & reconnoître notre souveraine; mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, & que je vous importune encore.

FLAMINIA, *d'un air naturel.*

Quel mal faites-vous, ne sçai-je pas bien qu'on ne peut la voir sans l'aimer.

SILVIA.

Et moi je voudrois qu'il ne m'aimât pas, car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change; encore si c'étoit un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut; mais il est trop agréable pour qu'on le maltraite lui, & il a toûjours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah, que vous êtes obligeante, Silvia! Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, si ce n'est de vous aimer toûjours!

SILVIA.

Eh bien, aimez-moi, à la bonnne heure, j'y aurai du plaisir, pourvû que vous

promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne sçaurois mieux faire, en verité : Arlequin est venu le premier, voilà tout ce qui vous nuit ; si j'avois deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurois attendu ; mais vous avez du malheur, & moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourroit-on cesser d'aimer Silvia ? connoissez-vous de cœur plus compâtissant, plus généreux que le sien ? Non, la tendresse d'une autre me toucheroit moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA, *à Flaminia.*

Et moi, je vous en fais juge aussi, là, vous l'entendez, comment se comporter avec un homme qui me remercie toûjours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien ?

FLAMINIA.

Franchement, il a raison, Silvia, vous êtes charmant, & à sa place je serois tout comme il est.

SILVIA.

Ah çà, n'allez pas l'attendrir encore, il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie, il le croit assez. *au Prince* Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement,

& vangez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oüi, ma chere Silvia, j'y cours; à mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti est pris, j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie.

SILVIA.

Oh, je m'en doutois bien, je vous connois.

FLAMINIA.

Allez, Monsieur, hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procédé de la Dame en question; il faut que tout le monde sçache ici le respect qui est dû à Silvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Il sort.

FLAMINIA.

Vous, ma chere, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop long tems à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait; il me tarde de vous le voir.

SILVIA.

Tenez l'étoffe est belle, elle m'ira bien, mais je ne veux point de tous ces habits-là, car le Prince me veut en troc, & jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez, quand il vous quitteroit, vous emporteriez tout; vraiment, vous ne le connoissez pas.

SILVIA.

Je m'en vais donc sur votre parole, pourvû qu'il ne me dise pas après, pourquoi as-tu pris mes présens.

FLAMINIA.

Il vous dira, pourquoy n'en avoir pas pris d'avantage!

SILVIA.

En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout.

SCENE IV.

FLAMINIA, ARLEQUIN, *tout éclatant de rire, entre avec Trivelin.*

FLAMINIA.

IL me semble que les choses commencent à prendre forme; voicy Arlequin, en vérité je ne sçai, mais si ce petit homme venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon cœur.

ARLEQUIN, *riant.*

Ah, ah, ah! bon jour, mon amie.

FLAMINIA *en souriant.*

Bon jour, Arlequin, dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie aussi?

ARLEQUIN.

C'est que mon valet Trivelin, que je ne paye point, m'a mené par toutes les chambres de la maison, où l'on trotte comme dans les ruës, où l'on jase comme dans notre Halle, sans que le maître de la maison s'embarrasse de tous ces visages-là, & qui viennent chez lui sans lui donner le bon jour, qui vont le voir manger, sans qu'il leur dise voulez-vous boir un coup? Je me divertissois de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vû un grand coquin qui a levé l'habit d'une Dame par derriere. Moi j'ai crû qu'il lui faisoit quelque niche, & je lui ai dit bonnement: arrêtez-vous, poliſſon, vous badinez malhonnêtement. Elle qui m'a entendu, s'est retournée, & m'a dit: Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queuë? Et pourquoi vous la laissez-vous porter cette queuë, ai-je repris? Sur cela le poliſſon s'est mis à rire, la Dame rioit, Trivelin rioit, tout le monde rioit, par compagnie je me suis mis à rire aussi. A cette heure je vous demande pourquoi nous avons ri tous?

FLAMINIA.

D'une bagatelle : c'eſt que vous ne ſçavez pas que ce que vous avez vû faire à ce laquais eſt un uſage pour les Dames.

ARLEQUIN.

C'eſt donc encore un honneur !

FLAMINIA.

Oüi, vraiment.

ARLEQUIN.

Pardi j'ai donc bien fait d'en rire ; car cet honneur-là eſt bouffon & à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai, j'aime à vous voir comme cela ; avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté !

ARLEQUIN.

Ah ! morbleu qu'on a apporté de friandes drogues ! que le Cuiſinier d'ici fait de bonnes fricaſſées ! Il n'y a pas moyen de tenir contre ſa Cuiſine ; j'ai tant bû à la ſanté de Silvia & de vous, que ſi vous êtes malade, ce ne ſera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi vous vous êtes encore reſſouvenu de moi ?

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, ſur-tout à table.

table. Mais à propos de Sylvia, eſt-elle encore avec ſa mere?

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, ſongerez-vous toûjours à Sylvia?

ARLEQUIN.

Taiſez-vous, quand je parle.

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment j'ai tort!

FLAMINIA.

Oüi : pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime!

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous ſouciez beaucoup des interêts du Prince!

FLAMINIA, *comme épouvantée.*

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cauſe de vous.

ARLEQUIN *en colere.*

Non, ma bonne. *A Trivelin.* Ecoute, je ſuis ton maître, car tu me l'as dit, je n'en ſçavois rien, faineant que tu es, s'il t'arrive de faire le rapporteur, & qu'à cauſe de toi on faſſe ſeulement la moue à cette honnête fille-là, c'eſt deux oreilles que tu auras de moins, je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne suis pas à cela près, & je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles, entens-tu bien à present! Va-t-en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous, car enfin il le faut : mais vous me le payerez, Flaminia.

Arlequin veut retourner sur lui, & Flaminia l'arrête : quand il est revenu, il dit.

ARLEQUIN.

Cela est terrible! je n'ai trouvé ici qu'une personne qui entende la raison, & l'on vient chicaner ma conversation avec elle : ma chere Flaminia, à present parlons de Silvia à notre aise : quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en passe.

FLAMINIA *d'un air simple.*

Je ne suis point ingrate, il n'y a rien que je ne fisse pour vous rendre contens tous deux, & d'ailleurs vous êtes si estimable, Arlequin, quand je vois qu'on vous chagrine, je souffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne sorte de fille! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaise, je

fuis la moitié moins fâché d'être triſte.

FLAMINIA.

Pardi qui eſt-ce qui ne vous plaindroit pas ! qui eſt-ce qui ne s'intereſſeroit pas à vous ! vous ne connoiſſez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela ſe peut bien, je n'y ai jamais regardé de ſi près.

FLAMINIA.

Si vous ſçaviez combien il m'eſt cruel de n'avoir point de pouvoir, ſi vous liſiez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

He ! je ne ſçai point lire, mais vous me l'expliqueriez ; par la mardi je voudrois n'être plus affligé, quand ce ne ſeroit que pour l'amour du ſouci que cela vous donne : mais cela viendra.

FLAMINIA *d'un ton triſte.*

Non, je ne ſerai jamais témoin de votre contentement, voilà qui eſt fini ; Trivelin cauſera, l'on me ſéparera d'avec vous, & que ſçai-je moi où l'on m'emmenera ! Arlequin, je vous parle peut-être pour la derniere fois, & il n'y a plus de plaiſir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN *triſte.*

Pour la derniere fois ! j'ai donc bien du guignon ! je n'ai qu'une pauvre maîtreſſe,

ils me l'ont emportée, vous emporteroient-ils encore ? & où eſt-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela ! Ces gens-là croyent-ils que j'ai un cœur de fer ! ont-ils entrepris mon trépas ! ſeront-ils ſi barbares !

FLAMINIA.

En tout cas j'eſpere que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant ſouhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

Ma mie, vous me gagnez le cœur, conſeillez-moi dans ma peine, aviſons-nous, quelle eſt votre penſée ! Car je n'ai point d'eſprit moi quand je ſuis fâché ; il faut que j'aime Silvia, il faut que je vous garde, il ne faut pas que mon amour pâtiſſe de notre amitié, ni notre amitié de mon amour, & me voilà bien embaraſſé.

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuſe ; depuis que j'ai perdu mon amant je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je reſpire avec vous, vous lui reſſemblez tant, que je crois quelquefois lui parler ; je n'ai vû dans le monde que vous & lui de ſi aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! il eſt fâcheux que j'aime

Silvia, sans cela je vous donnerois de bon cœur la ressemblance de votre amant. C'étoit donc un joli garçon !

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit fait comme vous, que vous êtes son portrait?

ARLEQUIN.

Eh vous l'aimiez donc beaucoup !

FLAMINIA.

Regardez-vous, Arlequin, voyez combien vous méritez d'être aimé, & vous verrez combien je l'aimois.

ARLEQUIN.

Je n'ai vû personne répondre si doucement que vous, votre amitié se met partout; je n'aurois jamais crû être si joli que vous le dites : mais puisque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque chose.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plû davantage : mais je n'aurois pas été assez belle pour vous.

ARLEQUIN *avec feu.*

Par la sambille je vous trouve charmante avec cette pensée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte, je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous : mais où cela

nous conduiroit-il ? Adieu, Arlequin, je vous verrai toûjours si on me le permet, je ne sçai où je suis.

ARLEQUIN

Je suis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaisir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuse pas ce plaisir-là moi, regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA *s'en allant.*

Je n'oserois : adieu.

ARLEQUIN *seul.*

Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là ; si par quelque malheur Silvia venoit à manquer, dans mon desespoir je crois que je me retirerois avec elle.

SCENE V.

TRIVELIN *arrive avec un Seigneur qui vient derriere lui*, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

SEigneur Arlequin, n'y a-t-il point de risque à reparoître ? n'est-ce point compromettre mes épaules ! car vous joüez merveilleusement de votre épée de bois.

ARLEQUIN.

Je ſerai bon, quand vous ſerez ſage.

TRIVELIN.

Voilà un Seigneur qui demande à vous parler.

Le Seigneur approche & fait des révérences, qu'Arlequin lui rend.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai vû cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grace; mais ne vous incommodai-je point, Monſieur Arlequin?

ARLEQUIN

Non, Monſieur, vous ne me faites ni bien ni mal, en vérité. *Et voyant le Seigneur qui ſe couvre.* Vous n'avez ſeulement qu'à me dire ſi je dois auſſi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous ſoyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN *ſe couvrant.*

Je vous crois, puiſque vous le dites. Que ſouhaite de moi votre Seigneurie? mais ne me faites point de complimens, ce ſeroit autant de perdu, car je n'en ſçai point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne ſont point des complimens, mais

des témoignages d'estime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela, votre visage ne m'est point nouveau, Monsieur; je vou ai vû quelque part à la chasse, où vous jouiez de la trompette; je vous ai ôté mon chapeau en passant, & vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi! je ne vous saluai point!

ARLEQUIN,

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'apperçûs donc pas de votre honnêteté!

ARLEQUIN.

Oh que si; mais vous n'aviez pas de grace àme demander, voilà pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnois point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous n'y perdez rien; mais que vous plaît-il!

LE SEIGNEUR.

Je compte sur votre bon cœur; voici ce que c'est: j'ai eu le malheur de parler cavalierement de vous devant le Prince...

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoître à cela!

LE SEIGNEUR.

Oüi ; mais le Prince s'eſt fâché contre moi.

ARLEQUIN,

Il n'aime donc pas les médiſans !

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez-bien.

ARLEQUIN.

Oh, oh, voilà qui me plait ; c'eſt un honnête homme, s'il ne me retenoit pas ma maîtreſſe, je ſerois fort content de lui, & que vous a-t-il dit, que vous êtiez un mal-appris !

LE SEIGNEUR.

Oüi.

ARLEQUIN,

Cela eſt très-raiſonnable : de quoi vous plaignez-vous !

LE SEIGNEUR.

Ce n'eſt pas-là tout : Arlequin, m'a-t-il répondu, eſt un garçon d'honneur, je veux qu'on l'honore, puiſque je l'eſtime ; la franchiſe & la ſimplicité de ſon caractere, ſont des qualitez que je voudrois que vous euſſiez tous ; je nuis à ſon amour, & je ſuis au déſeſpoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN, *attendri.*

Par la morbleu, je ſuis ſon ſerviteur ; franchement, je fais cas de lui, & je

croiois être plus en colere contre lui que je ne le suis.

LE SEIGNEUR.

Ensuite il m'a dit de me retirer, mes amis là-dessus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN,

Quand ces amis-là s'en iroient aussi avec vous, il n'y auroit pas grand mal; car, dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es!

LE SEIGNEUR.

Il s'est aussi fâché contr'eux.

ARLEQUIN.

Que le Ciel béniſſe cet homme de bien, il a vuidé-là sa maison d'une mauvaise graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparoître tous qu'à condition que vous demandiez notre grace.

ARLEQUIN.

Par ma foi, Messieurs, allez où il vous plaira, je vous souhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi, vous refuserez de prier pour moi! si vous n'y consentiez pas, ma fortune seroit ruïnée; à présent qu'il ne m'est plus permis de voir le Prince, que ferois-je à la Cour! il faudra que je m'en

aille dans mes terres ; car je ſuis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment, être exilé, ce n'eſt donc point vous faire d'autre mal, que de vous envoyer manger votre bien chez vous ?

LE SEIGNEUR.

Vraiment non ; voilà ce que c'eſt.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez-là paix & aiſe : vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire!

LE SEIGNEUR.

Sans doute, qu'y a-t-il d'étrange à cela !

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas ? eſt-il ſûr qu'on eſt exilé quand on médit ?

LE SEIGNEUR.

Cela arrive aſſez ſouvent.

ARLEQUIN *ſaute d'aiſe.*

Allons, voilà qui eſt fait, je m'en vais médire du premier venu, & j'avertirai Silvia & Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raiſon de cela ?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil moi ; de la maniere dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni que récompenſé.

LE SEIGNEUR.

Quoy qu'il en soit, épargnez-moi cette punition-là, je vous prie; d'ailleurs ce que j'ai dit de vous n'est pas grande chose.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingenu, sans malice, là d'un garçon de bonne foi.

ARLEQUIN *rit de tout son cœur.*

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette: mais qu'est-ce que cela fait! Moi j'ai l'air d'un innocent, vous vous avez l'air d'un homme d'esprit; hé bien à cause de cela faut-il s'en fier à notre air! Z'avez-vous rien dit que cela!

LE SEIGNEUR.

Non, j'ai ajoûté seulement que vous donniez la comedie à ceux qui vous parloient.

ARLEQUIN.

Pardi, il faut bien vous donner votre revanche à vous autres. Voilà donc toute

LE SEIGNEUR.

Oüi.

ARLEQUIN.

C'eſt ſe moquer, vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe, empêchez que je ne le ſois; un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la Cour, il n'eſt en conſideration, il n'eſt en état de pouvoir ſe vanger de ſes envieux qu'autant qu'il ſe rend agréable au Prince, & qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toûjours peu ou prou, & je me doute que l'amitié de ces gens-là n'eſt pas aiſée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raiſon dans le fond : ils ont quelquefois des caprices fâcheux; mais on n'oſeroit s'en reſſentir, on les ménage, on eſt ſouple avec eux, parce que c'eſt par leur moyen que vous vous vangez des autres.

ARLEQUIN.

Quel trafic ! C'eſt juſtement recevoir des coups de bâton d'un côté, pour avoir le privilege d'en donner d'un autre; voilà

une drôle de vanité! A vous voir si humbles vous autres, on ne croiroit jamais que vous êtes si glorieux!

LE SEIGNEUR.

Nous sommes élevez là-dedans. Mais écoutez, vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur, car vous connoissez bien Flaminia!

ARLEQUIN.

Oüi, c'est mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le Prince a beaucoup de bienveillance pour elle, elle est la fille d'un de ses Officiers, & je me suis imaginé de lui faire sa fortune, en la mariant à un petit cousin que j'ai à la campagne, que je gouverne & qui est riche. Dites-le au Prince, mon dessein me conciliera ses bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oüi, mais ce n'est pas-là le chemin des miennes; car je n'aime point qu'on épouse mes amies moi, & vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit cousin.

LE SEIGNEUR.

Je croiois.....

ARLEQUIN.

Ne croiez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas, je vous promets mon interceſſion, ſans que le petit couſin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation, j'attens l'effet de vos promeſſes : adieu, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur ; diantre je ſuis en credit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du couſin.

FLAMINIA *arrive.*

Mon cher, je vous amene Sylvia, elle me ſuit.

ARLEQUIN.

Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plûtôt, nous l'aurions attenduë en cauſant enſemble. *Sylvia arrive.*

SCENE VI.

SYLVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SYLVIA.

BOnjour, Arlequin, ah que je viens d'eſſayer un bel habit ! Si vous me voiez, en vérité vous me trouveriez

jolie; demandez à Flaminia. Ah, ah! si je portois ces habits-là, les femmes d'ici seroient bien attrapées, elles ne diroient pas que j'ai l'air gauche. Oh que les ouvrieres d'ici sont habiles!

ARLEQUIN.

Ah mamour! elles ne sont pas si habiles que vous êtes bien faite.

SILVIA.

Si je suis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du moins ai-je le plaisir de vous voir un peu plus contens à présent.

SILVIA.

Eh Dame, puisqu'on ne nous gêne plus, j'aime autant être ici qu'ailleurs; qu'est-ce que cela fait d'être-là ou là! on s'aime par-tout.

ARLEQUIN.

Comment nous gêner! on envoye les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils disent de moi.

SILVIA *d'un air content.*

J'attens une Dame aussi moi qui viendra devant moi se repentir de ne m'avoir pas trouvé belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme si nous étions freres & sœurs. *Il dit cela à Flaminia.* Aussi de notre part c'est queuci, qeumi.

SILVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici? mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand Monsieur si bien tourné; je veux que vous soyez amis ensemble, car il a bon cœur aussi.

ARLEQUIN *d'un air négligent.*

A la bonne heure, je suis de tous bons accords.

SILVIA.

Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve à son gré! Prix pour prix, les gens qui nous aiment sont de meilleure compagnie que ceux qui ne se soucient pas de nous, n'est-il pas vrai!

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN *gayement.*

Mettons encore Flaminia, elle se soucie de nous, & nous serons partie quarrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez-là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah ça puisque nous voilà ensemble, allons faire collation, cela amuse.

SILVIA.

Allez, allez, Arlequin; à cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'est pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes, ne vous gênez point.

Arlequin fait signe à Flaminia de venir.

FLAMINIA *sur son geste dit.*

Je m'en vais avec vous, aussi bien voilà quelqu'un qui entre & qui tiendra compagnie à Silvia.

SCENE VII.

LISETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, & qui restent derriere,* SILVIA.

Lisette fait de grandes révérences.

SILVIA, *d'un air un peu piqué.*

NE faites point tant de révérences, Madame, cela m'exemptera de vous en faire, je m'y prends de si mauvaise grace à votre fantaisie.

LISETTE *d'un ton triste.*

On ne vous trouve que trop de mérite.

SILVIA.

Cela se passera, ce n'est pas moi qui ai envie de plaire telle que vous me voyez; il me fâche assez d'être si jolie, & que vous ne soyez pas assez belle.

LISETTE.

Ah quelle situation !

SILVIA.

Vous soupirez à cause d'un petite villageoise, vous êtes bien de loisir ; & où avez-vous mis votre langue de tantôt, Madame ! est-ce que vous n'avez plus de caquet quand il faut bien dire !

LISETTE.

Je ne puis me résoudre à parler.

SILVIA.

Gardez donc le silence ; car quand vous vous lamenteriez jusqu'à demain, mon visage n'empirera pas, beau ou laid, il restera comme il est, qu'est-ce que vous me voulez ! est-ce que vous ne m'avez pas assez querellée ! Eh bien achevez, prenez-en votre suffisance.

LISETTE.

Epargnez-moi, Mademoiselle ; l'emportement que j'ai eu contre vous a mis toute ma famille dans l'embarras : le Prince m'oblige à venir vous faire une répa-

ration, & je vous prie de la recevoir sans me railler.

SILVIA.

Voilà qui est fini, je ne me moquerai plus de vous, je sçai bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux : mais le rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, & je vous pardonne : de quoi aussi vous aviſiez-vous de me mépriſer !

LISETTE

J'avois crû m'apercevoir que le Prince avoit quelqu'inclination pour moi, & je ne croiois pas en être indigne : mais je vois bien que ce n'eſt pas toûjours aux agrémens qu'on ſe rend.

SILVIA *d'un ton vif.*

Vous verrez que c'eſt à la laideur & à la mauvaiſe façon, à cauſe qu'on ſe rend à moi. Comme ces jalouſes ont l'eſprit tourné !

LISETTE.

Eh bien oüi je ſuis jalouſe, il eſt vrai : mais puiſque vous n'aimez pas le Prince, aidez-moi à le remettre dans les diſpoſitions où j'ai crû qu'il étoit pour moi : il eſt ſûr que je ne lui déplaiſois pas, & je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous, ſi vous me laiſſez faire.

SILVIA *d'un air piqué.*

Croiez-moi, vous ne le guérirez de rien ; mon avis est que cela vous passe.

LISETTE.

Cependant cela me paroît possible ; car enfin je ne suis ni si mal-adroite, ni si désagréable.

SILVIA.

Tenez, tenez parlons d'autre chose, vos bonnes qualitez m'ennuyent.

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange maniere ! quoiqu'il en soit, avant qu'il soit quelques jours, nous verrons si j'ai si peu de pouvoir.

SILVIA *vivement.*

Oüi, nous verrons des balivernes. Pardi, je parlerai au Prince ; il n'a pas encore osé me parler lui, à cause que je suis trop fâchée : mais je lui ferai dire qu'il s'enhardisse, seulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, Mademoiselle, chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai satisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, & je vous prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

SILVIA *brusquement.*

Marchez, marchez, je ne sçai pas seulement si vous êtes au monde.

SCENE VIII.

SILVIA, FLAMINIA *arrive.*

FLAMINIA.

QU'avez-vous, Silvia ! vous êtes bien émûë !

SILVIA.

J'ai, que je ſuis en colere ; cette impertinente femme de tantôt eſt venuë pour me demander pardon, & ſans faire ſemblant de rien, voyez la méchanceté, elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'étoit à ma laideur qu'on ſe rendoit, qu'elle étoit plus agréable, plus adroite que moi, qu'elle feroit bien paſſer l'amour du Prince, qu'elle alloit travailler pour cela ; que je verrois, pati, pata ; que ſçai-je moi tout ce qu'elle a mis en avant contre mon viſage ! Eſt-ce que je n'ai pas raiſon d'être piquée !

FLAMINIA, *d'un air vif & d'intérêt.*

Ecoutez, ſi vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SILVIA

Je ne manque pas de bonne volonté; mais c'eſt Arlequin qui m'embaraſſe.

FLAMINIA.

Eh je vous entens; voilà un amour auſſi mal placé, qui ſe rencontre-là auſſi mal à propos qu'on le puiſſe.

SILVIA.

Oh j'ai toûjours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA

Mais ſi Arlequin vous voit ſortir de la Cour & mépriſée, penſez-vous que cela le réjoüiſſe?

SILVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire!

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SILVIA.

Vous me faites rêver à une choſe; ne trouvez-vous pas qu'il eſt un peu négligent depuis que nous ſommes ici, ! Il m'a quittée tantôt pour aller gouter; voilà une belle excuſe!

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous, mais ne me trahiſſez pas au moins, nous nous parlons de fille à fille: dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant ce garçon!

SILVIA *d'un air indifférent.*

Mais vraiment oüi je l'aime, il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous dise ? Vous me paroissez mal assortis ensemble. Vous avez du goût, de l'esprit, l'air fin & distinqué ; il a l'air pesant, les manieres grossiéres, cela ne quadre point, & je ne comprens pas comment vous l'avez aimé; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SILVIA.

Mettez-vous à ma place, c'étoit le garçon le plus paffable de nos cantons, il demeuroit dans mon village, il étoit mon voisin, il est assez facétieux, je suis de bonne humeur, il me faisoit quelquefois rire, il me suivoit partout, il m'aimoit, j'avois coûtume de le voir, & de coûtume en coûtume je l'ai aimé aussi faute de mieux : mais j'ai toûjours bien vû qu'il étoit enclin au vin & à la gourmandise.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, surtout dans l'amant de l'aimable & tendre Silvia ! Mais à quoi vous déterminez-vous donc!

SILVIA.

Je ne puis que dire ; il me passe tant de oüi & de non par la tête, que je ne sçai auquel

auquel entendre. D'un côté Arlequin eſt un petit négligent qui ne ſonge ici qu'à manger; d'un autre côté, ſi on me renvoye, ces glorieuſes de femmes feront accroire partout qu'on m'aura dit: Va-t-en, tu n'es pas aſſez jolie; d'un autre côté, ce Monſieur que j'ai retrouvé icy. . . . .

FLAMINIA.

Quoi!

SILVIA

Je vous le dis en ſecret; je ne ſçai ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revû, mais il m'a toûjours paru ſi doux, il m'a dit des choſes ſi tendres, m'a conté ſon amour d'un air ſi poli, ſi humble, que j'en ai une véritable pitié, & cette pitié-là m'empêche encore d'être la maîtreſſe de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous?

SILVIA.

Je ne crois pas; car je dois aimer Arlequin.

FLAMINIA.

C'eſt un homme aimable.

SILVIA.

Je le ſens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligiez de vous vanger pour

l'épouser, je vous le pardonnerois ; voilà la verité.

SILVIA.

Si Arlequin se marioit à une autre fille que moi, à la bonne heure ; je serois en droit de lui dire : tu m'as quittée, je te quitte, je prens ma revanche : mais il n'y a rien à faire ; qui est-ce qui voudroit d'Arlequin ici, rude & bourru comme il est !

FLAMINIA.

Il n'y a pas presse entre nous : pour moi j'ai toûjours eu dessein de passer ma vie aux champs ; Arlequin est grossier, je ne l'aime point, mais je ne le hais pas ; & dans les sentimens où je suis, s'il vouloit, je vous en débarasserois volontiers pour vous faire plaisir.

SILVIA.

Mais mon plaisir où est-il ! il n'est ni là, ni là ; je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le Prince aujourd'hui ; voici ce Cavalier qui vous plaît, tâchez de prendre votre parti. Adieu, nous nous retrouverons tantôt.

SCENE IX.

SILVIA, LE PRINCE *qui entre.*

SILVIA.

VOus venez : vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venois voir si la Dame qui vous a fait insulte s'étoit bien acquittée de son devoir : quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire & de me retirer; je me tairai, j'irai où vous voudrez, & je souffrirai sans me plaindre, résolu de vous obéir en tout.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas ! ne l'ai-je pas bien dit ! Comment voulez-vous que je vous renvoye ! Vous vous tairez, s'il me plaît; vous vous en irez, s'il me plaît; vous n'oserez pas vous plaindre; vous m'obéïrez en tout. C'est bien là le moyen de faire que je vous commande quelque chose !

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtresse de mon sort !

SILVIA.

Qu'est-ce que cela avance ! vous rendrai-je malheureux ! en aurai-je le courage ! Si je vous dis : allez-vous en, vous croirez que je vous hais ; si je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me soucie pas de vous ; & toutes ces croyances-là ne seront pas vraies ; elles vous affligeront, en serai-je plus à mon aise après.

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia !

SILVIA.

Oh ce que je veux ! j'attens qu'on me le dise, j'en suis encore plus ignorante que vous ; voilà Arlequin qui m'aime, voilà le Prince qui demande mon cœur, voilà vous qui mériteriez de l'avoir, voilà ces femmes qui m'injurient, & que je voudrois punir, voilà que j'aurai un affront si je n'épouse pas le Prince : Arlequin m'inquiete, vous me donnez du souci, vous m'aimez trop, je voudrois ne vous avoir jamais connu, & je suis bien malheureuse d'avoir tout ce tracas-là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos discours me penetrent, Silvia, vous êtes trop touchée de ma douleur, ma tendresse toute grande qu'elle est ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SILVIA.

Je pourrois bien vous aimer, cela ne seroit pas difficile, si je voulois.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, & ne m'empêchez pas de vous regretter toûjours.

SILVIA *comme impatiente.*

Je vous en avertis, je ne sçaurois supporter de vous voir si tendre, il semble que vous le fassiez exprès, y a-t-il de la raison à cela! pardi j'aurois moins de mal à vous aimer tout à fait qu'à être comme je suis; pour moi je laisserai tout là, voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge; vous souhaitez que je vous quitte, & je ne dois pas résister aux volontez d'une personne si chere. Adieu, Silvia.

SILVIA *vivement.*

Adieu, Silvia! je vous querellerois volontiers; où allez-vous! restez-là, c'est ma volonté; je la sçai mieux que vous, peut-être.

LE PRINCE

J'ai cru vous obliger.

SILVIA.

Quel train que tout cela! que faire d'Arlequin! encore si c'étoit vous qui fût le Prince.

LE PRINCE *d'un air ému.*

Eh! quand je le serois!

SILVIA.

Cela seroit différent, parce que je dirois à Arlequin que vous prétendriez être le maître, ce seroit mon excuse: mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuse-là.

LE PRINCE *à part.*

Quelle est aimable! il est temps de dire qui je suis.

SILVIA.

Qu'avez-vous? est-ce que je vous fâche? Ce n'est pas à cause de la Principauté que je voudrois que vous fussiez Prince, c'est seulement à cause de vous tout seul; & si vous l'étiez, Arlequin ne sçauroit pas que je vous prendrois par amour, voilà ma raison. Mais non après tout, il il vaut mieux que vous ne soyez pas le maître, cela me tenteroit trop, & quand vous le seriez, tenez, je ne pourrois me résoudre à être une infidelle, voilà qui est fini.

LE PRINCE *à part les premiers mots.*

Différons encore de l'instruire. Silvia, conservez-moi seulement les bontez que vous avez pour moi : le Prince vous a fait préparer un Spectacle, permettez que je vous y accompagne, & que je profite de toutes les occasions d'être avec vous. Après la fête vous verrez le Prince, & je suis chargé de vous dire que vous serez libre de vous retirer, si votre cœur ne vous dit rien pour lui.

SILVIA.

Oh il ne me dira pas un mot, c'est tout comme si j'étois partie : mais quand je serai chez nous, vous y viendrez ; eh que sçait-on ce qui peut arriver ! peut être que vous m'aurez. Allons nous-en toûjours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

OUI, Seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre; ce retardement ne gâte rien, & lui laisse le temps de se confirmer dans le penchant qu'elle a pour vous: graces au Ciel vous voilà presque arrivé où vous souhaitiez.

LE PRINCE.

Ah, Flaminia, qu'elle est aimable!

FLAMINIA.

Elle l'est infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connois rien comme elle, parmi les gens du monde. Quand une maîtresse à force d'amour nous dit clairement, je vous aime, cela fait assurément un grand

plaisir; eh bien, Flaminia, ce plaisir-là imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir que m'ont donné les discours de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit, je vous aime.

FLAMINIA.

Mais, Seigneur, oseroisje-vous prier de m'en répeter quelque chose!

LE PRINCE.

Cela est impossible: je suis ravi, je suis enchanté, je ne peux pas vous repeter cela autrement.

FLAMINIA.

Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous sçaviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer, parce que cela me rend malheureux & qu'elle doit être fidelle à Arlequin.... j'ai vû le moment où elle alloit me dire: ne m'aimez plus, je vous prie, parce que vous feriez cause que je vous aimerois aussi.

FLAMINIA.

Bon, cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui soit véritablement de l'amour; les autres femmes qui aiment

ont l'esprit cultivé, elles ont une certaine éducation, un certain usage, & tout cela chez elles falsifie la nature ; ici c'est le cœur tout pur qui me parle, comme ses sentimens viennent, il les montre, sa naïveté en fait tout l'art, & sa pudeur toute la décence ; vous m'avouerez que cela est charmant : tout ce qui la retient à present, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin. Ainsi, Flaminia, hâtez-vous ; sera-t-il bientôt gagné Arlequin ? vous sçavez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il ?

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, Seigneur, je le crois tout-à-fait amoureux de moi, mais il n'en sçait rien ; comme il ne m'appelle encore que sa chere amie, il vit sur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, & prend toûjours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA.

Oh dans la premiere conversation je l'instruirai de l'état de ses petites affaires avec moi, & ce penchant qui est *incognitò* chez lui, & que je lui ferai sentir par un autre stratagême, la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en som-

mes convenus, tout cela, je penſe, va vous tirer d'inquietude, & terminer mes travaux, dont je ſortirai, Seigneur, victorieuſe & vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc !

FLAMINIA.

C'eſt une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite; c'eſt que j'ai pris du goût pour Arlequin, ſeulement pour me déſennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, & rejoignez Silvia; il ne faut pas qu'Arlequin vous voye encore, & je le vois qui vient.

Ils ſe retirent tous deux.

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN *entre d'un air un peu ſombre.*

TRIVELIN *après quelque tems.*

EH bien, que voulez-vous que je faſſe de l'écritoire & du papier que vous m'avez fait prendre !

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domeſtique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi, qui eſt-ce qui me nourrit ici !

TRIVELIN.

C'eſt le Prince.

ARLEQUIN.

Par la ſambille, la bonne chere que je fais me donne des ſcrupules.

TRIVELIN

D'où vient donc !

ARLEQUIN

Mardi, j'ai peur d'être en penſion ſans le ſçavoir.

TRIVELIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN

De quoi riez-vous grand benêt !

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui eſt plaiſante ; allez, allez, Seigneur Arlequin, mangez en toute ſûreté de conſcience, & bûvez de même.

ARLEQUIN.

Dame, je prends mes repas dans la bonne foï ; il me ſeroit bien rude de me voir un jour apporter le mémoire de ma dépenſe : mais je vous crois, dites-moi à préſent comment s'appelle celui qui rend

compte au Prince de ſes affaires ?

TRIVELIN.

Son Secretaire d'Etat, voulez-vous dire.

ARLEQUIN.

Oüi : j'ai deſſein de lui faire un écrit, pour le prier d'avertir le Prince que je m'ennuie, & lui demander quand il veut finir avec nous ; car mon pere eſt tout ſeul.

TRIVELIN.

Eh bien ?

ARLEQUIN

Si on veut me garder, il faut lui envoïer une carriole afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira ſur le champ.

ARLEQUIN.

Il faut après cela qu'on nous marie Silvia & moi, & qu'on m'ouvre la porte de la maiſon ; car j'ai accoûtumé de trotter partout, & d'avoir la clef des champs moi. Enſuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cauſe de ſon affection pour nous ; & ſi le Prince a toûjours bonne envie de nous régaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, il n'eſt pas beſoin de mêler Flaminia là-dedans!

ARLEQUIN.

Cela me plaît à moi.

TRIVELIN *d'un air mécontent.*

Hum.

ARLEQUIN *le contrefaiſant.*

Hum. Le mauvais valet! allons vîte, tirez votre plume, & grifonnez-moi mon écriture.

TRIVELIN *ſe mettant en état.*

Dictez.

ARLEQUIN

Monſieur.

TRIVELIN.

Alte-là, dites, Monſeigneur.

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choiſiſſe.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous ſçaurez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Doucement. Vous devez dire, Votre Grandeur ſçaura.

ARLEQUIN.

Votre Grandeur ſçaura! C'eſt donc un

geant ce Secretaire d'Etat !

TRIVELIN.

Non, mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias ! qui a jamais entendu dire qu'on s'adreſſe à la taille d'un homme quand on a affaire à lui !

TRIVELIN *écrivant.*

Je mettrai comme il vous plaira. Vous ſçaurez que je m'apelle Arlequin. Après!

ARLEQUIN.

Que j'ai une maîtreſſe qui s'appelle Silvia, bourgeoiſe de mon village, & fille d'honneur.

TRIVELIN *écrivant.*

Courage.

ARLEQUIN.

Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne ſçauroit ſe paſſer de nous, ni nous d'elle : ainſi auſſi-tôt la préſente reçûë.....

TRIVELIN *s'arrêtant comme affligé.*

Flaminia ne ſçauroit ſe paſſer de vous ! ahi ! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! que ſignifie donc cette impertinente pâmoiſon-là !

TRIVELIN.

Il y a deux ans, Seigneur Arlequin, il

y a deux ans que je soupire en secret pour elle.

ARLEQUIN *tirant sa latte.*

Cela est fâcheux, mon mignon : mais en attendant qu'elle en soit informée, je vais toûjours vous en faire quelques remerciemens pour elle.

TRIVELIN.

Des remerciemens à coups de bâton ! je ne suis pas friand de ces complimens-là. Eh que vous importe que je l'aime! vous n'avez que de l'amitié pour elle, & l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, mon amitié fait tout comme l'amour, en voilà des preuves.

Il le bat. Trivelin s'enfuit en disant.

TRIVELIN.

Oh diable soit de l'amitié.

SCENE III.

FLAMINIA *arrive*, TRIVELIN *sort.*

FLAMINIA, *à Arlequin.*

QU'est-ce que c'est ! qu'avez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bon jour, ma mie; c'eſt ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela ſe peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, ma mie, que dites-vous de cela?

FLAMINIA.

Que c'eſt tant-pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

FLAMINIA.

Sans doute: mais eſt-ce que vous ſeriez fâché que l'on m'aimât!

ARLEQUIN.

Hélas! vous êtes votre maîtreſſe: mais ſi vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être; cela gâteroit la bonne amitié que vous me portez, & vous m'en feriez ma part plus petite: oh de cette part-là je n'en voudrois rien perdre.

FLAMINIA *d'un air doux.*

Arlequin, ſçavez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur!

ARLEQUIN.

Moi! eh quel mal lui fais-je donc?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toûjours de même, je ne ſçaurai plus bien-tôt de

quelle espece seront mes sentimens pour vous : en verité je n'ose m'examiner là-dessus, j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'est bien fait, n'examinez jamais, Flaminia, cela sera ce que cela pourra ; au reste, croiez-moi, ne prenez point d'amant : j'ai une maîtresse, je la garde, si je n'en avois point, je n'en chercherois pas ; qu'en ferois-je avec vous ? elle m'ennuyeroit.

FLAMINIA.

Elle vous ennuyeroit ! le moyen après tout ce que vous dites de rester votre amie !

ARLEQUIN.

Eh que serez-vous donc !

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien sçavoir ; ce qui est de sûr, c'est que dans le monde je n'aime plus que vous, vous n'en pouvez pas dire autant, Silvia va devant moi, comme de raison.

ARLEQUIN.

Chut : vous allez de compagnie ensemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer si je la trouve Silvia, en serez-vous bien aise ?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez : mais il ne faut pas l'envoyer, il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas ; car le Prince m'a mandée, & je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin, je ferai bientôt de retour.

En sortant elle sourit à celui qui entre.

SCENE IV.

LE SEIGNEUR *du second Acte entre avec des Lettres de Noblesse.*

ARLEQUIN *le voyant.*

VOilà mon homme de tantôt ; ma foi, Monsieur le médisant, car je ne sçai point votre autre nom, je n'ai rien dit de vous au Prince, par la raison que je ne l'ai point vû.

LE SEIGNEUR.

Je vous suis obligé de votre bonne volonté, Seigneur Arlequin : mais je suis sorti d'embarras, & rentré dans les bonnes graces du Prince, sur l'assurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi : j'espere qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh quoique je paroiſſe un innocent, je ſuis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grace, ne vous reſſouvenez plus de rien, & reconciliez-vous avec moi, en faveur du préſent que je vous apporte de la part du Prince; c'eſt de tous les préſens le plus grand qu'on puiſſe vous faire.

ARLEQUIN.

Eſt-ce Silvia que vous m'apportez?

LE SEIGNEUR.

Non: le préſent dont il s'agit, eſt dans ma poche; ce ſont des Lettres de Nobleſſe dont le Prince vous gratifie comme parent de Silvia, car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin, remportez cela; car ſi je le prenois, ce ſeroit friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toûjours, qu'importe! vous ferez plaiſir au Prince; refuſeriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur!

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur auſſi; pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler, mais je n'en l'ai jamais vûë, & j'en ai peut-être ſans le ſçavoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc !

LE SEIGNEUR *à part les premiers mots.*

En voilà bien d'un autre. L'ambition : c'eſt un noble orgueïl de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueïl qui eſt noble ! donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les ſotiſes, vous autres !

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas; cet orgueïl ne ſignifie-là qu'un deſir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi ſa ſignification ne vaut pas mieux que lui ; c'eſt bonnet blanc, & blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis-je : ne ſerez-vous pas bien aiſe d'être Gentilhomme !

ARLEQUIN.

Eh je n'en ſerois ni bien aiſe, ni fâché ; c'eſt ſuivant la fantaiſie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage, vous en ſerez plus reſpecté & plus craint de vos voiſins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur; car quand je respecte les gens, moi, & que je les crains, je ne les aime pas de si bon courage, je ne sçaurois faire tant de choses à la fois.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez!

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis bâti; d'ailleurs, voyez-vous, je suis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à personne: mais quand je voudrois nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien, si j'avois ce pouvoir, si j'étois Noble, diable emporte, si je voudrois gager d'être toûjours brave homme: je ferois parfois comme le Gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton à cause qu'on n'oseroit lui rendre.

LE SEIGNEUR.

Et si on vous donnoit ces coups de bâton, ne souhaiteriez-vous pas être en état de les rendre?

ARLEQUIN.

Pour cela je voudrois payer cette dette-là sur le champ.

LE SEIGNEUR.

Oh comme les hommes sont quelquefois méchans, mettez-vous en état de

faire du mal, seulement afin qu'on n'ose pas vous en faire, & pour cet effet prenez vos Lettres de Noblesse.

ARLEQUIN *prend les Lettres.*

Têtubleu vous avez raison, je ne suis qu'une bête: allons, me voilà Noble, je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma Noblesse; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie & le Prince aussi, car il est bien obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je suis charmé de vous voir content; adieu.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur.

Quand le Seigneur a fait dix ou douze pas, Arlequin le rappelle.

Monsieur, Monsieur.

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous?

ARLEQUIN.

Ma Noblesse m'oblige-t-elle à rien? car il faut faire son devoir dans une charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN *très-serieusement.*

Vous aviez donc des exemptions, vous

quand vous avez dit du mal de moi!

LE SEIGNEUR.

N'y songez plus, un Gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

Généreux & honnête homme! vertuchou ces devoirs-là sont bons! je les trouve encore plus nobles que mes Lettres de Noblesse; & quand on ne s'en acquitte pas, est-on encore Gentilhomme!

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre! il y a donc bien des Nobles qui payent la taille!

LE SEIGNEUR.

Je n'en sçai point le nombre.

ARLEQUIN

Est-ce là tout! n'y a-t-il plus d'autre devoir!

LE SEIGNEUR.

Non: cependant vous, qui suivant toute apparence serez favori du Prince, vous aurez un devoir de plus; ce sera de mériter cette faveur par toute la soûmission, tout le respect & toute la complaisance possible. A l'égard du reste, comme je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, & vous serez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Tout doucement ; ces dernieres obligations-là ne me plaisent pas tant que les autres. Premierement, il est bon d'expliquer ce que c'est que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malapeste quel honneur!

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire ; c'est qu'il faut se vanger d'une injure, ou périr plûtôt que de la souffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'est donc qu'un cocq-à-l'âne ; car si je suis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens ; si je suis obligé d'être méchant, il faut que je les assomme. Comment donc faire pour tuer le monde & le laisser vivre!

LE SEIGNEUR.

Vous serez généreux & bon, quand on ne vous insultera pas.

ARLEQUIN.

Je vous entens : il m'est défendu d'être meilleur que les autres ; & si je rends le bien pour le mal, je serai donc un homme sans honneur! Par la mardi la méchanceté n'est pas rare, ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention ! Tenez, accommodons-

nous plûtôt, quand on me dira une groſſe injure, j'en répondrai une autre, ſi je ſuis le plus fort : voulez-vous me laiſſer votre marchandiſe à ce prix-là ? dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne ſuffit point, cela ne peut ſe laver, s'effacer que par le ſang de votre ennemi, ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reſte ; vous parlez du ſang comme ſi c'étoit de l'eau de la riviere. Je vous rends votre paquet de Nobleſſe, mon honneur n'eſt pas fait pour être Noble, il eſt trop raiſonnable pour cela. Bon jour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y ſongez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-là toûjours, vous vous ajuſterez avec le Prince, on n'y regardera pas de ſi près avec vous.

ARLEQUIN *les reprenant.*

Il faudra donc qu'il me ſigne un contrat comme quoi je ſerai exemt de me faire tuer par mon prochain pour le faire

repentir de son impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure, vous ferez vos conventions. Adieu, je suis votre serviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE *arrive*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *le voyant.*

QUi diantre vient encore me rendre visite? Ah c'est celui-là qui est cause qu'on m'a pris Silvia! Vous voilà donc, Monsieur le babillard, qui allez dire partout que la maîtresse des gens est belle; ce qui fait qu'on m'a escamoté la mienne!

LE PRINCE.

Point d'injure, Arlequin;

ARLEQUIN.

Etes-vous Gentilhomme vous!

LE PRINCE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Mardi vous êtes bienheureux; sans cela je vous dirois de bon cœur ce que vous méritez: mais votre honneur voudroit peut-être faire son devoir, & après cela, il faudroit vous tuer pour vous venger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin, le Prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous eſt libre : mais je n'ai par ordre de vous écouter moi.

LE PRINCE.

Eh bien prens un eſprit plus doux, connois-moi, puiſqu'il le faut, c'eſt ton Prince lui-même qui te parle, & non pas un Officier du Palais, comme tu l'as crû juſqu'ici auſſi bien que Silvia.

ARLEQUIN.

Votre foi !

LE PRINCE

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN *humblement.*

Excuſez, Monſeigneur, c'eſt donc moi qui ſuis un ſot d'avoir été un impertinent avec vous !

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN *triſtement.*

Puiſque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aye contre vous ; je ne ſuis pas digne d'être fâché contre un Prince, je ſuis trop petit pour cela : ſi vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, & puis

c'eſt tout ; cela doit faire compaſſion à votre puiſſance, vous ne voudriez pas avoir une Principauté pour le contentement de vous tout ſeul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, Monſeigneur, j'ai une fille qui m'aime ; vous, vous en avez plein votre maiſon, & nonobſtant vous m'ôtez la mienne ; prenez que je ſuis pauvre, & que tout mon bien eſt un liard, vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jettez ſur ma pauvreté & vous m'arrachez mon liard, cela n'eſt-il pas bien triſte !

LE PRINCE *à part.*

Il a raiſon, & ſes plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je ſçai bien que vous êtes un bon Prince, tout le monde le dit dans le pays, il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaiſir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Silvia, il eſt vrai : mais demande-moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras ſouhaiter, & laiſſe-moi cette ſeule perſonne que j'aime.

ARLEQUIN.

Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop sur moi ; disons en conscience, si un autre que vous me l'avoit prise, est-ce que vous ne me la feriez pas remettre ! Eh bien personne ne me l'a prise que vous ; voyez la belle occasion de montrer que la justice est pour tout le monde.

LE PRINCE *à part.*

Que lui répondre !

ARLEQUIN.

Allons, Monseigneur, dites-vous comme cela : Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder ! N'est-ce pas à moi à être son protecteur, puisque je suis son maître ! S'en ira-t'il sans avoir justice ! n'en aurai-je pas du regret ! qui est-ce qui fera mon office de Prince, si je ne le fais pas ! j'ordonne donc que je lui rendrai Silvia.

LE PRINCE.

Ne changeras-tu jamais de langage ! regarde comme j'en agis avec toi, je pourrois te renvoyer, & garder Silvia sans t'écouter ; cependant malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obstination & le peu de respect que tu me montres, je m'intéresse à ta douleur, je cher-

che à la calmer par mes faveurs, je descens jusqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, & te donne un exemple de l'ardeur qu'on à de me plaire; tu es le seul qui résiste, tu dis que je suis ton Prince, marque-le moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN *toûjours triste.*

Eh, Monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent; vous prenez cela pour argent comptant, & puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit; sans ces gens-là vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parce que je vous represente mon bon droit: allez, vous êtes mon Prince, & je vous aime bien; mais je suis votre sujet, & cela mérite quelque chose.

LE PRINCE.

Va, tu me desesperes.

ARLEQUIN.

Que je suis à plaindre!

LE PRINCE.

Faudra-t-il donc que je renonce à Silvia! le moyen d'en être jamais aimé; si

tu ne veux pas m'aider ! Arlequin, je t'ai causé du chagrin, mais celui que tu me laisses est plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque consolation, Monseigneur, promenez-vous, voyagez quelque part, votre douleur se passera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant, j'esperois quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à personne : mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire ; va, n'importe, mes bienfaits t'étoient reservez, & ta dureté n'empêchera pas que tu n'en joüisses.

ARLEQUIN.

Ahi ! qu'on a de mal dans la vie !

LE PRINCE.

Il est vrai que j'ai tort à ton égard ; je me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice : mais tu n'en est que trop vangé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille, vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raison.

LE PRINCE.

Non, il est juste que tu sois content ; tu souhaites que je te rende justice, sois

heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi, n'en aurois-je donc pas pour vous !

LE PRINCE *triſte.*

Ne t'embaraſſe pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de ſouci ! le voila déſolé.

LE PRINCE *en careſſant Arlequin.*

Je te ſçai bon gré de la ſenſibilité où je te vois : adieu, Arlequin, je t'eſtime malgré tes refus.

ARLEQUIN *laiſſe faire un ou deux pas au Prince.*

Monſeigneur.

LE PRINCE.

Que me veux-tu ? me demandes-tu quelque grace ?

ARLEQUIN.

Non, je ne ſuis qu'en peine de ſçavoir ſi je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avoüer que tu as le cœur excellent !

ARLEQUIN.

Et vous auſſi, voilà ce qui m'ôte le courage : hélas que les bonnes gens ſont foibles !

LE PRINCE.

J'admire tes sentimens.

ARLEQUIN.

Je le croi bien, je ne vous promets pourtant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté : mais à tout hazard, si je vous donnois Silvia, avez-vous dessein que je sois votre favori !

LE PRINCE.

Eh qui le seroit donc !

ARLEQUIN.

C'est qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flaté ; moi j'ai coutume de dire vrai, & une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaise ; jamais votre amitié ne sera assez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous broüillerons ensemble, si tu ne me répons toûjours ce que tu penses ; il ne me reste qu'une chose à te dire, Arlequin, souviens-toi que je t'aime, c'est tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia sera-t-elle sa maîtresse !

LE PRINCE.

Ah ne me parle point de Flaminia, tu n'étois pas capable de me donner tant de chagrins sans elle. *Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Point du tout, c'eſt la meilleure fille du monde, vous ne devez point lui vouloir du mal. *Arlequin ſeul.* Apparemment que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie; par la mardi il faut que j'aille voir où elle eſt. Mais moi, que ferai-je à cette heure? eſt-ce que je quitterai Silvia là? cela ſe pourra-t-il? y aura-t-il moyen! Ma foi non, non aſſurément; j'ai un peu fait le nigaud avec le Prince, parce que je ſuis tendre à la peine d'autrui; mais le Prince eſt tendre auſſi, & il ne dira mot.

SCENE VI.

FLAMINIA *arrive d'un air triſte;* ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

BOnjour Flaminia, j'allois vous chercher.

FLAMINIA *en ſoupirant.*

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? adieu!

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis, le Prince a ſçû

l'intelligence qui eſt entre nous, il vient de m'ordonner de ſortir d'ici, & ma défendu de vous voir jamais ; malgré cela je n'ai pû m'empêcher de venir vous parler encore une fois, enſuite j'irai où je pourrai pour éviter ſa colere.

ARLEQUIN. *étonné & déconcerté.*

Ah me voila un joli garçon à préſent !

FLAMINIA.

Je ſuis au déſeſpoir moi ! me voir ſéparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde ; le tems me preſſe, je ſuis forcée de vous quitter : mais avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN *en reprenant ſon haleine.*

Ahi, qu'eſt-ce ma mie, qu'a-t-il ce cher cœur ?

FLAMINIA.

Ce n'eſt point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin, je m'étois trompée.

ARLEQUIN *d'un ton éſoufflé.*

C'eſt donc de l'amour ?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN *la retenant.*

Attendez.... je me ſuis peut-être

trompé aussi moi sur mon compte.

FLAMINIA.

Comment vous vous seriez mépris ! vous m'aimeriez, & nous ne nous verrons plus ! Arlequin, ne m'en dites pas davantage, je m'enfuis.

Elle fait un ou deux pas.

ARLEQUIN.

Restez.

FLAMINIA.

Laissez-moi aller, que ferons-nous ?

ARLEQUIN.

Parlons raison.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je ?

ARLEQUIN.

C'est que mon amitié est aussi loin que la vôtre ; elle est partie, voilà que je vous aime, cela est décidé, & je n'y comprens rien. Ouf.

FLAMINIA.

Quelle avanture !

ARLEQUIN.

Je ne suis point marié par bonheur.

FLAMINIA.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Silvia se mariera avec le Prince, & il sera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Enſuite, puiſque notre cœur s'eſt mécompté & que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience, & nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA *d'un ton doux.*

J'entens bien, vous voulez dire que nous nous marierons enſemble.

ARLEQUIN.

Vraiment oüi; eſt-ce ma faute à moi? pourquoi ne m'avertiſſiez-vous pas que vous m'attraperiez & que vous ſeriez ma maîtreſſe?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant?

ARLEQUIN.

Morbleu le devinois-je?

FLAMINIA.

Vous étiez aſſez aimable pour le deviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Epouſez-moi, j'y conſens: mais il n'y a point de tems à perdre, & je crains

qu'on ne vienne m'ordonner de sortir.

ARLEQUIN *en soupirant.*

Ah je pars pour parler au Prince, ne dites pas à Sylvia que je vous aime, elle croiroit que je suis dans mon tort, & vous sçavez que je suis innocent; je ne ferai semblant de rien avec elle, je lui dirai que c'est pour sa fortune que je la laisse là.

FLAMINIA.

Fort bien, j'allois vous le conseiller.

ARLEQUIN.

Attendez, & donnez-moi votre main que je la baise... *Après avoir baisé sa main.* Qui est-ce qui auroit crû que j'y prendrois tant de plaisir! cela me confond.

SCENE VII.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

EN vérité le Prince a raison, ces petites personnes-là font l'amour d'une maniere à ne pouvoir y résister. Voici l'autre. A quoi rêvez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Je rêve à moi, & je n'y entens rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de si incomprehensible !

SILVIA.

Je voulois me vanger de ces femmes, vous sçavez bien, cela s'est passé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes gueres vindicative.

SILVIA

J'aimois Arlequin, n'est-ce pas !

FLAMINIA.

Il me le sembloit.

SILVIA.

Eh bien je crois que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'est pas un si grand malheur.

SILVIA.

Quand ce seroit un malheur, qu'y ferois-je ! lorsque je l'ai aimé, c'étoit un amour qui m'étoit venu ; à cette heure que je ne l'aime plus, c'est un amour qui s'en est allé ; il est venu sans mon avis, il s'en retourne de même, je ne crois pas être blamable.

FLAMINIA *les premiers mots à part.*

Rions un moment : je le pense à peu près de même.

SILVIA *vivement.*

Qu'appellez-vous à peu près ! il faut le

le penſer tout à fait comme moi, parce que cela eſt : voilà de mes gens, qui diſent tantôt oüi, tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc ?

SILVIA.

Je m'emporte à propos ; je vous conſulte bonnement, & vous allez me répondre des à peu près qui me chicanent.

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine & que vous n'êtes que louable ; mais n'eſt-ce pas cet Officier que vous aimez ?

SILVIA.

Eh qui donc ! pourtant je n'y conſens pas encore à l'aimer : mais à la fin il faudra bien y venir ; car dire toûjours non à un homme qui demande toûjours oüi, le voir triſte, toûjours ſe lamentant, toûjours le conſoler de la peine qu'on lui fait ; Dame cela laſſe, il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh vous allez le charmer, il mourra de joie.

SILVIA.

Il mourroit de triſteſſe, & c'eſt encore pis.

FLAMINIA.

Il n'ya pas de comparaiſon.

SILVIA.

Je l'attens; nous avons été plus de deux heures enſemble, & il va revenir pour être avec moi quand le Prince me parlera; cependant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop, qu'en dites-vous! mais ne me rendez pas ſcrupuleuſe.

FLAMINIA.

Ne vous inquiétez pas, on trouvera aiſément moïen de l'appaiſer.

SILVIA *avec un petit air d'inquiétude.*

De l'appaiſer! diantre il eſt donc bien facile de m'oublier à ce compte! eſt-ce qu'il a fait quelque maîtreſſe ici!

FLAMINIA.

Lui vous oublier! j'aurois donc perdu l'eſprit ſi je vous le diſois; vous ſerez trop heureuſe s'il ne ſe deſeſpere pas.

SILVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela; vous êtes cauſe que je redeviens incertaine avec votre déſeſpoir.

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que diriez-vous!

SILVIA.

S'il ne m'aime plus... vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien il vous aime encore, & vous en êtes fâché; que vous faut-il donc?

SILVIA.

Hom, vous qui riez je voudrois bien vous voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche; croyez-moi, finissez avec lui, sans vous inquiéter du reste.

SCENE VIII.

SILVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

EH quoi, Silvia, vous ne me regardez pas? vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde, j'ai toûjours le chagrin de penser que je vous suis importun.

SILVIA.

Bon importun! je parlois de lui tout à l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi! & qu'en disiez-vous, belle Silvia!

SILVIA.

Oh je disois bien des choses, je disois

que vous ne ſçaviez pas encore ce que je penſois.

LE PRINCE.

Je ſçai que vous êtes réſoluë à me refuſer votre cœur, & c'eſt-là ſçavoir ce que vous penſez.

SILVIA.

Hom, vous n'êtes pas ſi ſçavant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant : mais dites-moi, vous êtes un honnête homme, & je ſuis ſûre que vous me direz la verité, vous ſçavez comme je ſuis avec Arlequin ; à préſent prenez que j'aye envie de vous aimer, ſi je contentois mon envie, ferois-bien ! ferois-je mal ! là, conſeillez-moi dans la bonne foi.

LE PRINCE.

Comme on n'eſt pas le maître de ſon cœur, ſi vous aviez envie de m'aimer, vous ſeriez en droit de vous ſatisfaire ; voilà mon ſentiment.

SILVIA.

Me parlez-vous en ami ?

LE PRINCE.

Oüi, Silvia, en homme ſincere.

SILVIA.

C'eſt mon avis auſſi ; j'ai décidé de même, & je crois que nous avons raiſon tous deux ; ainſi je vous aimerai s'il me plaît, ſans qu'il y ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gagne rien ; car il ne vous plaît point.

SILVIA.

Ne vous mêlez point de deviner, car je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce Prince, puisqu'il faut que je le voye, quand viendra-t-il ? s'il veut je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop tôt pour moi ; lorsque vous le connoîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

SILVIA.

Courage, vous voilà dans la crainte à cette heure ; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon tems.

LE PRINCE.

Je vous avouë que j'ai peur.

SILVIA.

Quel homme ! il faut bien que je lui remette l'esprit ; ne tremblez plus, je n'aimerai jamais le Prince, je vous en fais un serment par. . . . .

LE PRINCE.

Arrêtez, Silvia, n'achevez pas votre serment, je vous en conjure.

SILVIA.

Vous m'empêchez de jurer : cela est joli ! j'en suis bien aise.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laisse jurer contre moi ?

SILVIA.

Contre vous ! est-ce que vous êtes le Prince !

LE PRINCE.

Oüi, Silvia ; je vous ai jusqu'ici caché mon rang, pour essayer de ne devoir votre tendresse qu'à la mienne : je ne voulois rien perdre du plaisir qu'elle pouvoit me faire ; à présent que vous me connoissez, vous êtes libre d'accepter ma main & mon cœur, ou de refuser l'un & l'autre ; parlez Silvia.

SILVIA.

Ah mon cher Prince ! j'allois faire un beau serment ; si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez, vous sçavez que je dis la verité, voilà ce qui m'en plait.

LE PRINCE.

Notre union est donc assurée.

SCENE IX.
& derniere.

ARLEQUIN, FLAMINIA. SILVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J'Ai tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien, Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire; consolez-vous comme vous pourrez de vous-même, le Prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris: voyez, accommodez-vous, il n'y a plus de raison à moi, c'est la verité. Qu'est-ce que vous me diriez! que je vous quitte; qu'est-ce que je vous répondrois! que je le sçai bien: prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu, laissez-moi après, & voilà qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin; je l'estime & je vais le combler de biens: toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, & sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton Prince. Belle Silvia, souffrez que des Fêtes, qui vous sont préparées, annon-

cent ma joie à des sujets dont vous allez être la Souveraine.

ARLEQUIN.

A présent je me moque du tour, que notre amitié nous a joüé; patience, tantôt nous lui en jouërons d'un autre.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *la Double Inconstance, Comedie*, & j'ay crû que le Public en verroit l'impression avec le même plaisir qu'il en a vû les représentations. Fait à Paris ce premier May 1725.

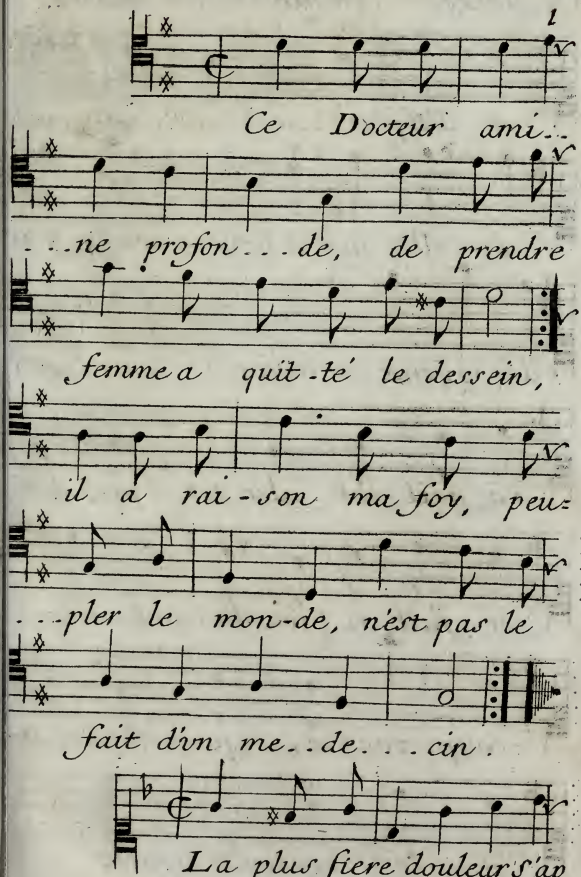
DANCHET.

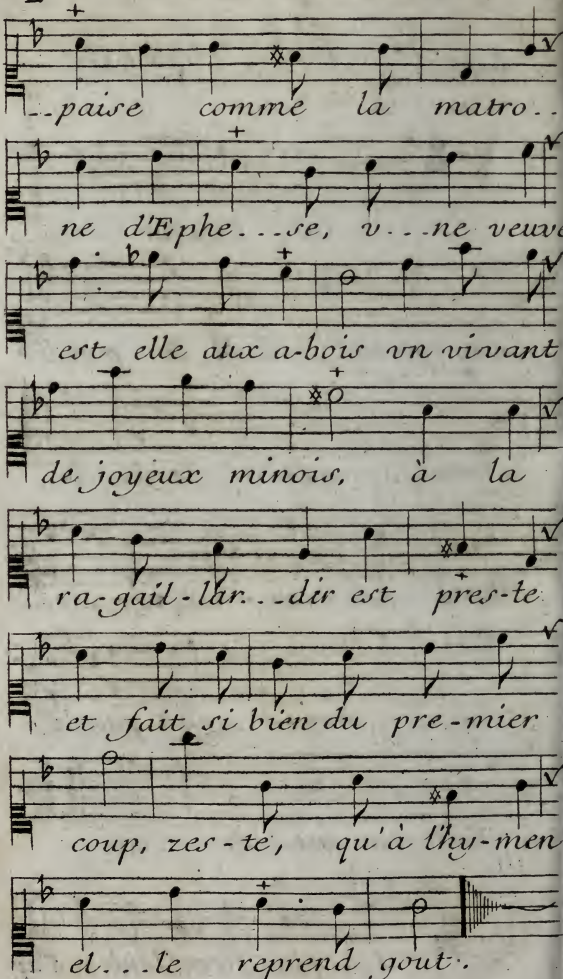
APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Theatre Italien*; j'ay examiné en particulier les différentes Pieces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3 Novembre 1718.

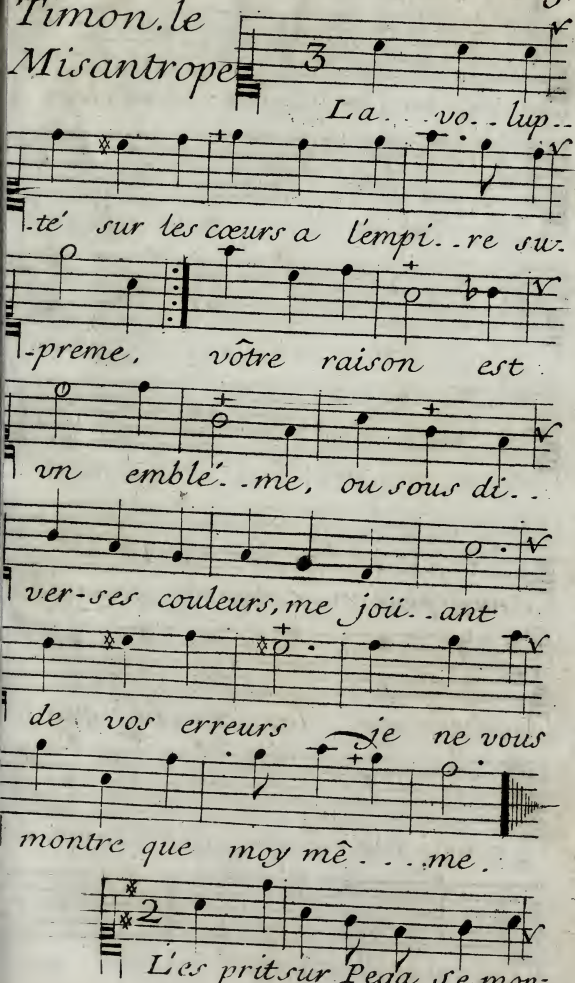
DANCHET.

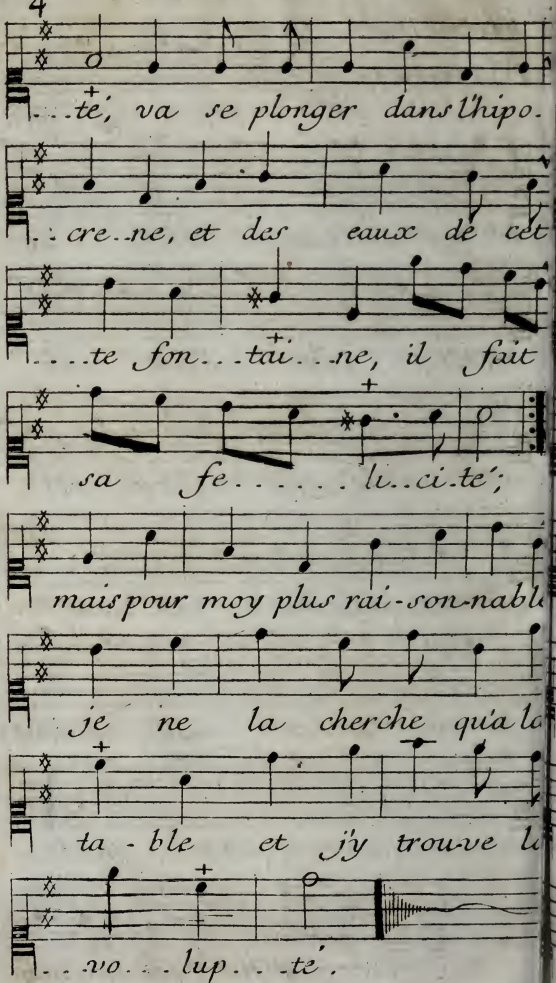
La Veuve Coquette

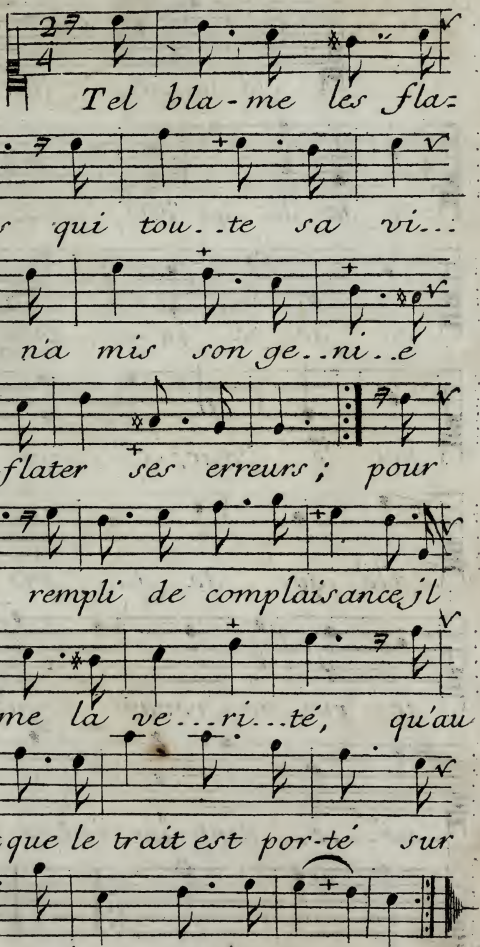


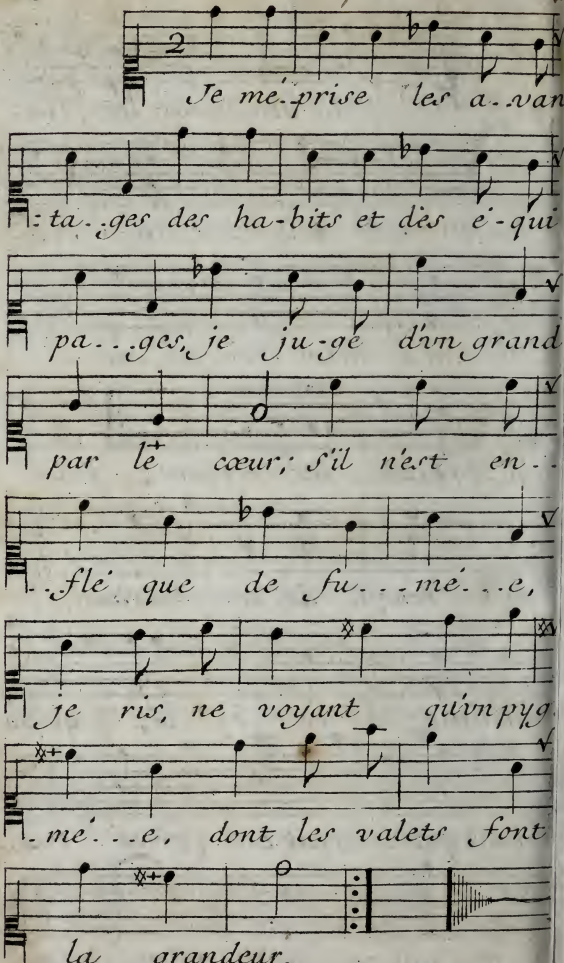

..paise comme la matro..
ne d'Ephe...se, v...ne veuve
est elle aux a-bois vn vivant
de joyeux minois, à la
ra-gail-lar...dir est pres-te
et fait si bien du pre-mier
coup, zes-te, qu'à l'hy-men
el...le reprend gout.

Timon. le Misantrope




4
...té, va se plonger dans l'hipo.
..cre..ne, et des eaux de cet
....te fon...tai..ne, il fait
sa fe..... li..ci..té;
mais pour moy plus rai-son-nable
je ne la cherche qu'a la
ta-ble et j'y trouve la
..vo...lup...té.


Tel bla-me les fla-
-teurs qui tou..te sa vi...
..e n'a mis son ge..ni..e
qu'a flater ses erreurs ; pour
lui rempli de complaisance, il
n'aime la ve...ri...té, qu'au
tant que le trait est por-té sur
vn voisin qu'elle offen..se.



Gravé par Denise Vincent.

1544-836